Edgar Garceau -

June 1894 -

DR. E. GARCEAU,
697 MARLBOROUGH ST.
BOSTON, MASS.

LA NÉVROSE

DU MÊME AUTEUR

Estomac et Cerveau. Étude physiologique, clinique et thérapeutique. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

LA NÉVROSE

ÉTUDE CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

DYSPEPSIE — ANÉMIE

RHUMATISME ET GOUTTE — OBÉSITÉ

AMAIGRISSEMENT

DR. E. GARCEAU
697 MARLBOROUGH ST.
BOSTON, MASS.

PAR

LE Dr M. LEVEN

MÉDECIN EN CHEF DE L'HOPITAL ROTHSCHILD

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, boulevard Saint-Germain, en face de l'École de Médecine

1887

19 F 305

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BOSTON MEDICAL
FEB 21 1921
LIBRARY

PRÉFACE

Ce livre est une suite à mes recherches sur les maladies de l'estomac. J'avais dit antérieurement que les formes multiples de la dyspepsie, que gastralgie, gastrite, etc., se confondent toutes en une seule affection, la congestion pathologique de la muqueuse stomacale déterminée par l'irritation du plexus solaire.

Poursuivant mes observations cliniques, je fus frappé de la fréquence des symptômes nerveux paraissant avant ou après la dyspepsie, et je ne m'expliquai pas les relations du tube digestif et du système nerveux.

Ce n'est qu'après de longues recherches, et l'examen d'un très grand nombre de malades, notant les symptômes, le mode d'évolution des symptômes, le régime, les médicaments prescrits, que je compris comment le système nerveux

intervient pour la production de la dyspepsie.

Je reconnus que la cellule nerveuse est cause des maladies du tube digestif et de la plupart des maladies des autres viscères. C'est elle qui entretient la santé des nerfs ou les rend douloureux. Elle est cause du plus grand nombre de nos souffrances, de nos affections, maux de tête, vertiges, dyspepsie, anémie, goutte, rhumatisme, obésité, diabète, maladies de peau, dérangements de la nutrition; c'est elle qui détermine les lésions multiples des organes.

Elle a été oubliée par les pathologistes.

Ils n'ont étudié la maladie que par l'anatomie pathologique, c'est-à-dire qu'ils n'ont étudié que la mort et non pas la vie.

Les névrologistes ne se sont occupés que des nerfs et de leurs symptômes; or, les nerfs sont de simples conducteurs des impressions de la cellule nerveuse : ils ont omis celle-ci, qui trouble les nerfs, et toute pathogénie des névroses leur a manqué.

Bichat disait que la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. Il confondait la vie et les fonctions, et ce sont deux choses absolument distinctes. La vie est la force communiquée

à l'être dans la conception ; grâce à elle, la cellule nerveuse vit et fonctionne, et la cellule nerveuse règle, harmonise les fonctions de manière que l'organisme puisse s'entretenir.

La cellule nerveuse reste à l'état de santé tant que le travail intellectuel, physique et l'aliment sont proportionnés à sa puissance; dès qu'ils sont excessifs, la cellule nerveuse devient malade; la fonction des viscères, la nutrition, se dérangent; la santé s'altère et la mort peut s'en suivre.

La force vitale imprimée à l'être sera alors épuisée avant l'heure : la vie sera interrompue.

Pour la faire durer le plus longtemps possible, pour conserver la santé, pour rétablir la cellule nerveuse qui souffre, la première place est à l'hygiène; c'est d'elle que dépend la guérison des maladies; le deuxième rang est au médicament qui a tenté de se substituer à l'hygiène; il n'a qu'une action bornée dans ce monde immense qu'on appelle l'organisme humain; mal appliqué, il aggrave le mal plus qu'il ne le diminue.

La question de la névrose que je traite, dans cet ouvrage, fera connaître le rôle de la cellule nerveuse malade, irritée. La connaissance du rôle du système nerveux, dans la pathologie humaine,

modifiera profondément, je l'espère, à l'avantage des malades, l'enseignement de la science médicale actuelle, si vague, si incertaine et pleine d'erreurs ; elle apportera à l'hygiène des données nouvelles qui lui font complètement défaut, et servira au médecin à comprendre comment et dans quels cas il pourra faire usage des médicaments.

J'ai résumé le sujet tant que possible pour le présenter dans toute sa simplicité, dans toute sa clarté.

MEDICAL
GB 21

LA NÉVROSE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CLINIQUE.

NÉVROSE. — DÉFINITION.

La névrose est une maladie du système nerveux causée par l'irritation des cellules nerveuses; cette irritation se transmet toujours d'un centre nerveux aux cellules nerveuses des autres centres, et à tous les nerfs des viscères, de la peau, des muqueuses, des muscles, des articulations.

Elle a une évolution régulière, commence chez l'enfant et peut durer toute la vie, aussi longtemps que la cellule reste irritée.

Elle se compose de tous les symptômes des

centres nerveux irrités et d'un grand nombre de maladies qui sont dues à l'irritation de la cellule nerveuse. Ces maladies avaient été observées par les cliniciens; mais elles ont été disséminées dans la pathologie classique qui n'en a pas saisi les causes, comme si elles étaient étrangères l'une à l'autre. L'étude de la névrose fera une synthèse pathologique qui mettra le médecin à même de saisir et de guérir bon nombre d'affections devant lesquelles il était impuissant jusqu'ici.

Cullen créa le terme névrose pour séparer les maladies sans lésions des maladies avec lésions, divisa la science médicale en deux parties, l'une comprenant les névroses ou maladies sans lésions, et la deuxième se composant de toutes les affections caractérisées par des lésions d'organes.

La première partie devint la névrologie, une science très vaste, résumant toutes les affections des nerfs du sentiment, du mouvement, de l'organe de l'intelligence, des nerfs des viscères, des muqueuses, etc.; la deuxième fut composée des phlegmasies, hydropisies, etc.

En séparant l'étude des nerfs de l'étude des tissus, il séparait l'étude des causes de celle des effets produits, de la lésion, et l'anatomie patho-

logique devenant la base des grandes classifications, toute la pathologie s'obscurcit par les nouvelles divisions.

Cullen pensait donner, avec le terme névrose, de grandes lumières à la science médicale ; il l'embrouilla complètement ; au lieu de la faire progresser, il en arrêta les progrès. L'anatomie pathologique accapara pour ainsi dire la médecine ; et tout en rendant de grands services à la science, elle fut nuisible à la clinique, le jour où elle prétendait être la base unique pour le traitement des maladies. Quelques exemples serviront à le démontrer.

Ce sont les centres nerveux qui, irrités, produisent la congestion pathologique des muqueuses ; ainsi le plexus solaire irrité engendre la dyspepsie ou la congestion pathologique de la muqueuse stomacale ; les pathologistes, se servant de la pensée de Cullen, ont cru qu'ils pouvaient séparer les faits nerveux qui concernent l'estomac de ceux qui appartiennent à la muqueuse, et ont incorporé la gastralgie dans la névrologie ; et la gastrite, le catarrhe de l'estomac, l'ulcère, la dilatation, maladies avec lésion ont été rapportés dans un autre groupe ; la gastrite, le catarrhe de l'estomac, l'ulcère, la dilatation, qui sont provoqués par le plexus solaire, deviennent des

maladies distinctes, isolées, indépendantes, en sorte que les symptômes nerveux de l'estomac sont décrits dans le traité de névrologie, et la gastrite, le catarrhe de l'estomac, etc., sont rapportés au groupe des phlegmasies des muqueuses, des viscères.

Ces divisions de Cullen montrent qu'il ne connaissait pas l'irritation des centres nerveux, leur action sur les nerfs, sur les tissus ; il voyait dans les symptômes des nerfs une maladie et dans le viscère lésé une autre maladie.

Comment le médecin aux prises avec l'estomac peut-il diriger une thérapeutique, guérir un malade avec ces données du médecin anglais, qui sont cependant devenues la base de toute classification en pathologie.

Les centres nerveux sont cause des lésions ; il étudie à part le système nerveux, c'est-à-dire la névrologie, qui ne comprend que les phénomènes des nerfs et laisse de côté les centres nerveux qui sont cause de toutes les souffrances des nerfs aussi bien que de leur action physiologique ; la pathologie a complètement négligé les centres nerveux qui entretiennent la santé et provoquent la maladie des viscères avec lésions.

Il renvoie à l'anatomie pathologique la connaissance de l'organe altéré dans sa structure ;

c'est elle qui fera une description de maladies dans laquelle aucun compte ne sera tenu des centres.

Ce morcellement de la pathologie aura pour elle les plus fâcheuses conséquences ; il la dénaturera, rendra insaisissable l'évolution de la maladie et obligera le médecin de traiter la maladie alors qu'elle est faussement interprétée.

Ce qui est vrai pour l'estomac l'est également pour les autres viscères, pour le gros intestin, par exemple.

De même que l'estomac fonctionne par le plexus solaire, le gros intestin fonctionne grâce à deux centres nerveux que j'ai décrits dans mon livre (estomac et cerveau), ganglions du grand sympathique, placés sur une ligne horizontale traversant l'ombilic et situés symétriquement à six centimètres de l'ombilic.

Grâce à eux, la muqueuse du gros intestin fonctionne normalement, les matières fécales s'élaborent, et sont expulsées ; ce sont eux qui entretiennent la structure de la muqueuse, la contraction des fibres musculaires, etc. ; aussitôt qu'ils sont irrités, ils deviennent douloureux, l'élaboration des matières devient défectueuse, la muqueuse s'altère, se congestionne pathologiquement ; des

lésions s'y produisent avec le temps : la colique n'a jamais pu être comprise ni définie parce que les centres nerveux étaient ignorés ; coliques qui ne consistent qu'en la douleur produite par le centre nerveux lui-même ou qui se compliquent de la douleur due aux contractions de la fibre musculaire de l'intestin ; eh bien, les névrologistes ont décrit une entéralgie et les anatomo-pathologistes se sont emparés de la muqueuse, l'ont observée et ont décrit une autre maladie, l'entérite, une phlegmasie.

Quel ne sera pas l'embarras du médecin traitant? Il ne peut comprendre l'état pathologique de la muqueuse si le centre nerveux est absent. Il passe le temps à discuter s'il y a gastralgie ou gastrite, entéralgie ou entérite, et le malade, qui connaît maintenant les termes médicaux, interroge le médecin pour savoir s'il y a gastralgie ou gastrite ; cela m'arrive à chaque instant et il m'embarrasse fort : je lui réponds qu'il serait trop long de définir sa maladie ; c'est qu'en effet il n'y a ni une gastralgie ni une gastrite ; ces divisions sont erronées ; il n'y a pas une entéralgie et une entérite ; il y a des centres nerveux sans l'intervention desquels l'estomac et le gros intestin ne fonctionnent pas ; s'ils sont irrités, ils sont malades ; quand ils reviennent à l'état

physiologique, estomac et gros intestin guérissent. Donc les grandes divisions en maladies sans lésions et avec lésions n'ont pas de raison d'être ; elles ont faussé la pathologie et mettent le thérapeutiste dans l'impossibilité de soigner rationnellement une maladie.

La plupart des maladies de peau, eczéma, urticaire, acné, etc., sont provoquées par l'irritation des centres nerveux ; c'est ce que je démontrerai dans ce livre ; il en est de même de l'angine glanduleuse, du coryza, des hémorragies, des flux. Le médecin pourra bien, avec des pommades sur la peau, guérir les maladies de peau ; elles reparaîtront aussitôt que les centres seront de nouveau irrités ; il pourra diminuer, avec des pulvérisations, calmer l'angine glanduleuse, arrêter avec l'ergotine des hémorragies ; mais le médecin ne peut entrevoir par cette pathologie, qui a séparé le système nerveux des maladies de peau, des muqueuses, etc., pourquoi elles se reproduisent ; et il est fort embarrassé ; il traite un symptôme et non une maladie.

Les recherches d'anatomie pathologique ont été fort utiles pour nous faire connaître la lésion locale ; elles ont suivi le courant scientifique qui a été imprimé par Cullen ; elles nous font connaître un coin de la maladie, mais non le

mal dans sa pathogénie, dans son origine; il en est résulté que le traitement de la plupart des maladies est empirique, incertain, et que l'effort du praticien le plus consciencieux échoue trop souvent.

CHAPITRE II

PHYSIOLOGIE PATHOLOGIQUE

CENTRES NERVEUX : CERVEAU, MOELLE, GRAND SYMPATHIQUE.

Le système nerveux se compose de trois centres : cerveau, moelle et grand sympathique ; il est chargé des fonctions de relation, de reproduction et de nutrition ; il entretient l'activité de tout l'organisme.

Chacun des centres a une fonction distincte ; le cerveau compose avec les phénomènes sensitifs, les perceptions, les idées ; organe de l'intelligence, de la sensibilité et de la volonté, c'est en lui que réside le moi, l'âme humaine.

La moelle lui transmet les impressions des nerfs sensitifs ; agent principal des actes réflexes, c'est de la moelle qu'émanent les nerfs du grand sympathique.

Le grand sympathique est constitué par des

ganglions nerveux disséminés dans les cavités splanchniques, et envoie des nerfs aux viscères et aux vaisseaux.

Les trois centres sont intimement unis l'un à l'autre; la clinique nous démontrera que chacun d'eux a un certain degré d'autonomie fonctionnelle; moelle et grand sympathique dépendent du cerveau, entretiennent grâce à lui leur nervosité; mais les cellules de la moelle, les cellules du grand sympathique créent aussi de l'influx nerveux.

Si chacun des centres, par ses cellules, crée de l'influx nerveux, chacun possède de l'autonomie fonctionnelle, il est facile de comprendre que ces centres doivent s'influencer réciproquement, agir l'un sur l'autre, que le cerveau influencera la moelle ou le grand sympathique, et que réciproquement moelle ou grand sympathique influenceront le cerveau.

La clinique nous apprendra que, si un des centres, moelle ou grand sympathique, est le premier atteint, toujours le cerveau sera touché, sera irrité; ces données générales déduites de l'observation enseigneront qu'aussitôt qu'un centre nerveux est irrité, tout le système nerveux sera troublé, que l'irritation d'un seul centre suffira pour produire des souffrances

dans tous les nerfs, sans qu'il soit besoin d'invoquer une disposition morbide, une diathèse quelconque.

C'est à tort que Bichat pensait que le grand sympathique était un système tout à fait indépendant, et que le plexus solaire était le cerveau de ce système détaché du reste du système nerveux.

J'ai parlé plus haut de l'irritation du cerveau, de l'irritation de la moelle ou du grand sympathique. Quel est le sens de ce mot : irritation de la cellule d'un centre nerveux? Il est généralement admis par les physiologistes que la cellule n'est pas excitable, n'est pas irritable, et que sa fonction consiste à recevoir l'impression du nerf centripète ou nerf sensitif pour la transmettre au nerf centrifuge ou moteur qui fera contracter le muscle ; et la preuve que les expérimentateurs ont donnée à l'appui de cette idée, c'est qu'un courant électrique ou un agent chimique appliqué à la cellule ne fait pas contracter le muscle, n'excite pas le nerf moteur ; la cellule est en quelque sorte passive.

L'étude clinique mettra en évidence que toute activité nerveuse a son origine dans la cellule, que c'est elle qui crée toutes les espèces de névralgies, des nerfs périphériques, ou des nerfs

viscéraux, que recevant les impressions des nerfs sensitifs, aussitôt que cette impression dépasse un certain degré de vivacité, la cellule s'irrite, devient douloureuse et se manifeste par un certain nombre de symptômes variant selon le centre frappé, et qu'enfin la cellule irritée rendra les nerfs qui y aboutissent douloureux. Le nerf n'est qu'un fil conducteur servant à transmettre les diverses espèces d'impressions aux centres et ne devient malade que si la cellule nerveuse s'irrite ; il est un agent passif au service de la cellule et influencé par la cellule qui reçoit l'impression soit du monde extérieur, soit de l'organisme. Tant que cette impression est douce, la cellule et le nerf ne sont pas sentis ; il n'en est plus de même lorsque l'impression est violente ; tous deux peuvent devenir douloureux simultanément ou isolément.

Jusqu'ici les expérimentateurs n'ont reconnu au nerf sensitif qu'une action centripète destinée à mettre en émoi le nerf moteur par l'intermédiaire de la cellule ; le nerf sensitif n'est-il en réalité qu'un nerf centripète et le nerf moteur un nerf centrifuge destiné à faire contracter le muscle ?

Toute la physiologie du système nerveux est-elle dans l'acte réflexe qui est le mouvement

imprimé aux muscles des membres, des viscères, des glandes par la cellule touchée par le nerf sensitif? Tout l'effort du système nerveux n'aboutit-il qu'à des contractions musculaires?

L'expérimentation ne permet que d'observer le muscle; tous les phénomènes subjectifs échappent; le rôle de la cellule ne pouvait être saisi par le scalpel, pas plus que celui des nerfs sensitifs. La clinique démontrera que la cellule des centres nerveux peut s'irriter et transmettre son irritation aux autres centres; que cette irritation ne reste pas localisée dans ces centres, mais qu'elle a toujours tendance à revenir vers le premier centre irrité, et que ces centres entretiennent réciproquement l'état d'irritation. Comment se fait cette transmission? par les nerfs sensitifs ou dits centripètes : le nerf centripète qui porte l'impression la rapporte donc au premier centre; il est un trait d'union entre les centres.

Je vais citer quelques exemples qui se présentent à l'observation journalière des médecins.

Dès que le plexus solaire est très douloureux à la pression, fortement irrité, la moelle s'irrite dans une de ses régions, cervicale, dorsale, lombaire ou coccygienne, sur le trajet de une ou plusieurs vertèbres, quelquefois même dans

toute son étendue; le médecin n'a qu'à palper la colonne vertébrale et il constatera que la pression exercée sur la peau de la colonne vertébrale est douloureuse; souvent même à cette hyperesthésie de la colonne s'ajoute la douleur de quelques nerfs, soit cervicaux, dorsaux, ou lombaires ou coccygiens, ou encore l'hyperesthésie des muscles, de la peau d'une des régions de la colonne vertébrale; lorsque le plexus solaire se calme, la moelle se calme, les douleurs de la colonne vertébrale, des nerfs des muscles, de la peau diminuent, et tout disparaît lorsque le plexus solaire est revenu à son état normal; c'est là un fait extrêmement commun qui nous montre l'influence du plexus sur la moelle; la cellule du plexus rend la cellule de la moelle douloureuse, et celle-ci rend les nerfs périphériques de la peau et des muscles douloureux; l'action du plexus sur la moelle n'est produite que par les nerfs sensitifs du plexus solaire qui vont à la moelle : la rachialgie, à laquelle les névrologistes se sont évertués à découvrir une anatomie pathologique n'est, selon moi, qu'une irritation de la cellule médullaire.

Si la cellule de la moelle est la première irritée, douloureuse par une cause quelconque, le médecin constatera le plus souvent que le plexus

solaire est douloureux et ne cessera d'être douloureux que lorsque la cellule de la moelle sera calmée.

Que la cellule cérébrale s'irrite par le fait d'une grande émotion ou d'un travail excessif, elle ne restera pas isolément irritée; la moelle et le plexus s'irriteront à la suite, ou le plexus isolément; de même, le plexus irrité devient cause d'irritation de la cellule cérébrale; ainsi l'émotion communiquée au moi par le nerf auditif produit un des symptômes qui caractérisent l'irritation de la cellule cérébrale, le mal de tête, ou un vertige, ou un étourdissement; la cellule cérébrale ira troubler la cellule du plexus par l'intermédiaire de leurs cordons de communication, les nerfs sensitifs.

Ces divers faits font saisir le rôle de la cellule qui a été laissée dans l'ombre jusqu'ici, le rôle du nerf sensitif qui n'est pas seulement un nerf centripète, mais relie tous les centres entre eux, assure l'unité du système nerveux que la physiologie expérimentale ne nous laisse pas entrevoir, et nous apprennent que l'acte réflexe n'est qu'un des côtés du fonctionnement si complexe du système nerveux.

Les névrologistes n'ayant pas connu le rôle actif de la cellule dans les névralgies des nerfs

périphériques, des nerfs viscéraux, des nerfs de la peau, des muqueuses, des vaisseaux, ne pouvaient se retrouver dans ce dédale de névroses toutes liées les unes aux autres, évoquées successivement par l'irritation des centres; aussi ont-ils fait l'histoire de chaque nerf en particulier, décrit leurs symptômes, ne suivant que l'ordre anatomique; autant d'entités morbides que de nerfs différents, ils n'en pouvaient saisir ni l'étiologie ni la thérapeutique; ce n'est pas dans le système nerveux lui-même qu'ils cherchaient la cause des souffrances des nerfs : ils incriminaient le sang, l'anémie ou une diathèse quelconque, arthritisme, herpétisme; livrée à toutes les incertitudes que donne l'absence de pathogénie, leur thérapeutique s'adressait non aux centres nerveux, mais au sang, qui n'est que la victime des désordres nerveux, à des diathèses mystérieuses, insaisissables par le médicament.

La névrologie a été composée avec une masse de faits nerveux isolés, détachés les uns des autres. C'est l'irritation de la cellule qui les provoque tous, et s'ils se remplacent fatalement, c'est que l'irritation frappe tous les centres successivement. Tous les nerfs relèvent des centres dont ils émanent, ne deviennent souf-

frants que par eux et ne guérissent que par leur intermédiaire.

Les névrologistes ont décrit autant de névroses qu'il y a de nerfs; il n'en existe en réalité qu'une seule, débutant tantôt par le cerveau, tantôt par la moelle ou par le grand sympathique et occupant tout le système nerveux; elle ne guérit qu'à la condition que les trois centres récupèrent leur équilibre et ne soient plus sentis.

C'est cette névrose que j'avais proposé d'appeler maladie cérébro-gastrique; cette dénomination est insuffisante, et ne rappelle pas la participation des trois centres, mais peu importe le terme; celui de névrose, terme vague, me paraît plus approprié.

Les explications dans lesquelles je viens d'entrer indiquent la complexité phénoménale de la névrose : elle comprend les symptômes des centres irrités, des symptômes des nerfs sensitifs et moteurs, des symptômes des nerfs viscéraux et des viscères troublés, des altérations du sang, etc.

La névrose produit la dyspepsie, la chlorose, la goutte, le rhumatisme, l'albuminurie, le diabète, l'obésité et l'amaigrissement, des désordres multiples de la nutrition. La question est extrêmement vaste, se compose d'une

grande partie de la pathologie humaine; j'ai à m'occuper de chacune de ces affections, qui sont toutes causées par la névrose; j'aurai soin d'être aussi bref que possible pour ne pas fatiguer le lecteur; mais je ne puis omettre aucune d'elles sans manquer à l'exactitude clinique; on pourrait écrire un volume pour chacune de ces questions; je me bornerai à montrer comment le système nerveux intervient pour produire ces différentes maladies; c'est de lui seul qu'elles dépendent; je m'attacherai à faire saisir ces rapports, et je rendrai ainsi au système nerveux la place qu'il doit occuper en pathologie.

CHAPITRE III

ÉTIOLOGIE DE LA NÉVROSE

L'étiologie de la névrose, qui n'est autre que l'étiologie de l'irritation des centres, comprend toutes les causes qui sont capables d'irriter le cerveau, la moelle ou le grand sympathique; à propos du grand sympathique, j'étudierai principalement le plexus solaire qui résume les impressions des ganglions nerveux thoraciques et abdominaux, et les trois ganglions nerveux péri-ombilicaux que j'ai fait connaître dans mon livre (Estomac et cerveau).

Chacun des centres peut être primitivement irrité, et transmettre l'irritation aux autres centres; mais le plus souvent la névrose a son origine dans le cerveau, c'est lui qui est le premier frappé et qui engendrera les désordres du reste du système nerveux.

C'est donc l'étiologie de l'irritation cérébrale qui mérite la première place.

Irritation du cerveau.

1° *Cerveau.* — L'irritation cérébrale peut être déterminée directement, ou indirectement par l'intermédiaire de la moelle, ou du système nerveux abdominal; le plus souvent elle est primitive.

La question étiologique est dominée par le fait de l'hérédité. Des parents bien équilibrés au point de vue du système nerveux, qui ont un cerveau vigoureux, engendrent des enfants qui ont un système nerveux vigoureux; les parents névrosiques sont frappés dans leur progéniture; les enfants ont un cerveau facilement irritable; mais très souvent l'irritation cérébrale est provoquée par la mauvaise hygiène, et elle peut commencer à une période quelconque de la vie chez les adultes, chez le vieillard aussi bien que chez le jeune enfant.

Le cerveau est assujetti à un labeur colossal, recevant jour et nuit toutes les impressions du monde extérieur et de l'organisme, et composant avec ces impressions les facultés du moi conscient par lesquelles il sent, pense et veut, il n'a de repos pour ce qui est le monde extérieur que la nuit; mais il est occupé la nuit par les sensations que lui envoie chaque partie du

corps; ce travail commence à la naissance et ne cesse qu'à la mort.

Le moi ne sent pas le cerveau tant que la cellule n'est pas surmenée par les opérations en nombre incommensurable qui lui incombent; mais aussitôt que la mesure est dépassée, la cellule devient sensible, douloureuse, se manifestera par des symptômes que j'indiquerai plus loin.

Travail intellectuel et physique.

La tolérance de la cellule varie selon l'individu; elle est faible chez l'enfant, grandit à mesure que le cerveau se développe, mais elle n'atteint son maximum que vers l'âge de vingt ans alors que l'organe a acquis tout son épanouissement : c'est à cet âge seulement que doit commencer le travail sérieux, continu, persévérant; avant cet âge il ne supporte que des efforts mesurés. Nos législateurs n'ont pas tenu compte de notre organisation cérébrale lorsqu'ils assujettissent tous les enfants à des examens, à des concours, à des épreuves sans nombre qui excitent le cerveau et le troublent; ce qui est fort regrettable, c'est que le même régime intellectuel est imposé aux jeunes filles dont le système nerveux est bien plus impressionnable que celui du jeune garçon et qui plus tard sera si sujette à la névrose par la menstruation.

Chagrins, passions.

A tout âge, les déceptions, les chagrins, les soucis de la lutte pour l'existence, sont des causes d'irritation cérébrale; il en est de même des fatigues physiques excessives qui exigent l'intervention de la volonté, des coups violents que subit le crâne.

C'est là l'étiologie directe de l'irritation cérébrale résumée aussi rapidement que possible; c'est l'irritation primitive : mais elle peut arriver au cerveau secondairement, ce qui est très fréquent, par la moelle ou par le plexus solaire; les aliments, les boissons qui feront l'irritation du plexus, déterminent à la suite l'irritation du cerveau; je ferai une revue de tous les agents qui sont capables de tourmenter le plexus solaire.

Irritation de la moelle.

2° *Moelle épinière.* — La cellule de la moelle s'irrite par la fatigue musculaire des membres supérieurs ou inférieurs qui sont en jeu pour

Fatigues musculaires.

tous les exercices musculaires. La station prolongée, les marches non proportionnées à la tolérance de la cellule de la moelle engendrent la rachialgie; je reçois chaque semaine à mon hôpital des ouvriers, des domestiques affectés de la névrose qui a débuté par la moelle.

Cette année j'ai traité, à l'hôpital, un garçon de pharmacie âgé de dix-huit ans, qui avait quitté

son village d'Alsace depuis un an ; depuis cette époque il était astreint à être debout de 6 heures du matin à 10 heures du soir ; à son entrée à l'hôpital, il souffrait de maux de tête intolérables, de vertiges, de bourdonnements d'oreilles, d'insomnies, de douleurs à la partie inférieure de la colonne vertébrale : plexus solaire, ganglions nerveux péri-ombilicaux ne pouvaient être pressés sans produire une très grande sensibilité ; la peau, les muscles étaient hyperesthésiés ; l'appétit était éteint et la soif intense ; il présentait tous les signes de la fièvre typhoïde ; souvent la névrose en impose pour cette maladie ; le thermomètre seul permet d'établir le diagnostic, il était resté toujours à 37 degrés ; il ne fut guéri qu'après deux mois de traitement.

C'est surtout chez les jeunes enfants, dont les centres nerveux ont tant de délicatesse et tant de susceptibilité, qu'il faut craindre les excès musculaires ; les jeunes mères inexpérimentées se croient obligées de promener chaque jour de jeunes enfants de longues heures ; souvent ceux-ci sont pris de fièvre et de troubles digestifs, de courbature qui sont l'expression des désordres des centres nerveux.

3° *Plexus solaire.* — Le plexus solaire s'irrite directement par les substances introduites dans

Irritation du plexus.

Aliments, boissons, médicaments.

l'estomac mal à propos, aliments, boissons, médicaments ; mais l'irritation du plexus est toujours subordonnée à l'irritabilité du cerveau : si le cerveau est bien équilibré, le plexus a une grande tolérance ; lorsqu'il est peu résistant, le plexus s'irrite avec la plus grande facilité : c'est ce qui nous explique que si le système nerveux de l'individu est solide, il supportera toute espèce d'aliments, de boissons, sans devenir dyspeptique ; mais s'il est très impressionnable, la dyspepsie s'établit avec la plus grande facilité ; il est cependant bon nombre d'individus qui, nés avec une forte trempe, bien résistants, arrivent par les excès d'aliments, de boissons, à créer la dyspepsie et la névrose à la suite ; alors le cerveau est la victime du plexus.

Relation du cerveau et du plexus solaire.

La subordination du plexus solaire par rapport au cerveau que j'observe journellement en clinique, je puis la démontrer par une expérience pathologique chez le chien.

Je donne à un chien, avec 200 grammes de viande, 75 grammes d'eau-de-vie ; il est ivre, titubant, le cerveau est anéanti par cette dose d'alcool ; après cinq heures je le sacrifie ; je retrouve la viande intacte dans l'estomac ; aucune digestion ne s'est faite, la muqueuse de l'estomac est rouge et chargée de 160 grammes de

liquide acide qui n'a aucun pouvoir digestif. Le plexus a été excité directement par l'eau-de-vie et indirectement par le cerveau; dans ces conditions sa fonction a été supprimée; c'est lui qui fait la congestion physiologique de la muqueuse, qui fait sécréter le suc gastrique, et l'aliment se digère; ici je n'ai pas trouvé de suc gastrique et la viande n'a pas été modifiée.

Il n'en est plus ainsi si, diminuant la quantité d'eau-de-vie, je la donne à la dose de 25 grammes qui ne produira pas une intoxication générale, mais une action irritative localisée au plexus.

Un chien qui ne reçoit, avec 200 grammes de viande, que 25 grammes d'eau-de-vie, n'a plus que 50 grammes de viande après cinq heures, 150 grammes ont été digérés; l'eau-de-vie a achevé la digestion; mais elle l'a trop activée, puisque la muqueuse n'est pas rose comme cela devrait être, mais rouge par plaques, injectée en excès; la muqueuse est malade : la dyspepsie est faite.

Le plexus solaire ne supporte qu'un certain degré d'excitation qui entraîne un certain degré de congestion de la muqueuse; s'il est dépassé, il devient souffrant et la muqueuse devient malade, se congestionne outre mesure.

Passons en revue les causes multiples de

l'irritation du plexus, elle peut se faire indépendamment des substances que reçoit l'estomac ; ainsi un coup dans la région de l'estomac la produit, l'inclinaison longtemps continuée du tronc à laquelle assujettissent certains métiers, le travail de bureau, la profession de tailleur, cordonnier, couturière, sont une cause très commune de dyspepsie.

J'insisterai spécialement sur la question qui intéresse le médecin, l'aliment, la boisson, le médicament.

Aliments. Il semble à bien des gens que l'estomac est un organe essentiellement capricieux et variant avec chaque individu dans ses susceptibilités; il n'en est rien; chez tous le plexus solaire est astreint à certaines règles de régime, d'hygiène, qui sont uniformes pour tous; mais elles varient selon les âges, selon les dispositions morales de l'individu, et cela s'explique facilement : l'estomac ne fonctionne pas isolément; il dépend continuellement de l'état du cerveau; chez l'enfant qui a un cerveau très impressionnable, le plexus l'est également; l'individu qui a un bon estomac, le jour où il aura une préoccupation vive, un chagrin, ne supportera pas l'aliment le moins indigeste. L'estomac peut paraître bizarre à celui qui ne connaît pas sa dépendance du cerveau.

Viande.

Dans les premières années de la vie, la fibre musculaire de la viande, qui a la propriété singulière de plus exciter le plexus que toutes les substances de même composition chimique (pois, haricots, lentilles), entraîne facilement l'irritation du plexus solaire et du cerveau; elle engendre ou aggrave l'état nerveux de l'enfant; la fibre musculaire du poisson est moins dangereuse.

Lait.

Les liquides qui, par eux-mêmes, ne sont pas irritants (lait, potages) et sont seuls tolérés, dans la première année, deviennent cause de dyspepsie à partir de deux ans s'ils sont seuls employés: c'est que le plexus exige un certain degré d'excitation pour conserver ses propriétés physiologiques; les liquides ne le lui donnent pas, la viande en excès le fait dépasser; le médecin doit connaître les règles de l'alimentation dont l'hygiène ne nous a donné jusqu'à présent aucune idée précise, parce qu'elle n'a pas tenu compte du système nerveux.

Il est des aliments qui contiennent des principes irritants, des huiles essentielles : par exemple, le chou, le champignon, et seront cause d'irritation directe, mais il en est qui, ne contenant aucun principe mauvais (la viande), deviennent irritants par leur emploi répété; ces deux

points doivent toujours être présents à l'esprit du thérapeutiste ; ce n'est pas la composition de l'aliment seule qu'il faut avoir en vue, il en est de très indigestes qui sont acceptés une ou deux fois sans produire aucun désordre ; mais son usage, le troisième ou quatrième jour, sera suivi d'accidents multiples, fièvre, vomissements, diarrhée ; ces faits étonnent toujours le malade ; il a fallu le porter plusieurs fois dans l'estomac pour que la sensibilité du plexus fût outrepassée.

Boissons. Toutes les boissons fermentées contenant de l'alcool sont bien plus redoutables pour le plexus et l'estomac que les aliments. Quelle que soit la quantité consommée, elles peuvent toujours produire la dyspepsie, surtout quand il s'agit d'un individu nerveux ; l'alcool est une des substances qui, à notre époque, ont le plus désorganisé le système nerveux. A quelle dose n'est-il pas toxique ? Personne n'en sait rien. Quelle sera la quantité de vin, de bière, de liqueur qui sera supportée par l'organisme ? On ne le sait pas davantage. Chez bon nombre d'individus l'estomac peut échapper à son action nocive ; c'est le foie, le cœur, le cerveau ou le rein qui deviendront malades et emporteront l'individu ; il en est qui, abusant de l'alcool, n'ont pas de tremblement alcoolique, pas d'hallucinations alcoo-

liques, pas de délire : ils sont pris tout d'un coup d'une endocardite ou d'une cirrhose, ou d'une albuminurie, d'une tuberculose, et souvent la cause de ces maladies est méconnue. J'ai vu un certain nombre d'individus buvant à chaque repas une bouteille de vin, se félicitant du bon effet de cette boisson sur leur organisme, emportés en quarante-huit heures par une apoplexie foudroyante, entre cinquante et soixante ans.

La boisson fermentée irrite le plexus et consécutivement le plexus nerveux lombo-aortique qui préside à la fonction des organes génitaux : aussi, chez les enfants, elle excite prématurément ces organes, les éveille avant le temps et les porte à des excès de tout genre.

A l'excitation des organes génitaux succède le sommeil de ces organes ; j'ai donné des soins à des jeunes gens de vingt ans qui, dyspeptiques, n'avaient plus de désirs génitaux ; ceux-ci ne reparaissent que si le plexus solaire se calme. L'irritation du plexus solaire les exagère ou les supprime.

La boisson fermentée excite le cerveau ; l'excitation est suivie par la dépression ; elle éteint les facultés intellectuelles.

Elle agit sur l'économie comme l'opium dont font usage les Chinois ; elle intoxique l'homme.

Au commencement de ce siècle, l'ouvrier était peu habitué à en consommer; ce n'est que lorsqu'il a été poussé à produire une grande quantité de travail, à cause de la cherté croissante de la vie, qu'il a été entraîné à consommer toute espèce de boissons alcoolisées.

L'abus de l'alcool a notablement contribué à produire l'abaissement des esprits et des caractères; nos aïeux, dont le système nerveux était fort, pouvaient lui résister; si l'habitude des boissons fermentées n'est pas vigoureusement combattue, si elles ne sont pas supprimées chez les enfants, à qui elles ne peuvent que nuire, la dégénérescence humaine ira en croissant.

On dit qu'elles sont nécessaires dans certains climats, en Russie, en Hollande, en Angleterre, dans les climats froids et humides. Quelle peut être leur utilité? Elles servent à entretenir la chaleur du corps à 37°. Mais tous les aliments arrivent au même but. Si l'on veut une boisson stimulante, le café, le thé remplaceront très utilement les boissons fermentées; le café, le thé ne sont pas nuisibles à l'estomac, n'irritent pas le plexus, stimulent les facultés intellectuelles sans les déprimer, ne détruisent pas les tissus de l'organisme.

Ce qui est singulier, c'est que les médecins conseillent le vin à la femme et lui défendent le café au lait; c'est là une erreur singulière que j'ai eu maintes fois à combattre : le café au lait est fort innocent des péchés qu'on lui reproche et n'est jamais nuisible; le vin ne leur est jamais bon.

Les boissons fermentées prises à titre d'apéritif ne servent qu'à supprimer l'appétit, celles qui sont conseillées comme toniques servent surtout à troubler le système nerveux.

La boisson, quelle qu'elle soit, de l'eau, du café, du thé pris à la dose de quatre ou cinq verres, est cause d'irritation du plexus; l'estomac n'accepte pas une trop grande quantité de liquide qui amollit la muqueuse et le plexus : le dyspeptique a généralement une grande soif; s'il la satisfait, il entretient la dyspepsie; la quantité maximum de boisson tolérée est deux verres de liquide; ceci est surtout exact lorsque le régime alimentaire se compose d'aliments solides; ceux qui ne se nourrissent que de lait arrivent à en prendre plusieurs litres; mais ce régime continué plus de trois semaines est mauvais à l'estomac. L'abus de la boisson glacée irrite le plexus; il en est de même de la boisson trop chaude, brûlante; il faut à l'organe

une température qui se rapproche de celle qu'il a, à l'état de santé.

Quelques médecins défendent au dyspeptique, dont l'estomac est dilaté, toute boisson; cette défense est très pénible au malade et n'est fondée sur aucune raison sérieuse; le dyspeptique peut toujours, au repas, prendre du liquide à la dose que je viens d'indiquer, mais un liquide non irritant.

Médicaments. *Médicaments.* — L'étude des médicaments a été faite sans la connaissance de la physiologie de l'estomac, de la physiologie de la digestion. J'ai montré plus haut que la digestion dépend d'une stimulation du plexus solaire, stimulation qui ne doit pas dépasser un certain degré, ou le plexus s'irrite et la muqueuse de l'estomac s'altère. Si la digestion est trop précipitée, trop hâtive, elle ne se fera plus à l'avenir qu'imparfaitement : elle ne se fait trop vite qu'en rendant l'estomac malade.

Ainsi 25 grammes d'eau-de-vie ajoutés à 200 grammes de viande font digérer la viande trop vite et laissent la muqueuse malade.

La plupart des médicaments ont la même action, excitent le plexus plus qu'il ne convient, précipitent la digestion, mais aux dépens de l'estomac qui en souffre; les thérapeutistes

n'avaient pas connu le plexus solaire et ses propriétés ; ils ont été illusionnés par l'activité que donnent certaines substances à la digestion.

Dans une cornue, la pepsine, la papaïne précipitent la digestion de la fibrine, de l'albumine, les dissolvent très rapidement ; mais cela veut-il dire qu'il est bon de les introduire dans l'estomac ?

J'ai expérimenté sur le plus grand nombre de médicaments, et voici ce que j'ai observé :

J'ajoute à 200 grammes de viande 2 grammes de pepsine, que je donne à un chien à jeun, et je le sacrifie après cinq heures. Pepsine.

Après cinq heures l'estomac ne renferme plus que 70 grammes au lieu de 130 que je retrouverais si la viande avait été donnée seule ; la digestion a été précipitée et la muqueuse est rouge à l'excès ; elle a subi une altération qui grandira si je renouvelle l'usage de la pepsine : l'estomac a souffert de la pepsine.

Que je remplace la pepsine par un gramme de papaïne, les faits sont bien plus saillants : toute la viande, les 200 grammes sont digérés ; la muqueuse est excessivement congestionnée et chargée de 196 grammes de liquide acide : ce qui revient à dire que de l'eau acide s'est extravasée dans l'organe ; cela n'arrive que dans les grandes irritations du plexus ; la viande Papaïne.

est toute digérée, mais aux dépens de l'organe qui est altéré.

La pepsine et la papaïne facilitent évidemment la digestion, mais créent la maladie. Lorsque les thérapeutistes les ont rangées sous le titre de substances eupeptiques, c'est-à-dire qui facilitent la digestion, ils ne se sont tenus qu'à l'apparence, ils n'avaient pas saisi le sens intime du fait.

Extrait de quinquina, quassia amara.

Il en est des amers, extraits de quinquina, quassia amara, sulfate de quinine, comme de la pepsine et de la papaïne : 1 gramme d'extrait de quinquina fait digérer chez le chien en cinq heures les 200 grammes de viande; 6 grammes de quassia amara font digérer dans le même temps 136 grammes sur 200 grammes; 25 centigrammes de sulfate de quinine digèrent 105 grammes de viande.

Sulfate de quinine.

Toutes ont la vertu d'activer la digestion; l'extrait de quinquina la facilite plus que le quassia amara. Le quassia amara a un effet plus grand que le sulfate de quinine. Que ces médicaments soient répétés plusieurs jours de suite, et le mouvement imprimé au plexus l'aura bientôt rendu malade.

Lorsque l'on conseille les amers à un individu fatigué, le quassia amara par exemple, il

faut se rappeler que le quassia amara et les amers en général auront bientôt empêché l'individu dont on se propose de relever l'organisme de s'alimenter, que les amers facilitent la production de la dyspepsie; ils ne conviennent qu'aux estomacs vigoureux.

Toutes les préparations ferrugineuses que les médecins adressent à la chlorose ont le même effet.

D'ordinaire la chlorose se complique de dyspepsie ; le fer aggravera celle-ci.

Fer réduit.

Chez le chien 50 centigrammes de fer réduit ajoutés à 200 grammes de viande hâtent la digestion, et au lieu de 130 grammes de viande, l'estomac du chien après cinq heures n'en contient plus que 40 grammes.

Le fer donné au chlorotique irritera le plexus après quelques jours, et l'empêchera de se nourrir ; si la dyspepsie complique la chlorose dès le début, elle trouvera une aggravation dans l'usage des préparations ferrugineuses. J'ai été généralement conduit à en suspendre l'emploi après deux ou trois jours chez les jeunes filles dont je voulais tâter l'estomac; il ne doit être donné qu'à très légères doses, et supprimé de temps en temps quelques jours, si l'on veut en faire usage.

Tous les sels alcalins, toutes les eaux alcalines ressemblent, par leur action physiologique sur le plexus solaire, à celle que je viens d'étudier.

Bicarbonate de soude.

Avec 4 grammes de bicarbonate de soude, la digestion de la viande est hâtée chez le chien, et son estomac ne renferme plus que 87 grammes de viande après cinq heures.

300 grammes d'eau de Vichy donnés à un chien à jeun, sans viande, ont produit après vingt minutes une rougeur excessive de la muqueuse : après ce temps toute l'eau a disparu de l'estomac; elle n'agit pas seulement sur l'estomac, mais sur tous les viscères abdominaux; le foie est congestionné et la vésicule est pleine de bile fraîche; le rein est congestionné; la vessie est pleine d'urine; l'eau de Vichy à haute dose, en stimulant le plexus, a stimulé les centres nerveux de tous les viscères.

Eau de Vichy.

L'eau de Vichy donnée à la dose de 150 grammes avec 200 grammes de viande a digéré après trois heures chez le chien 76 grammes de viande : si la viande est donnée sans eau alcaline, elle est tout entière dans l'estomac après trois heures; que je double la quantité d'eau de Vichy, et je donne 300 grammes de

l'eau avec la viande, celle-ci sera réduite à 40 grammes après trois heures.

Eau de Carlsbad.

L'eau de Carlsbad a le même effet que l'eau de Vichy. Les eaux alcalines données à doses croissantes hâtent progressivement la digestion; mais on ne peut impunément la hâter, sans compromettre le plexus solaire.

S'il s'agit d'un dyspeptique, on comprendra que l'eau alcaline, loin d'atténuer le mal, ne servira souvent qu'à l'aggraver. On comprendra avec quelle précaution il convient d'employer l'eau à très faible dose; elle a une action modificatrice de la muqueuse même, il est nécessaire d'en surveiller l'emploi; de la suspendre de temps à autre.

L'eau alcaline ne rendra de service qu'à la condition que le régime alimentaire soit réglé et tende vers le même but, c'est-à-dire qu'il ne puisse accroître l'irritation du plexus; sans cela les eaux alcalines ne seront d'aucune utilité, et nuiront à l'estomac.

Lorsque le plexus solaire est fortement irrité, Vichy, Carlsbad, Vals, et tous les alcalins sont également dangereux. Je puis répéter à propos des eaux arsenicales (la Bourboule), des eaux sulfureuses (Eaux-Bonnes), eaux ferrugineuses (Orezza) tout ce que j'ai dit pour les autres médi-

caments, pepsine, fer, quassia amara, sels alcalins, eaux alcalines. J'ai expérimenté chacune de ces eaux.

Eau de la Bourboule.

150 grammes d'eau de la Bourboule administrés au chien avec 200 grammes de viande lui font digérer 130 grammes de viande après cinq heures; la digestion est hâtée; mais l'animal a souffert, il a eu des nausées et fait des efforts de vomissements; l'Eau-Bonne à la dose de 100 grammes ne fait digérer que 100 grammes de viande, digestion moins hâtive qu'avec l'eau de la Bourboule, mais plus rapide que lorsque la viande est donnée seule.

Eau-Bonne.

Toutes ont donc une propriété uniforme, toutes font digérer. Mais viendra-t-il à l'esprit d'un médecin instruit de prescrire à un dyspeptique de l'eau de la Bourboule, de l'Eau-Bonne? Il sait d'avance que ces eaux ne conviennent pas, et cependant elles facilitent la digestion comme les alcalins.

La dyspepsie ne consiste donc pas dans la non-digestion des aliments; l'aliment se digère toujours; si l'estomac n'en vient à bout, c'est l'intestin grêle qui le digérera, mais elle est dans les souffrances que donne le plexus irrité et dans les symptômes que produit la muqueuse stomacale irritée. La dyspepsie ne guérit pas

en irritant le plexus, mais en le calmant; la plupart de nos médicaments poussent à l'irritation; il n'en est que très peu qui l'aident à se calmer; avant de signaler celles-ci, il me faut dire quelques mots des eaux purgatives.

Purgatifs.

Les purgatifs ont été aussi nuisibles à l'humanité que les saignées de Broussais; il n'est pas d'individu qui, sentant son appétit quelque peu diminué, de la fatigue musculaire, et observant la langue chargée, ne se prescrive de son autorité propre une purgation avec les eaux d'Huniady, Rubinat, Pulna, etc.; s'il ne fait pas sa prescription lui-même, son médecin la lui donne, on fait des purgatifs un abus déplorable; tous sont nuisibles à l'organisme et ils ne sont jamais d'aucune utilité; ils sont l'héritage de l'humorisme d'Hippocrate, qui pensait que l'organisme était surchargé de temps en temps d'humeurs vicieuses, et qu'il convenait de le nettoyer de temps en temps; du reste chaque individu, avec son instinct qui le dirige mal, lorsqu'il est pris de nausées, vomit une certaine quantité de liquide stomacal, avec ou sans bile, a perdu le goût des aliments, est porté à prendre une de ces eaux qui le débarrasseront, dit-il, de ces symptômes et le ramèneront à la santé.

Voici une expérience qui montrera l'effet de

l'eau purgative. Un chien reçoit, avec 200 grammes de viande, 100 grammes d'eau de Pulna; il est tué après 5 heures : 30 grammes de viande seulement ont été digérés par le suc gastrique, qui est toujours inclus dans les glandes de la muqueuse; mais celle-ci n'est pas rosée, n'a pas la teinte que lui donne la viande; elle est noire, cyanosée; le sang contenu dans les vaisseaux est noir, asphyxié; le purgatif a fait une asphyxie locale due à l'irritation du plexus; la diarrhée produite par le purgatif est due à l'irritation des ganglions nerveux péri-ombilicaux : le purgatif produit l'irritation du système nerveux abdominal; c'est à cette condition que se fait la diarrhée qui ne se compose que des éléments du sang et n'entraîne que les matières contenues dans l'intestin; le purgatif fait une saignée et pas autre chose, mais à la condition d'avoir troublé les centres nerveux de l'abdomen; le trouble des centres nerveux de l'abdomen retentit dans le reste du système nerveux; c'est là l'action des sels purgatifs; ils sont cause de dyspepsie, et lorsqu'ils sont prescrits à un dyspeptique, le mal augmente; quelques sels seulement à faible dose n'irritent pas le plexus, je veux parler du phosphate de chaux à la dose de 3 ou 4 grammes; du sulfate de soude à la dose de

Phosphate de chaux. Sulfate de soude.

20 ou 30 centigrammes : ceux-ci ne précipitent pas la digestion de la viande chez le chien; ils sont tolérés par le dyspeptique, peuvent être utilisés dans la maladie et influencent favorablement l'estomac ; il en est de même de l'opium à la dose de 1 centigramme. Il est très difficile d'expliquer leur véritable action sur l'estomac, ils le calment et lui sont favorables. Je constate journellement leur bon effet.

Je n'en pourrais dire autant de la strychnine souvent utilisée dans la liqueur de Baumé; le plus souvent elle ne convient pas ; soit qu'elle excite la contraction des fibres musculaires de l'estomac déjà excitées dans la dyspepsie, soit par un autre motif que je ne connais pas ; elle est mal supportée, et quand elle est bien supportée, elle n'est d'aucun secours pour le malade. 1 centigramme de strychnine additionné à 200 grammes de viande chez le chien irrite la moelle et le système nerveux abdominal; l'animal a des convulsions; l'intestin grêle, l'estomac sont convulsés, et la digestion de la viande s'est faite après cinq heures comme si la viande avait été donnée seule; la strychnine agit donc sur la fibre musculaire de l'estomac sans influencer la sécrétion du suc gastrique.

Dans le choix des médicaments de l'estomac,

le médecin ne doit pas avoir en vue ceux qui hâtent la digestion, ils sont tous dangereux, mais ceux qui sont de nature à ne pas irriter le plexus solaire ; ceux-là seuls peuvent être utilisés ; il devra donc éliminer les sels alcalins à haute dose, les amers, les substances dites eupeptiques, les préparations ferrugineuses. Il doit en surveiller l'emploi chaque jour ; car très souvent ils ne deviennent nuisibles qu'au bout d'un certain nombre de jours. Je n'ai pas parlé de l'iodure de potassium, du copahu, du cubèbe, du salicylate de soude, des préparations mercurielles, de l'huile de foie de morue, de la créosote : tous sont intolérés à dose un peu forte ; aucun d'entre eux n'est supporté, et ils déterminent la dyspepsie. Le médecin qui les prescrit en vue de la guérison d'une maladie est toujours exposé à en déterminer une autre très sérieuse, qui est appelée à retentir dans tout le système nerveux ; il comprendra avec quelle précaution il les maniera chez le tuberculeux, par exemple, dont il faut avant tout sauvegarder le tube digestif, et combien il devra être désormais circonspect dans le maniement des remèdes, parce que ceux qui les ont conseillés ne se sont pas souciés de l'estomac. Le thérapeutiste devra toujours avant de conseiller un médicament se demander d'avance

ce qu'il fera à l'estomac ; cet organe si essentiel devra toujours être protégé contre les effets nuisibles du plus grand nombre des médicaments.

Après m'être longuement arrêté à rechercher les causes d'irritation du plexus, dues à ce que l'on appelle les *ingesta*, il me reste encore à signaler rapidement quelques causes d'irritation qui ne sont plus dues aux aliments, aux boissons, aux médicaments : je veux parler des vices de mastication, de l'irrégularité des heures des repas, de la lactation.

Mastication.

1° *Mastication.* — Une mastication trop accélérée, incomplète parce que la dentition est défectueuse, peut faire la dyspepsie, qui cessera le jour où l'individu se décidera à manger lentement, se servira de fausses dents qui l'aideront à réduire l'aliment ; la dyspepsie n'est pas due, comme on le dit généralement, à ce que le bol alimentaire n'est pas suffisamment imprégné de salive ; le rôle de la salive dans la digestion est bien restreint, mais la mastication rapide, l'absence des dents permettent à l'aliment d'arriver en blocs trop considérables dans l'estomac. Un labeur excessif est imposé au plexus, qui deviendra douloureux.

Irrégularités des heures des repas.

2° *Irrégularité des heures de repas.* — Pourquoi l'irrégularité des heures de repas est-elle cause d'irritation du plexus ?

La sensation de la faim se réveille chaque jour à une heure toujours la même, tant que le plexus est à l'état physiologique, et à peu près au même instant : sensation qui a son origine dans le plexus.

Elle doit être satisfaite par un aliment quelconque; si un certain nombre de fois elle ne l'est point, elle s'éteint et ne reparaît pas. Le plexus souffre parce qu'il n'a pas reçu la stimulation dont il avait besoin, et il s'irrite.

Lactation. — Sur 196 femmes dyspeptiques, 5 sont devenues malades à la suite de la lactation; ce n'est pas à la sécrétion du lait qu'est due la dyspepsie; ce n'est pas une anémie consécutive à la sécrétion qui détermine la maladie d'estomac; les causes sont multiples : c'est d'abord une nourriture fortement augmentée à laquelle la femme n'était pas habituée, la boisson fermentée, vin, bière, etc., qui irritent le plexus. Le cerveau intervient à son tour pour faire l'irritation du plexus; les insomnies, les émotions maternelles ajoutent leur appoint : la mère perd l'appétit, cesse de manger et devient incapable de continuer la lactation ; c'est ce qui arrive dans les villes, aux jeunes mères nerveuses, inexpérimentées, qui entreprennent leur devoir maternel avec ardeur; souvent elles ne résistent pas à leur tâche.

La nourrice paysanne, au contraire, qui n'a qu'un souci, celui de se bien nourrir pour faire beaucoup de lait, est préparée par une vigoureuse constitution, par un système nerveux calme et non tourmenté à sa fonction qu'elle remplira avec la plus grande aisance.

J'ai indiqué les principales causes directes de l'irritation du plexus.

Causes indirectes de l'irritation des centres. — Parmi les causes indirectes je citerai la fièvre et les diverses maladies des viscères abdominaux et thoraciques, etc.

La fièvre s'accompagne toujours d'irritation du plexus, de dyspepsie, de perte d'appétit : elle n'irrite pas seulement le plexus solaire, mais le cerveau; c'est pour ce motif qu'elle donne le mal de tête, le vertige, etc. Je n'ai à parler actuellement que du plexus solaire.

Quel rapport y a-t-il entre la fièvre et le plexus solaire? Jusqu'ici nous ne connaissons la fièvre que par les changements de température et les modifications des déchets de l'organisme ; ce qui est très certain, c'est que le système nerveux ne reste pas étranger à sa production, mais nous ne savons pas comment il intervient : non seulement la fièvre simple, mais toutes les maladies avec fièvre, les fièvres

éruptives, la fièvre typhoïde, etc., irritent le centre nerveux de l'estomac.

Maladies des viscères abdominaux et thoraciques. — En faisant l'histoire des symptômes de la dyspepsie, j'indiquerai les principales affections qui influencent le plexus.

Étiologie de l'irritation des ganglions nerveux péri-ombilicaux et plexus lombo-aortique. — Les fatigues physiques, la marche, la station, irritent souvent ces centres nerveux par l'intermédiaire de la moelle; chez la femme chaque époque menstruelle peut éveiller leur irritation; il n'est pas une maladie d'un viscère abdominal qui ne soit capable d'avoir le même effet, le catarrhe de la vessie, les affections du rein, etc.

Lorsque ces ganglions s'irritent, ils communiquent généralement leur irritation au plexus et ils engendrent indirectement la dyspepsie.

J'ai ainsi fait l'histoire rapide de toutes les causes d'irritation du plexus, aliments, boissons, médicaments, mastication imparfaite, irrégularité des heures de repas, lactation, fièvre, etc.

Elle nous fait voir pourquoi la dyspepsie est si fréquente; elle paraît avec la plus grande facilité et est présente dans toutes les maladies avec fièvre.

La dyspepsie peut être provoquée par l'irritation du cerveau, de la moelle, des centres nerveux abdominaux aussi bien que par les *ingesta*. Les relations du plexus solaire et des autres centres font que la dyspepsie est la maladie la plus commune, à laquelle chaque individu est journellement exposé par une émotion, une fatigue physique ou une erreur de régime.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

SYSTÈME NERVEUX CENTRAL

SYMPTOMATOLOGIE.

Chaque centre nerveux, cerveau, moelle ou centres nerveux abdominaux, irrité, se manifeste par une série de symptômes qui caractérisent l'irritation. Tant qu'il est à l'état de santé, l'individu ne se doute pas de l'existence du centre nerveux; il sent bien les battements du cœur, les mouvements de la respiration; mais il ne sent pas son cerveau, ni sa moelle, ni le plexus, ni les autres centres; il n'en sera plus de même aussitôt que l'un d'eux s'irrite; tous successivement seront sentis avec des phénomènes particuliers; ce même système nerveux, qui était silencieux, criera fort, et devient cause

de misères sans fin, les plus variées, jusqu'au jour où, son équilibre étant rétabli, il redeviendra de nouveau silencieux.

Les pathologistes ont bien noté les symptômes dont se plaignent les malades à propos de chacun des centres; mais ils n'en ont jamais saisi la véritable origine; ils ne sont jamais remontés à leur vraie cause. De violents maux de tête, des vertiges continus, des étourdissements annoncent toujours pour eux une congestion imminente, une apoplexie cérébrale, ou un ramollissement cérébral. Heureusement pour les malades, dans le plus grand nombre de cas, le diagnostic n'est pas exact.

Les pathologistes ont complètement oublié la cellule cérébrale; ils n'ont vu dans le cerveau que la circulation cérébrale; celle-ci a évidemment une très grande importance, le cerveau ne vit pas plus sans recevoir un sang oxygéné que le muscle; ils ont oublié la cellule et méconnu tous les symptômes que donne la cellule irritée : il n'est question d'elle que sur le cadavre, et alors sa lésion est toujours expliquée par les vices de circulation. Quand elle n'est qu'irritée elle n'est pas lésée, puisqu'il n'y a pas d'aberration de la conscience et qu'elle récupère son entière fonction. Je commencerai

BOSTON MEDICAL
FEB 21 1921
LIBRARY

par une analyse des symptômes du cerveau irrité.

1° *Symptômes de l'irritation de la cellule cérébrale.* — Lorsque l'irritation cérébrale paraît, elle se traduit tantôt par un mal de tête, tantôt par un vertige, ou un étourdissement, ou encore un bourdonnement intra-cérébral; ce sont les signes qui accusent que la cellule est irritée. De même que les espèces de râles accusent une bronchite ou une pneumonie, on peut être assuré que le jour où l'individu signale un vertige, une céphalalgie ou un étourdissement, la cellule est souffrante et menace les autres centres nerveux à cause de leurs relations intimes. Céphalalgie, vertige, etc.

J'ai signalé, dans mon précédent traité, ces divers signes de l'irritation cérébrale, mais comme il s'agit d'un chapitre de pathologie tout nouveau, il est nécessaire de reprendre la question, d'autant plus que j'ai été fortifié dans mes convictions par toutes les observations que j'ai faites depuis trois ans, par le traitement d'un très grand nombre de malades, et leur guérison.

2° *Céphalalgie.* — La céphalalgie, phénomène si commun que chacun a ressenti, n'a jamais pu être définie par les pathologistes; ils confon-

daient la céphalalgie avec les douleurs situées à la surface du crâne; c'est le muscle, ce sont les nerfs du crâne qu'on incriminait; la cellule cérébrale jamais! Dans les grandes crises de céphalalgie que l'on ne pouvait comprendre, on cherchait à s'en rendre compte en invoquant des diathèses, arthritisme, herpétisme, ou bien ce sont les méninges qui entraient en cause; on annonce une méningite : de la cellule il n'est pas question.

La céphalalgie est la douleur produite par la cellule qui se révèle au moi, douleur plus ou moins vive, plus ou moins tenace. Lorsque la cellule est fortement atteinte, la sensibilité cellulaire est telle que le malade est immobilisé sur son lit, incapable de faire un mouvement, de supporter un rayon de lumière, d'entendre ce qui se dit autour de lui; il a perdu toute volonté; l'intelligence est confuse, la mémoire s'éteint; il n'a plus qu'une conscience incomplète de lui-même; il a la figure d'un mort, le nez tiré, les extrémités refroidies, le pouls est abaissé à quarante pulsations; cet état peut durer un, deux ou trois jours, et quand le malade est revenu à lui, il ne sait plus ce qui s'est passé : voilà la crise de céphalalgie à son degré maximum ; si dans cet état d'anéantissement cérébral on essayait de

purger le malade, on pourrait déterminer la mort; cette crise peut par elle-même entraîner la mort.

Elle signifie un trouble profond de la cellule cérébrale; lorsqu'elle est terminée, d'ordinaire l'individu n'est pas débarrassé; il souffre des nerfs de la cinquième paire, la moelle s'est irritée : il a de la rachialgie cervicale, de l'hyperesthésie des muscles et de la peau du cou, ou bien le corps tout entier s'est hyperesthésié; cette crise cérébrale est calmée et reparaîtra à la première fatigue, à la première émotion : le malade qui a subi cette atteinte devra être soigné, plusieurs mois, avec la plus grande précaution pour rendre au système nerveux son équilibre, le remettre dans l'état physiologique.

J'ai donné des soins à une dame de quarante-neuf ans, chez qui un médecin distingué avait diagnostiqué une congestion cérébrale; la crise durant depuis trois mois jour et nuit, il la faisait durer par le traitement de la congestion cérébrale, sangsues, purgatifs; en dix jours je la débarrassai, la ramenai à la vie en calmant le système nerveux.

Il est des malades qui, dans ces souffrances, sont incapables de crier; mais il en est qui poussent des cris continuellement; il leur semble qu'on leur perce le crâne, et ceux-ci ne peu-

vent rester immobiles; ils appellent la mort pour mettre fin à leurs douleurs; ils s'agitent sans cesse, pour se soulager.

Entre la céphalalgie portée à ce degré d'intensité, et la céphalalgie ordinaire, il y a des nuances à l'infini, des variétés extrêmement nombreuses : pour qu'une pareille crise se développe il faut que le système nerveux ait subi d'énormes secousses.

Voici comment le plus ordinairement débute le mal de tête. Douleur sur la ligne médiane du crâne, dans toute son étendue, ou dans une partie seulement, ou dans un point très limité; le point douloureux existe quelquefois en dehors de cette ligne et a été dénommé à tort *clavus hystericus;* il n'est pas l'expression de l'hystérie, mais de la sensibilité cellulaire. La douleur occupe les parties symétriques de cette ligne médiane, et s'étend au cuir chevelu de telle manière que le contact du doigt, le poids du chapeau est intoléré.

La douleur occupe une moitié du crâne; un hémisphère cérébral ou une région de cet hémisphère, frontale, temporale, pariétale ou occipitale, ou encore les deux hémisphères tout à la fois.

La sensibilité n'est au début que passagère et

disparaît. Lorsqu'elle revient, elle est plus vive et dure plus longtemps ; chez quelques-uns qui n'ont pas été traités, le mal de tête s'installe en permanence ; ils ont toujours la tête lourde, et alors le médecin n'arrive que très lentement à les rétablir.

La sensibilité de la cellule ne se traduit pas toujours par la céphalalgie ; un bourdonnement dans le crâne, de la chaleur, du feu, des vibrations comme si des cordes étaient tendues dans le crâne, de l'eau chaude, un abcès sur le point de se former, voilà les diverses expressions des phénomènes ressentis.

Ils ont le même sens que la céphalalgie.

Mais au lieu de la douleur et de ces symptômes que je viens d'indiquer, il en est qui ne perçoivent que le vide dans la tête, comme si, disent-ils, le cerveau avait quitté le crâne. Cette sensation tourmente plus encore que la douleur et épouvante le malade. Il cherche à l'expliquer, et il ne sait ce qui se passe dans son cerveau.

3° *Vertige*. — La pathogénie du vertige est identique à celle de la céphalalgie ; un certain nombre de malades dont le système nerveux a été fortement tourmenté n'ont pas de mal de tête, mais un vertige et un vertige passager ; le jour où ce vertige a paru, la langue se charge ;

il prend un purgatif qui assurera le retour du vertige, parce qu'il augmentera le trouble du système nerveux déjà troublé; le vertige cesse et le patient reprend son travail, ses fatigues; le vertige revient après un mois; il se purge de nouveau, et celui-là reviendra plus vite; à chaque vertige s'ajouteront des gaz, des nausées, et à la longue le vertige revient de plus en plus souvent; le cerveau reste ce que j'appelle vertigineux, c'est-à-dire que le patient a un vertige dès qu'il meut la tête, qu'il lève la tête ou la baisse, la porte à droite ou à gauche.

Le vertige peut être le seul signe de l'irritation de la cellule, passager d'abord, puis de plus en plus fréquent.

Il ne cessera d'être senti que lorsque le cerveau sera calmé.

J'ai traité des individus qui avaient le vertige continuellement depuis des années; il ne disparaissait que durant le sommeil pour reparaître au réveil; il devient alors quelquefois si violent qu'ils sont condamnés à rester assis sur une chaise, immobiles; s'ils tournent la tête, les yeux seulement, ils sont menacés d'être renversés de la chaise; ils ne peuvent supporter la lumière, une conversation, une émotion sans que le vertige revienne. Souvent le sommeil est

interrompu par un vertige ; ils sont réveillés en sursaut, effrayés, s'assoient sur le séant et ont des palpitations.

Lorsqu'il diminue, ils n'osent pas encore sortir seuls, ils ont peur de traverser une rue, un grand espace trop éclairé; la cellule cérébrale excitée émeut tout le système musculaire qui a des contractions involontaires ; le centre de gravité n'est plus assuré, ils tombent avec la plus grande facilité, d'autant plus que la vue se trouble, tantôt sans perdre connaissance, quelquefois avec une perte complète de connaissance qui dure dix à quinze minutes ou plus longtemps ; la fonction cérébrale est suspendue et le pouls est ralenti, mais non arrêté.

Le vertige cesse d'ordinaire par la position horizontale ; quelques-uns ne le ressentent violent que dans la position horizontale, ils sont astreints à passer la nuit dans un fauteuil.

Il laisse à sa suite une grande fatigue musculaire, ou un mal de tête violent.

La digestion le réveille à des heures très variables dans la journée ; il ne dure qu'un instant, ou l'état vertigineux peut durer une heure, deux heures, tant que le plexus est irrité à la suite des repas. Débutant dans le cerveau, dans la cellule cérébrale, le plexus le reproduit ;

mais il peut n'apparaître dans le cerveau qu'à la suite de l'irritation du plexus qui fera l'irritation cérébrale : c'est là le vertige qui a été dénommé *a stomacho læso*, *ab intestino læso;* mais la condition de son apparition est l'irritation de la cellule cérébrale qui peut être le premier fait du dérangement du système nerveux, ou bien il est provoqué par le système nerveux abdominal.

Quant au vertige anémique, pléthorique, goutteux, etc., que je trouve dans les traités de pathologie, ce sont des qualifications qui ne répondent à aucun fait exact, et qui doivent être abandonnées.

4° *Étourdissement.* — L'étourdissement ou l'obnubilation passagère des facultés intellectuelles a la même pathogénie que la céphalalgie ou le vertige; il paraît dans les mêmes conditions, revient plus ou moins souvent, selon le degré d'irritation de la cellule cérébrale; il produit aussi un enduit saburral de la langue à la façon de tous les symptômes cérébraux, et si le médecin purge le malade avec la pensée qu'il s'agit d'une maladie cérébrale, il en provoquera le retour, il le rendra quotidien, alors qu'il ne recommençait que chaque mois, ou tous les quinze jours.

5° *Apoplexie nerveuse.* — La perte de connaissance complète ou incomplète, durant quinze minutes ou une demi-heure, est souvent le premier accident annonçant le surmenage du système nerveux; l'individu frappé peut n'avoir eu ni mal de tête, ni vertige; mais d'ordinaire elle arrive lorsque les centres nerveux ont déjà depuis longtemps trahi leur état de fatigue par divers symptômes.

L'individu tombe partout où il se trouve, ne conservant qu'une conscience imparfaite, entendant ce qui se dit, mais incapable de répondre, de se mouvoir; il sent la mort imminente ou bien la conscience se supprime complètement; il revient à lui avec l'esprit confus, délirant quelques minutes, ou la chute s'accompagne de contractures des mâchoires, des membres; il rejette des spumes, il roule sur lui-même, et quand il est sorti de la crise, il a une faiblesse d'une moitié du corps, passagère, qui ne durera pas; il n'est jamais paralysé, quelquefois même il s'est mordu la langue; il en est qui n'ont la crise que la nuit sous l'influence d'une digestion pénible; ils sont dans un état comateux, les mâchoires contracturées et les membres contracturés.

Ces crises s'observent à tout âge de la vie,

chez les enfants, les adultes ou les vieillards; elles sont assez communes, et prêtent à bon nombre d'erreurs de diagnostic.

Elles sont prises pour de l'épilepsie, de la congestion cérébrale, de l'apoplexie cérébrale, une syncope. Le pronostic de ces dernières maladies est très grave; la crise cérébrale ne se reproduira que si le traitement est mal institué, si l'hygiène du malade est erronée : elle n'atteste que l'irritation de la cellule cérébrale sans aucune lésion. Le mal est toujours curable; ce n'est que, comme je l'ai déjà dit, très rarement que l'apoplexie nerveuse tue, elle n'affaiblit pas les facultés intellectuelles et n'a aucune des conséquences des autres affections si graves que j'ai indiquées plus haut.

Le diagnostic s'établira toujours avec la plus grande facilité lorsque les médecins auront pris une connaissance exacte de la névrose dont je fais l'histoire; toutes ces données cliniques feront comprendre combien toute la pathologie cérébrale actuelle est chargée d'inexactitudes diverses, et combien elle est inintelligible, si l'on ne tient compte de la cellule cérébrale qui fait ces crises apoplectiques.

6° *Insomnie.* — L'insomnie est un symptôme aussi habituel que la céphalalgie, le vertige.

Lorsque la cellule cérébrale est irritée, tantôt il s'ajoute aux autres symptômes, tantôt il est isolé ; un individu qui a eu de longues émotions, qui a accompli des travaux intellectuels excessifs, qui a longtemps veillé et passé les nuits sans sommeil, peut avoir des céphalalgies, des vertiges ; mais fréquemment il n'a que l'insomnie ; il passera des semaines, des mois et des années sans dormir ; il ne dormira pas tant que la cellule restera irritée ; il appelle à son aide toute espèce de médicaments qui donnent le sommeil à l'individu dont le cerveau est calme : tous les médicaments restent impuissants : il fera des marches forcées, des exercices physiques pour provoquer le sommeil : les marches, les exercices augmenteront l'irritation cellulaire, entretiendront l'insomnie.

Lorsque l'insomnie n'est pas absolue, l'individu dont le cerveau est irrité n'a jamais un sommeil calme, réparateur : il est troublé par des rêvasseries pénibles, des cauchemars effrayants ; il est interrompu plus ou moins souvent dans le courant de la nuit, il ne dort qu'une demi-heure et se réveille, ou il ne dort, toute une nuit, que 1 ou 2 heures ; si le sommeil se produit, il est imparfait, le malade se sent dormir, sent son cerveau lourd, et le matin au réveil il

est bien plus fatigué que lorsqu'il s'est mis au lit : c'est que tout le système nerveux est troublé ; et le matin en sortant de cette torpeur que lui a donnée un sommeil incomplet, les systèmes nerveux et musculaire sont lourds, paresseux, douloureux ; bon nombre ont, au réveil, lourdeur de tête, céphalalgies intenses qui durent une ou deux heures, ou toute la matinée, se dissipent pour recommencer le lendemain, tant que l'état du cerveau n'est pas modifié.

Le sommeil n'étant dû ni à la congestion ni à l'anémie cérébrale, mais à l'état physiologique de la cellule, à son état de calme, s'il est permis d'employer cette expression, tant que l'individu ne sera pas soumis à un régime de travail et de nourriture qui permette aux centres nerveux de se calmer, de reprendre leur équilibre, il ne retrouvera pas le sommeil perdu; l'alimentation sans viande, le repos absolu du corps sont les premières précautions que le médecin conseillera, des mouches de Milan appliquées à l'oreille calment le cerveau ; mais ces divers moyens peuvent être insuffisants, lorsque l'insomnie est de date très ancienne ; le bromure de sodium, même à la dose de 2 à 3 grammes en vingt-quatre heures, ne sert pas toujours à faire dormir : il m'est arrivé maintes fois de rendre

le sommeil en pratiquant le lavage de l'estomac, et le renouvelant, tous les huit jours, une fois, deux ou trois fois en tout.

Le lavage de l'estomac est surtout utile pour modifier le plexus solaire, et par son intermédiaire le cerveau ; le lavage guérit les céphalalgies, les vertiges et fait cesser l'insomnie, il est merveilleux pour obtenir ces actions médicamenteuses, que n'ont aucunes espèces de médicaments ; il est un modificateur du système nerveux ; c'est à ce titre qu'il rendra des services, mais à la condition que le médecin en use avec les plus grandes précautions et n'en fasse pas abus. Du reste je reparlerai plus loin de la question du lavage.

7° *Migraine.* — La migraine, qui a été égarée, dans les traités de névrologie, parmi les affections qui n'ont pas d'anatomie pathologique, n'a en effet point d'anatomie pathologique, pas plus que la céphalalgie, le vertige ou l'insomnie.

Elle se compose de deux ordres de faits pathologiques, les uns, intracrâniens, exprimant l'irritation de la cellule et les autres extracrâniens, produits par la cellule, hors du crâne.

Les premiers sont les coups ressentis dans la tête, le vertige, l'incapacité de travailler, de réfléchir, de coordonner deux idées, l'intolérance

de la lumière, du bruit. Les seconds sont la douleur des muscles, des nerfs de la région temporale, frontale, pariétale, du globe oculaire; elle est d'ordinaire unilatérale.

Elle varie dans son intensité; quand elle est peu violente, elle se localise au crâne; aussitôt qu'elle devient violente, elle réagit sur le plexus solaire et produit des gaz, des vomissements, des nausées ou des palpitations; sa violence dépend du degré de l'irritation cérébrale; celle-ci cède souvent après vingt-quatre heures, et fait place à l'irritation du plexus, et alors le malade se sent soulagé : il vomit 2 ou 3 litres de liquide et la crise est finie pour reparaître; il sait que les vomissements indiquent sa fin; il les attend avec impatience.

Chaque émotion, la fatigue physique ou intellectuelle la ramènent d'autant plus vite que le cerveau est plus irrité : ses retours ne dépendent que du degré d'irritation de la cellule cérébrale.

Chez la femme nerveuse dont les centres sont troublés, la période menstruelle l'éveillera, aussi longtemps que le cerveau ne sera pas calmé.

La migraine ne guérit que par le repos absolu, mais sa pathogénie étant l'irritation cérébrale,

le repos la suspendra seulement; il n'y a pas de médicaments pour guérir réellement la migraine, pas plus qu'il n'y en a pour guérir l'insomnie.

J'ai débarrassé un malade de migraines qui reparaissaient, deux ou trois fois la semaine, depuis vingt-cinq ans, et l'obligeaient de s'aliter : un négociant de province qui s'était soumis, sur mes conseils, au régime de travail, d'exercices physiques et d'aliments qui laissaient les centres nerveux en repos durant trois ou quatre mois, et il se rétablit parfaitement.

La migraine est essentiellement curable ; se manifestant chez le jeune enfant déjà, le médecin doit se hâter, pour enrayer un mal qui le persécutera toute la vie, de réglementer son hygiène, de manière que le système nerveux ne subisse aucune fatigue.

Incomprise dans son origine, elle résistait aux médicaments empiriques qu'on lui adressait ; mais aussitôt qu'on tiendra compte de son étiologie vraie, le médecin arrivera très facilement à guérir le migraineux, à une condition seulement, qu'il se débarrasse des idées de diathèse, des théories physiologiques de la migraine actuellement enseignées (grand sympathique, etc.), et qu'il remonte vers la pathogénie

vraie de cette maladie si douloureuse, qui empoisonne la vie de tant d'individus.

I

ÉTAT INTELLECTUEL ET MORAL.

Toutes les souffrances cérébrales que je viens de décrire, céphalalgie, vertige, étourdissement, insomnie, etc., etc., dont chacune retentit dans les autres centres, qui à leur tour les reproduisent, les font renaître, amènent à la longue un affaiblissement, un amoindrissement des facultés intellectuelles, une diminution de l'activité, de la volonté, et altèrent la sensibilité morale et physique de l'individu.

Force d'attention, de réflexion, la mémoire diminuent, la coordination des idées se fait mal ; les idées réglées, classées en quelque sorte par le moi conscient dans l'état de santé, s'éveillent, dans l'état de santé, à son appel et ne paraissent devant lui que quand il les suscite ; il n'en est plus de même pour les cerveaux irrités de vieille date : les idées surgissent d'elles-mêmes, voltigent en quelque sorte dans le cerveau, et se présentent à la conscience qui ne les attend pas, ne les a pas évoquées ; elles arrivent inopinément ; bien des malades m'ont

dit qu'ils sont comme dans un état de rêvasserie continue, qu'ils ne sont plus maîtres chez eux, ne gouvernent plus leur milieu intellectuel ; cet état dure tant que dure l'irritation de la cellule. Il ne peut se débarrasser de ces idées qui paraissent, malgré lui, parce que sa volonté est devenue impuissante ; et lorsqu'il veut se livrer au travail de la réflexion, les idées qu'il a recherchées fuient avec la plus grande facilité ; il désire accomplir une opération intellectuelle ; tous les éléments lui échappent.

Le moi reste toujours parfaitement conscient et s'inquiète, s'afflige de ce qui se passe dans le cerveau, il entrevoit la folie, des aberrations de toute sorte ; les mots, pour exprimer les idées, ne lui viennent pas ; chaque repas, chaque journée de travail exagèrent ces phénomènes ; il arrive à prononcer certains mots pour d'autres, à crier, à chanter involontairement ; finalement il arrive à ne plus penser, ni se souvenir, ni vouloir.

Dans l'état de santé, toutes les impressions, sensations du monde extérieur et du corps arrivent au moi, et lui donnent de la satisfaction ou de la répulsion ; il recherche celles qui lui font plaisir et se garde de celles qui sont pénibles.

Pour un cerveau irrité, toutes les impressions

et sensations du monde extérieur et du corps sont également pénibles et mal accueillies, elles ne donnent que de la tristesse; les plus gaies provoquent des larmes; toutes font entrevoir quelque calamité ou des maladies extrêmement graves, il craint toutes celles dont il entend parler; c'est là l'hypocondriaque, être essentiellement misérable, parce que tout ce qui se passe dans le monde ou dans son corps est cause de souffrances, et il est tellement malade qu'il se détache, à la longue, de la société, de ses affaires, de sa famille, pour ne s'occuper que de lui-même, ne parler que de lui; il est tellement malheureux qu'il trouve toujours que le monde, la famille n'a pas suffisamment pitié de lui; il se croit condamné à ne jamais guérir, il ne peut admettre qu'un mal si complexe puisse disparaître.

Il y a deux types, parmi ces malades : les uns dont le système musculaire semble épuisé; ils restent dans une immobilité absolue, sont devenus incapables de marcher, la volonté leur fait complètement défaut; j'en ai vu qui n'avaient plus la volonté de ramasser leur chapeau tombé à terre; d'autres, poussés par une force intérieure dont ils ne sont pas maîtres, marchent sans cesse, font 30 kilomètres de suite pour

obéir à cet entraînement, puis tombent dans un état de prostration qui dure plusieurs jours, et ils ne peuvent plus sortir huit ou quinze jours. Les enfants nerveux dont le cerveau est déjà excité rentrent tous dans cette deuxième catégorie ; un besoin incessant de marcher, de se mouvoir les emporte, ils n'ont plus la patience de rester assis à table durant l'heure du repas ; ils gesticulent, parlent sans cesse, ne peuvent être occupés à un travail qui exige une heure de repos et d'attention ; c'est la première phase du nervosisme chez l'enfant, que le médecin devra se hâter d'enrayer ; ces enfants sont irascibles, ont un langage grossier, pleurent pour le moindre motif, ont un appétit capricieux, n'ont de l'appétence que pour la viande et refusent tout légume ; d'autres n'acceptent que des légumes, ou bien il en est parmi eux qui n'ont aucun appétit.

L'état cérébral morbide que je viens de décrire rapidement se modifie, s'améliore aussitôt que le traitement est institué, après huit ou quinze jours déjà.

La tristesse diminue, la sensibilité morale et physique se refait ; la mémoire, la force d'attention, la volonté reparaissent, toutes les facultés du moi reprennent de la vigueur ; mais ce ne

sera qu'au bout d'un certain nombre de mois que l'équilibre cérébral sera revenu, et que le moi renaît avec toute son activité, toute sa puissance ; l'aliénation mentale est-elle toujours absente de cette maladie? Quelle est la limite qui sépare cet état morbide propre à l'irritation cérébrale, et l'aliénation? Cela est difficile à dire ; le monde les appelle des fous, des hypocondriaques, des gens qui écoutent trop leurs sensations. Ce ne sont pas des fous, et très souvent ils ne sont devenus timorés que par la maladie.

Lorsque la santé du cerveau est rétablie, ils reprennent leur travail avec le même esprit, la même réflexion qu'ils avaient avant de souffrir; ce sont des nerveux victimes d'excès de travail, et quelquefois d'excès de tout genre.

II

SYMPTOMATOLOGIE DE L'IRRITATION DE LA MOELLE.

Si l'irritation cérébrale se dessine par des phénomènes multiples, à cause de la complexité de sa fonction, il n'en est pas de même de la moelle; sa symptomatologie est simple comme sa fonction. Irritée, elle se manifeste par la douleur, par des fourmillements, des démangeaisons, la sensation de froid, de glace, de chaleur.

Chacune des impressions est plus ou moins vive; la douleur l'est souvent tellement qu'elle arrache des cris au malade; il ne peut supporter le moindre attouchement, le moindre mouvement; il est astreint à une immobilité absolue dans le lit; il pousse des gémissements deux ou trois jours de suite; c'est dans ces cas que le médecin craint à tort une méningite spinale; la chaleur, qui n'est pas moins pénible que la douleur, le prive, tant qu'elle dure, de sommeil; la démangeaison peut être telle qu'il s'arrache la peau sans éprouver aucun soulagement; enfin le froid, la glace sont plus mal supportés encore : rien n'arrive à l'en débarrasser, à le réchauffer tant que le centre spinal reste irrité; il dit qu'il est glacé comme s'il allait mourir, et il demande à être guéri promptement, parce qu'il ne peut vivre avec ce froid intérieur, ou avec la chaleur qui le consume.

Tous ces symptômes se produisent en une partie quelconque de la colonne vertébrale, dans toute son étendue, dans une région seulement ou sur une ou deux vertèbres. Quelle que soit l'étendue qu'ils occupent, leur signification est la même.

L'irritation spinale peut s'établir d'emblée ou venir à la suite de l'irritation cérébrale; elle

retentit toujours dans les viscères en relation avec la partie irritée; si la région dorsale est occupée dans sa partie supérieure, ce sont les viscères thoraciques qui souffrent; si elle est irritée dans sa partie inférieure, c'est l'estomac et le gros intestin qui sont atteints.

Lorsque la région lombaire ou sacrée est irritée, ce sont habituellement les organes génitaux chez l'homme et la femme qui sont frappés; mais de même que la moelle réagit sur les viscères, la proposition inverse est vraie: chaque viscère thoracique ou abdominal peut être cause d'irritation d'une région correspondante de la moelle, et alors l'irritation est consécutive.

Bon nombre de dyspeptiques ont des douleurs, des brûlures, ont froid à la partie inférieure de la moelle dorsale ou lombaire; bon nombre de femmes qui ont des congestions de l'utérus ont de vives douleurs, surtout au moment des époques, à la partie inférieure de la moelle. Il est des dyspeptiques qui ne se plaignent que des douleurs dorsales, ou lombaires; de même il est des femmes qui, affectées de métrite, souffrent tellement de douleurs rénales que la station ou la marche leur sont impossibles; l'utérus seul est habituellement incriminé; c'est la moelle en réalité qui est la cause principale.

Les symptômes médullaires ne diminuent et ne disparaissent que si la moelle se calme, et celle-ci ne reviendra au repos que si les autres centres ne sont pas tourmentés, si elle-même n'est pas astreinte à un labeur exagéré pour la marche, le travail, etc., et si le médecin traite les viscères qui ont produit l'irritation : celle-ci s'atténue par de légers révulsifs appliqués de temps à autre, un nombre limité de pointes de feu, des vésicatoires de quatre ou cinq centimètres qui ne séjournent que quatre ou cinq heures, etc., etc.

TROISIÈME PARTIE

SYSTÈME NERVEUX ABDOMINAL

CHAPITRE V

IRRITATION DES CENTRES NERVEUX DE L'ABDOMEN

Plexus solaire. — Les symptômes cérébraux, médullaires, ont été notés par les pathologistes, et non interprétés dans leur vraie pathogénie.

Il n'en est pas de même du système nerveux abdominal, qui a les rapports les plus intimes avec le cerveau et la moelle ; il n'en est pas question en pathologie ; il a disparu entièrement au milieu des symptômes de l'estomac, de l'intestin et des viscères ; il n'est question que de gastralgie, de gastrite, d'entérite, de coliques du foie, du rein ; il en est résulté la plus singulière confusion et des erreurs de diagnostic. Lorsqu'il s'agit de reconnaître une maladie de l'abdomen, le méde-

cin ne peut faire un diagnostic sérieux des maladies de l'abdomen, s'il ne connaît ces centres et leurs symptômes.

J'ai déjà parlé de ces centres, dans mon précédent livre (Estomac et cerveau), je les rappellerai à la mémoire du lecteur.

Ils sont au nombre de quatre : le premier est le plexus solaire qui s'étend de la fourchette du sternum à l'ombilic, au devant de la colonne vertébrale; deux sont placés sur une ligne horizontale tirée à travers l'ombilic et symétriquement à six centimètres de l'ombilic, et le quatrième est situé au devant de la colonne vertébrale, sur une ligne verticale venant de l'ombilic et à six centimètres de l'ombilic; c'est le plexus lombo-aortique.

Des milliers d'observations cliniques, le traitement de milliers de malades m'ont permis de préciser ces faits anatomiques. Chacun des centres a une autonomie propre. Mais chacun d'eux réagit sur les autres centres. Dans l'état de santé, ils ne peuvent être observés, ils ne se signalent que lorsqu'ils sont irrités, ils ne paraissent que dans la maladie, et aussitôt que leur état irritatif a cessé, ils fonctionnent de nouveau en silence. J'analyserai successivement les symptômes propres à chacun d'eux.

Plexus solaire irrité. — Les symptômes sont subjectifs et objectifs. Altération de la sensation de la faim, de la soif, la douleur, la lourdeur, la brûlure, la boule, la dyspnée: ce sont là les divers caractères qui accusent l'irritation; ils se présentent isolés ou groupés, et comme celle-ci produit toujours la congestion pathologique de la muqueuse stomacale, on est certain que, lorsqu'ils existent, il y a dyspepsie.

Altération de la faim et de la soif. — Sur 500 dyspeptiques, 139 ont l'appétit conservé, mangent avec plaisir, c'est-à-dire environ un tiers des malades. Parmi ces 500, 94 n'avaient aucun appétit, étaient dégoûtés de toute espèce d'aliments. Ces deux chiffres expriment les extrémités de l'échelle des dyspeptiques parmi lesquels les premiers se nourrissent avec plaisir, mais souffrent à la suite d'un, ou de tous les repas; les autres ont de la répulsion pour tout aliment. Entre ces deux extrêmes se placent toutes les anomalies de la faim, la faim augmentée, accrue de telle façon que lorsque le repas vient de se terminer, le dyspeptique sent de nouveau la faim et redemande de la nourriture; il fait des repas multiples aux heures les plus irrégulières; il se lève la nuit pour manger, il a des fringales. C'est un boulimique dont le plexus est irrité.

D'autres ont de l'appétence seulement pour les substances qui excitent les nerfs de la langue, du palais, les acides, les cornichons; ils ont horreur de la viande qui exige de la mastication et ne consentent à prendre que des légumes. Ces bizarreries du goût signifient que les nerfs du goût souffrent de l'influence du plexus. D'autres ne veulent que des fruits ou des gâteaux.

La faim est une sensation qui naît dans le plexus, une ou plusieurs fois par jour, et se combine avec les nerfs du goût pour faire l'appétit; les troubles du plexus entraînent ceux des nerfs du goût, et de là ces bizarreries d'appétit de certains dyspeptiques : tant que le centre stomacal est à l'état de repos, l'individu aime la nourriture simple et modeste; dès qu'il est excité, il devient difficile, et il demande une cuisine relevée et de haut goût.

Altération de la soif. — De même qu'il y a le consensus des nerfs du goût et du plexus, il y a consensus entre ceux de la soif et le plexus.

La soif est proportionnée au degré d'irritation du plexus; si son irritation est grande, elle n'est satisfaite ni par aucune espèce, ni par aucune quantité de boisson; la soif vive indique la dyspepsie bien plus souvent que le diabète, qui est rare; l'ivrogne, qui a toujours soif, a une soif en-

gendrée par la dyspepsie ; la polydipsie n'est pas une maladie spéciale, elle doit être rattachée à l'irritation du plexus ; j'ai guéri des polydipsiques en calmant le plexus.

La soif diminue avec la dyspepsie, et est un des premiers phénomènes qui diminuent par le traitement rationnel ; elle augmente et s'aggrave, si la quantité de boisson n'est pas mesurée, si elle dépasse deux verres de liquide ; elle augmente par les liquides irritant la muqueuse, le vin, etc. C'est pour ce motif que l'individu qui s'habitue à boire du vin devient dyspeptique par abus du vin : il s'engage dans un cercle vicieux : le vin ne calmera jamais sa soif et l'augmentera sans cesse.

En résumé, toutes les modifications de la sensation de la faim, de l'appétit, de la soif signifient dyspepsie ; il y en a cependant près de la moitié qui ont l'appétit, la faim intacts ; bon nombre de ceux-ci ont une soif plus ou moins vive, et ce n'est que la soif qui révèle la maladie d'estomac.

Douleur. — Le plexus solaire se trahit, dès qu'il est irrité, par une sensibilité morbide pouvant occuper toute la région de l'estomac, au devant de la colonne vertébrale, ses ganglions nerveux, les cordons nerveux qui les réunis-

sent et s'étendent depuis la fourchette du sternum jusqu'à l'ombilic. Ils sont douloureux sur tout le trajet, mais souvent et le plus souvent la douleur occupe la fourchette du sternum seulement; c'est dans cette région que le médecin, en palpant, l'augmente; d'autres fois elle n'existe que dans la partie moyenne de la ligne ou à la partie inférieure au niveau de l'ombilic.

Cette sensibilité morbide peut être continue, passer inaperçue pour le malade, et il ne sait qu'il a de la sensibilité morbide qu'après le palper; elle s'exalte toujours par le travail qu'impose l'aliment au plexus : bien plus vive, trois ou quatre heures après le repas, ou immédiatement après le repas, selon le degré d'excitation du centre nerveux, qui reste douloureux quelques minutes ou une demi-heure ou une heure, un temps plus long, si le mal est ancien; la sensibilité peut être telle que le vêtement ne peut être tenu fermé, que le corset n'est pas toléré, que, la nuit, le malade ne peut supporter le décubitus latéral et est tenu de rester couché sur le dos.

Lorsque cette sensibilité morbide est de date ancienne, elle se modifie et prend une acuité très grande; elle fait naître des crises de douleur, crises qui durent un temps variable, quelques minutes ou des journées entières, qui

arrachent des cris au malade; elles peuvent se produire avec ou sans convulsions de la fibre musculaire de l'estomac, sans vomissement; elles cessent tout d'un coup pour recommencer à un moment très inattendu. Lorsque l'état irritatif du plexus est tel qu'il produit des crises de douleur, une émotion, une fatigue physique les ramènent aussi bien que le repas ; de même un voyage, un changement de milieu les arrête momentanément; mais la suppression n'est que momentanée, et elle reparaîtra aussi longtemps que, par le traitement bien dirigé et longtemps continué, le plexus n'est pas revenu à son équilibre physiologique; une injection sous-cutanée de morphine l'arrêtera, mais elle en assurera le retour.

Dans les débuts, des intervalles de mois, de semaines existent entre la réapparition des crises; mais fatalement les intervalles diminuent et les crises se rapprochent. Parmi les malades que j'ai traités, l'un avait trois crises par jour depuis vingt-cinq ans, un autre en avait régulièrement chaque nuit à 2 heures depuis deux ans; un troisième avait sa crise le matin à 4 heures depuis sept ans. Ce dernier a été guéri en six semaines par le régime alimentaire, le repos et trois lavages d'estomac.

Elles reviennent avec la plus grande régularité, aux mêmes heures et à la même minute, et elles disparaissent en laissant, soit un état de fatigue profonde, ou un bien-être indescriptible. La crise terminée, toute sensibilité morbide sur la ligne médiane de l'estomac a disparu, ou bien il reste une sensibilité en quelques points de cette ligne : chez un certain nombre, quand la crise diminue et est sur le point de s'éteindre, les fibres musculaires de l'estomac entrent en jeu, elles se convulsent et l'organe rend plusieurs litres de liquide; ceux-ci attendent avec impatience le vomissement qui mettra fin aux souffrances, ou bien il se fera une expulsion de gaz qui n'arrivent que lorsque le plexus se débarrasse.

Ce n'est pas toujours ainsi que s'achève la crise; si elle cesse tout d'un coup sans laisser de traces, si elle amène des vomissements et des gaz, elle reviendra; mais si elle est remplacée par de la douleur sur le trajet des derniers nerfs intercostaux soit à droite, soit à gauche, elle peut ne pas se reproduire, à la condition que le malade soit soumis à un traitement très sévère.

La crise douloureuse du plexus est l'expression la plus élevée de sa sensibilité altérée; elle ne se produit que si la dyspepsie est ancienne, elle

se produit encore à la suite de l'irritation cérébrale; tous les médicaments, introduits dans l'estomac, durant la crise, dans le but d'assoupir le système nerveux, ou sont rendus, ou sont de nul effet; aucun médicament n'est capable d'enrayer une crise; il faut qu'elle s'achève d'elle-même. Durant la crise, le malade qui essaye de faire toute espèce de mouvements pour se soustraire à son mal devra être tenu, autant qu'il est possible, dans le repos, et il ne faut chercher à le soulager que par des révulsifs externes : l'intervention du médecin ne sera utile que pour éteindre les crises à venir, en calmant le plexus solaire.

Lourdeur. — La lourdeur est un autre symptôme de l'irritation du centre nerveux; elle est une des formes de la sensibilité morbide, perçue un certain nombre d'heures après le repas et un temps plus ou moins long, ne paraissant au début qu'après le troisième repas, elle devient souvent continue, ne cessant que la nuit.

Le dyspeptique l'explique toujours par la surcharge alimentaire, et j'en ai étonné qui, après un lavage d'estomac, ne trouvant aucune trace d'aliment dans le liquide rendu, sentaient cependant l'estomac lourd, plein; cette sensation subjective ne guérit pas plus que la douleur par

un médicament; mais elle ne guérit non plus si l'aliment est donné à l'estomac sans la notion exacte de son action physiologique.

Tiraillement. — Le tiraillement est pris le plus souvent pour de l'appétit, et se calme par l'aliment; les repas sont sans cesse renouvelés, entretiennent et augmentent cette impression morbide, qui a la même valeur pathologique que la douleur ou la lourdeur; elle est moins pénible et succède aux deux précédentes lorsqu'elles commencent à s'atténuer.

Brûlure. — La brûlure est parfois le seul signe de l'irritation du plexus. Elle doit être distinguée de la brûlure que donne un liquide acide dans l'estomac; celle-ci ne dure pas; l'évolution de la brûlure est identique à celle des symptômes que je viens de décrire; elle paraît aux mêmes heures, dure le même temps et elle devient continue comme la douleur et la lourdeur. C'est d'ordinaire sur la ligne médiane, au-dessous de la fourchette du sternum, qu'elle est perçue.

Boule. — La boule, que les pathologistes qualifient souvent d'hystérique, peut s'observer chez l'hystérique, parce que l'hystérique peut être dyspeptique; mais la boule localisée au-dessous de la fourchette du sternum, ou pouvant remon-

ter vers l'œsophage, le long des nerfs œsophagiens, caractérise l'irritation du plexus et une irritation déjà ancienne et violente.

Dès que le plexus revient à l'état normal, le volume de la boule et la gêne qu'elle détermine diminuent, et elle disparaît pour ne laisser qu'une sensation de douleur ou de lourdeur. Tous ces faits de sensibilité morbide du plexus se transforment, se succèdent avant de s'éteindre; leur intensité se caractérise par ces divers symptômes que j'ai analysés; ils ont une évolution très régulière; ils ont la même pathogénie; pour en faire l'histoire complète, il me faut encore parler d'un symptôme extrêmement commun, qui a la même origine que les précédents, je veux parler de la dyspnée.

Dyspnée. — Avant d'avoir étudié l'estomac, je pensais que toute dyspnée était toujours provoquée soit par le poumon, soit par le cœur et je cherchais une lésion cardiaque ou pulmonaire; bien souvent j'étais trompé et je ne m'expliquais pas la provenance de la dyspnée.

C'est que celle-ci est bien plus souvent due au plexus qu'on ne serait porté à le penser; elle présente tous les caractères de la dyspnée de l'asthme ou d'une maladie du cœur.

Le malade, réveillé brusquement la nuit, est

tenu de quitter le lit, pour chercher de l'air; pendant deux ou trois heures, il est gêné dans la respiration : quand il marche, quand il monte un escalier, gêné d'une manière continue au moindre effort musculaire ; ou bien la dyspnée se montre au début aux mêmes heures que la douleur, la lourdeur, la brûlure, la boule, dure le même temps et reparaît par les repas; elle est souvent la seule expression de l'irritation du plexus, s'établissant d'emblée, sans avoir été précédée par aucun des autres symptômes, ou elle s'arrête à l'un ou l'autre de ces symptômes.

Il en est qui sont gênés dans la respiration après un repas seulement; pour d'autres chaque repas renouvelle la difficulté de respirer.

J'ai fait connaître les signes de l'irritation du plexus qui doivent être entièrement distingués des signes que donne la muqueuse stomacale, pathologiquement congestionnée; les premiers peuvent se montrer isolément; mais d'ordinaire ils sont accompagnés de quelques symptômes appartenant à la muqueuse, parce que le plexus irrité fait presque toujours la congestion pathologique de cette membrane; il importe de séparer ces deux ordres de phénomènes; le médicament peut avoir de l'action sur la muqueuse; sur le plexus solaire directement il n'en aura pas.

Symptomatologie de l'irritation des centres nerveux périombilicaux et sous-ombilical. — Chacun des centres nerveux périombilicaux peut s'irriter isolément; le plus souvent, c'est le gauche qui s'irrite; ils peuvent être atteints simultanément; ou bien le centre sous-ombilical s'irrite seul; mais dans le plus grand nombre des cas, l'irritation du sous-ombilical se complique de celle d'un des centres périombilicaux et même du plexus solaire : ce qui revient à dire que ces centres sont reliés les uns aux autres et s'influencent réciproquement; je reviendrai plus loin sur ce sujet.

Leur symptomatologie, quand ils sont irrités, est identique à celle du plexus : douleur, lourdeur, brûlure, tiraillements, chaleur, dyspnée, signifient irritation du centre nerveux; ces divers signes se montrent aux mêmes heures, trois ou quatre heures après le repas, ou immédiatement après, après un seul repas le plus souvent, après le troisième ou à la suite de chaque repas; leur intensité augmente sans cesse, et ces centres donnent des crises de douleur, de lourdeur, de brûlure, etc.; ils se manifestent isolément, ou se compliquent de symptômes de la muqueuse du gros intestin, qui est innervée par les centres périomblicaux, de symptômes utérins, vésicaux, testicu-

laires, et des viscères en un mot qui reçoivent leurs nerfs du centre sous-ombilical ; cette vaste phénoménologie, oubliée jusqu'ici, doit entrer en ligne de compte pour le diagnostic et le traitement de toutes les maladies abdominales. Les crises de douleur, dues à ces centres, qui se compliquent de symptômes variés, vomissements, constipation, diarrhée, simulent dans un très grand nombre de cas les coliques hépatiques ou néphrétiques, avec lesquelles elles ont toujours été confondues jusqu'ici.

Le médecin devra toujours, pour connaître l'état de l'abdomen, tâter ces divers ganglions; dès qu'il les reconnaîtra douloureux ou s'ils donnent sensation de lourdeur, brûlure, il sera assuré que le gros intestin est dérangé dans sa fonction; s'il trouve le ganglion sous-ombilical douloureux, brûlant, lourd, il sera averti que la vessie, l'utérus souffrent dans leur fonction, etc.

QUATRIÈME PARTIE

SYSTÈME NERVEUX PÉRIPHÉRIQUE

CHAPITRE VI

ORGANES DES SENS.

La clinique démontre que l'irritation d'un centre est rarement un fait accidentel, passager, isolé; elle a tendance à durer si elle n'est pas combattue, elle a tendance à se propager aux autres centres pour les irriter, et elle se propage.

Ainsi le cerveau, et je l'observe journellement, transmet son irritation à la moelle; la moelle communique son irritation au cerveau; de même l'irritation cérébrale passe au plexus solaire, et réciproquement le cerveau s'irrite par l'influence du plexus ou de la moelle.

La statistique le démontre clairement : sur

cinq cents dyspeptiques, les quatre cinquièmes au moins ont souffert, des années, de migraines, de vertiges, etc., et quand ils ont avancé en âge, c'est l'estomac surtout qui est malade; c'est ce que les anciens médecins appelaient une métastase, et on invoquait toutes sortes de raisons pour interpréter ce changement qui se produit naturellement; c'est par le cerveau que le plus grand nombre deviennent dyspeptiques, et alors toute infraction à l'hygiène de l'estomac crée la dyspepsie; les phénomènes cérébraux diminuent, mais ne disparaissent pas, parce que l'irritation cérébrale est amoindrie, et non éteinte.

Dans l'état de santé il n'est pas une impression arrivant au cerveau, à la moelle, aux centres nerveux abdominaux qui ne retentisse dans tout le système nerveux, dont toutes les parties sont solidaires.

Il en est exactement de même lorsque les centres sont irrités; toute impression du monde extérieur ou organique retentit dans tous les centres et, si elle est violente, elle augmente l'irritation; il n'est pas une émotion, un travail intellectuel ou physique, il n'est pas un aliment indigeste dont l'action ne se propage dans tous les centres nerveux.

S'il en est ainsi, il est facile de comprendre

que les organes des sens, que les nerfs qui ne vivent, ne fonctionnent que par les centres nerveux, en recevront le contre-coup aussitôt qu'il y a irritation.

Il me faut actuellement analyser les symptômes que présentent les organes de la vision, de l'ouïe, du tact, du goût, de l'odorat.

Organe de la vue. — L'irritation du cerveau peut se traduire seulement par les signes que j'ai indiqués, ou bien il s'y ajoute des signes des organes des sens, ou elle peut ne se manifester que dans ces organes.

Le malade vient consulter l'oculiste pour des douleurs vives qu'il ressent au fond de l'œil, dans un œil, le gauche le plus souvent, ou dans les deux en même temps ; si ce n'est pas la rétine qui est hypéresthésiée, ce sont les nerfs des muscles du globe oculaire qui sont douloureux, ou le globe oculaire tout entier le fait souffrir.

L'enfant est pris de strabisme passager ou durable, strabisme d'un œil ou des deux, lequel ne cesse que lorsque le cerveau se calme : la fonction visuelle s'altère, la vision d'un œil ou des deux s'affaiblit, et ne revient qu'avec la santé du système nerveux ; si elle ne s'affaiblit pas, elle se trouble par la production d'un nuage

qui se place au devant des objets, de mouches volantes, d'étincelles.

Les couleurs sont mal vues; ce qui est rouge paraît noir; c'est le jaune qui remplace un certain nombre de teintes, il voit des trous où il n'y en a pas. Les images n'ont que la moitié de leurs dimensions, ou sont doubles, triples, c'est un seul œil, le gauche surtout, qui a ces aberrations, ou les deux simultanément trompent le malade.

Des hallucinations, des images d'hommes, d'animaux grimaçants se présentent, à certaines heures de la journée, au moment de la digestion; tous ces faits pathologiques si fréquents tourmentent le nerveux, et l'ophthalmologiste examine le fond de l'œil et il n'y rencontre aucune modification.

Le cerveau est cause de ces divers phénomènes qui ne cesseront que lorsqu'il est rétabli. Quelques-uns même, mais cela est beaucoup plus rare, deviennent complètement aveugles d'un œil ou des deux durant quelques minutes, quelques *heures ou plusieurs jours*.

Ouïe. — Il en est de l'ouïe comme de la vue. Le tympan devient douloureux à certaines heures de la journée, et il se fait des crises de douleurs insupportables que l'examen du fond de

l'oreille n'explique pas ; au lieu de douleur, certains ne sentent que de la lourdeur, un poids, un corps étranger qui n'existe pas.

Ces divers symptômes occupent les deux oreilles ou une seule, la gauche de préférence.

Mais le plus commun de tous est le bourdonnement de l'oreille, revenant à certaines heures par la digestion, intermittent d'abord, puis s'établissant avec continuité ; au lieu de bourdonnement, il en est qui ne se plaignent que d'un bruit de vapeur d'eau qui coule dans l'oreille ; ce bourdonnement disparaît un certain temps et revient tant que les centres sont irrités : ce qui lui donne de la gravité, c'est qu'assez souvent, quand il a longtemps duré, il est suivi d'un affaiblissement de l'ouïe d'une oreille d'abord, puis des deux, surdité incomplète d'abord, puis complète si le médecin n'intervient pas activement. L'examen du fond de l'oreille ne donne aucune explication de cette surdité qui est assez fréquente, surdité déterminée par l'irritation de la cellule cérébrale et son influence sur les nerfs et les muscles de l'oreille interne.

Les hallucinations de l'ouïe sont fort rares ; mais je les ai rencontrées chez deux ou trois de mes malades ; c'est à quatre heures de l'après-midi ou dans la soirée qu'elles débutaient et du-

raient une heure ou moins longtemps ; elles cessaient quand le système nerveux se calmait.

Les troubles de l'ouïe, dus à l'irritation des centres, s'aggravent sans cesse jusqu'à produire la surdité double, mais aussi s'atténuent progressivement et peuvent s'éteindre quand les centres se guérissent.

Tact. — J'indiquerai les altérations du toucher quand je parlerai des nerfs périphériques.

Odorat. — Bon nombre de gens qui n'ont jamais eu de migraine ni vertige, ni aucun symptôme d'irritation cérébrale ont, comme premier phénomène de cette irritation, une abolition complète du sens de l'odorat; ils ne sentent ni le fumet des aliments ni l'odeur des fleurs; certains ont l'odorat tellement exalté que la moindre odeur des fleurs leur fait perdre connaissance, ou bien le sens est sujet à toutes sortes d'erreurs, à des hallucinations ; l'odeur des fleurs, des aliments est faussement perçue ; les parfums réputés les plus agréables leur sont repoussants.

Ce sens est aussi capable de se rétablir et retrouver sa fonction, à la condition que les centres nerveux se rétablissent.

Goût. — Tous les nerfs du goût, ceux de la langue, du palais, des gencives, des lèvres, des joues, sont troublés par l'irritation des centres ;

le goût est acide, amer, salé, poivré; les aliments, les boissons ont tous un goût faussé qui n'est dû qu'aux nerfs et non à l'enduit saburral de la langue; chez bon nombre le sens est émoussé : il faut, pour lui plaire, des substances excitantes, des acides, des légumes frais; les modifications du goût paraissant avec l'irritation du plexus, je pourrai répéter ce que j'ai déjà dit à propos de la faim et de l'appétit.

En résumé, tous sont frappés par l'irritation des centres; leurs désordres fonctionnels ne sont jamais primitifs, mais sont dus à l'irritation de la cellule des centres; toutes les fois que l'œil, l'ouïe, le tact, l'odorat sont atteints, le médecin recherchera la cause dans la cellule cérébrale, c'est elle qui engendre tous leurs désordres.

CHAPITRE VII

NERFS SENSITIFS PÉRIPHÉRIQUES. — NÉVRALGIES. HYPÉRESTHÉSIES.

La névrologie, telle qu'elle est enseignée, est, pour ainsi dire, une science anatomique ; elle est une description géographique des différents nerfs, ne relatant que les divers symptômes qu'ils présentent ; mais elle ignore complètement la question principale, la pathogénie des névralgies, des hypéresthésies, la seule qui peut guider le médecin dans le traitement ; il ne peut comprendre leur mobilité si remarquable, et il ignore pourquoi, chez certains malades, elles sont si tenaces. Qu'il s'agisse des nerfs périphériques, des nerfs viscéraux, des nerfs de la peau, des muscles ou des articulations, il a le même embarras.

J'ai décrit dans le paragraphe précédent l'action du cerveau irrité sur les organes des sens ;

voyons comment tous les nerfs deviennent souffrants par irritation des centres.

La mobilité des névralgies s'explique par leur cause ; c'est la moelle irritée qui les provoque, et comme l'irritation spinale parcourt les diverses parties de la moelle, les divers groupes de cellules irritées réagiront sur les nerfs qui en émanent. Leur ténacité est due à la persistance de l'irritation ; la névralgie dure autant que l'irritation. Ce sont les névralgies qui annoncent souvent l'irritation du centre, en l'absence de tout symptôme du centre lui-même ; c'est une névralgie de la cinquième paire, ce sont les nerfs cervicaux, ou intercostaux, ou les nerfs lombaires, ou une névralgie sciatique qui sont le premier signe de l'irritation des centres nerveux.

J'ai été consulté pour une demoiselle de province, âgée de vingt-deux ans, qui souffrait depuis trois ans de névralgies atroces de la cinquième paire ; elle ne pouvait ni dormir ni se nourrir. Le plexus était frappé aussi bien que la moelle.

Les médecins qui la soignaient depuis trois ans, imbus des idées de Trousseau, qui pensait que c'est la chlorose qui fait les névralgies de la cinquième paire, lui prescrivaient des viandes saignantes, des courses prolongées dans les

bois, des préparations ferrugineuses et des vins généreux.

Les viandes saignantes, le fer et le vin augmentaient la sensibilité du plexus, les longues marches augmentaient l'irritation de la moelle. Aussi le mal durait et s'aggravait.

Je prescrivis le repos absolu durant quinze jours, la suppression de la viande durant quinze jours; je l'alimentai avec les substances qui laissent le plexus en repos, le lait, les potages, le café, les œufs, les féculents ; après quinze jours elle ne devait marcher que quinze minutes par jour, elle prit de la viande deux fois la semaine. Deux mois de ce régime adapté à l'état des centres suffirent pour faire cesser la névralgie.

Souvent les nerfs cervicaux sont frappés par la douleur ainsi que les muscles qu'ils innervent; il en résulte le torticolis, que l'on attribue toujours à un refroidissement ou à une position vicieuse, mais qui est due d'ordinaire à une irritation de la moelle. Si les nerfs cervicaux, les nerfs de l'épaule, du dos deviennent douloureux en même temps, de telle manière que le malade ne peut lever le bras sans crier, tourner la tête, c'est le rhumatisme qu'on invoque; la moelle a toujours été passée sous silence.

Ce qui est plus commun encore, c'est la né-

vralgie intercostale, débutant tout d'un coup dans le côté gauche surtout, à la suite de fatigues morales ou physiques; ces névralgies résistent souvent, à la grande surprise du médecin, aux vésicatoires; elles s'accompagnent de dyspepsie parce que l'irritation de la moelle entraîne l'irritation du plexus; ces névralgies sont attribuées à l'embarras gastrique et elles ne guérissent ni par le purgatif ni par le vomitif, qui aggravent l'irritation; elles durent des mois entiers; et si le centre spinal n'est pas calmé, elle peut cesser spontanément pour faire place à d'autres névralgies.

Lorsque ce sont les intercostaux droits, au niveau de la région hépatique, qui deviennent douloureux, c'est d'ordinaire le foie qui est incriminé à tort, et comme à la longue les nerfs peuvent donner prise à des crises douloureuses, le médecin est porté à diagnostiquer des coliques du foie.

Le lumbago, qui s'installe d'emblée, ou succède à une névralgie intercostale ou à une névralgie cervicale, etc., est constamment rapporté au rhumatisme, à des calculs rénaux; il est également provoqué par la cellule médullaire et dure autant que son irritation; le repos au lit la calme et a raison des névralgies lombaires.

Je pourrai répéter à propos de la sciatique ce que je viens de dire des névralgies en général.

Ce n'est pas toujours sur son trajet que le nerf devient sensible ; la sensibilité peut ne paraître que dans les articulations ; c'est l'épaule gauche qui est seule douloureuse ou un coude, c'est un genou, et le gauche de préférence, ou encore les deux genoux; les articulations du poignet, des doigts du pied, des orteils deviennent sensibles tout d'un coup; c'est toujours le rhumatisme qui est chargé d'interpréter l'hyperesthésie; la moelle est laissée de côté, toutes ces douleurs ne disparaissent pour ne pas reparaître qu'à la condition que la moelle se calme.

Hyperesthésie.

Le nerf devient douloureux à son extrémité, à sa périphérie, et fait l'hyperesthésie de la peau et du muscle; le clinicien peut suivre en quelque sorte, apprécier l'irritation des centres en observant le trajet, la marche de l'hyperesthésie.

Il remarquera que l'hyperesthésie, due au cerveau, est suivie souvent de l'hyperesthésie due à la moelle, que l'irritation installée primitivement dans les centres abdominaux produit l'hyperesthésie des parois abdominales, et peut entraîner à la suite l'hyperesthésie du dos, du thorax ou des

membres inférieurs, parce que l'irritation du plexus aura déterminé l'irritation de la moelle.

Je rappellerai brièvement l'hyperesthésie propre à chaque centre.

Le cerveau fait l'hyperesthésie de la peau du crâne, dans une moitié du crâne ou dans tout le cuir chevelu, sur la ligne médiane seulement, ou dans un point très limité, hyperesthésie légère ou extrêmement vive, tellement qu'on ne peut toucher le cuir chevelu, sans faire crier le malade qui dit que les cheveux mêmes lui font mal.

D'ordinaire l'irritation spinale se dessine par l'hyperesthésie de la peau des vertèbres dans une étendue plus ou moins grande, de une ou deux vertèbres, ou de toute une région. Dès que l'irritation est vive, la peau de toute la colonne vertébrale est sensible : il arrive que la peau de la colonne vertébrale ne soit pas douloureuse et que, seulement dans les parties latérales, la peau du cou, du dos, des lombes, de la région sacrée soit douloureuse ; les muscles sont très souvent simultanément atteints dans ces diverses régions.

L'irritation du plexus solaire se traduit par l'hyperesthésie de la peau et des muscles de la région de l'estomac, dans sa moitié gauche ou droite ou dans toute son étendue; elle peut

n'occuper que la ligne médiane de l'estomac, elle peut s'étendre jusqu'à l'ombilic. Dès que son irritation est forte, la peau du dos et ses muscles, la peau et les muscles des lombes s'hyperesthésient; aussitôt qu'elle diminuera, ces dernières hyperesthésies de provenance médullaire disparaîtront.

Le centre nerveux péri-ombilical droit fait naître l'hyperesthésie de la peau et des muscles de la région qui commence à ce centre et se termine à la partie inférieure de l'abdomen, de même le centre péri-ombilical gauche produit l'hyperesthésie de la région gauche; lorsque les deux sont simultanément atteints, les deux régions sont hyperesthésiées.

Le plexus lombo-aortique ou le centre sous-ombilical peut être seul irrité, et cela s'observe facilement chez la femme, dans la période de menstruation; la partie médiane de la peau de l'abdomen est alors seule hyperesthésiée.

Chacun des centres nerveux a donc son action locale, hyperesthésie sa région et les nerfs qui en partent, et comme l'irritation se transmet d'un centre aux autres, l'hyperesthésie finit par occuper toute une moitié du corps, la gauche surtout et passera à l'autre moitié, de manière à se généraliser.

Cette généralisation est très fréquente, et indique l'irritation de tous les centres; quand ils se rétablissent, la moitié du corps, la dernière frappée, se débarrasse d'abord et la première moitié atteinte ne se débarrasse qu'ensuite.

L'hyperesthésie peut donner lieu à des crises de douleur atroces aussi bien que les névralgies proprement dites.

Lorsqu'il y a crise d'hyperesthésie, qu'il s'agisse d'une hyperesthésie cervicale ou dorsale, etc., le plexus entre toujours en jeu et elle est suivie de vomissements de liquide qui durent autant que la crise, et ne s'arrêtent qu'avec elle; c'est là un fait que j'ai observé chez bon nombre de malades.

Lorsqu'un centre nerveux se calme, l'hyperesthésie ne disparaît pas sans faire place à des phénomènes atténués, qui durent un certain temps encore jusqu'à la complète guérison qui exige des semaines, des mois de traitement.

Ainsi les nerfs font sentir des fourmillements, des brûlures, d'atroces démangeaisons qui ne sont que des phénomènes nerveux dans les parties du corps qui étaient le siège de l'hyperesthésie; c'est une partie du corps, un membre, le bras, la cuisse ou une jambe qui donnent des

démangeaisons, des brûlures, une moitié du corps, droite ou gauche.

L'hyperesthésie de la peau, du muscle altère le sens du tact, le sens de la température; un objet extérieur est plus tardivement senti et mal tenu et tombe souvent de la main qui le tient; le malade ressent ou une chaleur ou un froid qui n'est pas en rapport avec sa température ni avec celle du milieu ambiant; il a froid dans la moitié du corps, supérieure ou inférieure, dans un membre, dans le dos et cette partie froide ne se réchauffe que si le système nerveux guérit; au froid peut succéder la chaleur; il brûle dans une partie du corps alors même que la température extérieure est très basse; il rapporte toujours ces anomalies du tact et de la température à l'appauvrissement du sang.

Les nerfs des muqueuses de l'œil, du nez, de la bouche, du pharynx, de l'œsophage, de l'estomac, du gros intestin sont troublés aussi bien que les nerfs de la peau, des muscles, des articulations, par les centres irrités; l'hyperesthésie se produit, et il en résulte que la lumière est mal supportée, que la mastication est gênée, que le passage de l'aliment à travers l'œsophage est senti douloureusement, que l'estomac est toujours brûlant ou froid, ou glacé : la boisson

froide fait mal; le repas donne sensation de poids, le passage des matières fécales à travers le gros intestin, leur migration est accompagnée de douleur vive qui ne s'éteint que lentement; la défécation est très pénible.

II

NERFS DE LA PEAU.

Les nerfs de la peau qui sont cause d'hyperesthésie peuvent, sous l'influence de l'irritation des centres nerveux, déterminer les diverses maladies de peau qui ont été rangées sous le nom d'herpétiques. Le terme herpétisme, qui a été si longtemps en vogue, groupait dans un même cadre l'eczéma, l'urticaire, le prurigo, lichen, psoriasis, etc.; il désignait une diathèse spéciale, indépendante du système nerveux.

L'observation clinique m'a prouvé que ces diverses affections cutanées paraissent, tantôt à la suite de l'irritation des centres, tantôt en sont la première expression; ce n'est que lorsque l'eczéma, l'urticaire, etc., ont déjà paru, que l'on voit les autres symptômes des centres nerveux commencer; toutes ces maladies cessent d'ordinaire quand les centres nerveux sont calmés.

Voici quelques faits à l'appui de la démonstration.

Une dame, âgée de trente-trois ans, me consulte pour des douleurs de tête, des douleurs de matrice et une dyspepsie de date ancienne. Tous les désordres de la santé avaient commencé il y a cinq ans ; ils avaient été précédés d'une urticaire qui avait duré un mois et qui avait été le premier effet de l'irritation des centres.

Un autre, âgé de soixante ans, éprouve une terrible émotion, et est pris, à l'âge de soixante ans, d'un eczéma et de dyspepsie.

Un troisième, âgé de trente-cinq ans, après avoir eu, dans son enfance, des migraines nombreuses, se plaignait depuis six mois de coliques atroces qui le privaient de sommeil ; depuis plusieurs années l'estomac était très dilaté ; il y a deux ans avait commencé un eczéma des deux mains qui avait résisté à tous les traitements ; je lui annonçai que la guérison de l'eczéma suivrait celle du plexus et des autres centres, ma prévision se réalisa.

Une dame, âgée de quarante et un ans, qui a de l'eczéma des bras et des jambes, souffrait depuis quelques années de maux de tête et de vertige, quand a commencé l'éruption eczémateuse ; elle ne dort pas, se plaint de palpitations,

d'inappétence, le plexus est douloureux, elle a des gaz et des brûlures.

Un malade a, depuis quinze ans, des maux de tête et des vertiges; il a des bourdonnements d'oreille à six heures du matin; l'estomac est dilaté. La face est couverte d'eczéma.

M. J..., vingt-quatre ans, est dyspeptique; l'estomac est dilaté; il a des poussées successives d'acné sur la face et le tronc.

En résumé, les affections que les dermatologistes ont dénommées herpétiques sont dues aux centres nerveux comme l'hyperesthésie, comme les démangeaisons; je n'ai pas à insister sur leur étude; je devais seulement indiquer ce point intéressant, qu'elles ne sont pas dues à un vice spécial, qu'elles n'attendent pas une médication spéciale; engendrées par le système nerveux, c'est lui qu'il faut guérir et alors elles disparaissent.

III

NERFS VISCÉRAUX.

L'irritation des centres nerveux peut se traduire primitivement dans le nerf d'un viscère sans que le centre nerveux lui-même ait manifesté son irritation propre par aucun symptôme;

ainsi commence un accès d'asthme tout d'un coup, sans qu'il eût été annoncé ou précédé par un phénomène des centres nerveux : il en est de même des palpitations, de l'ictère ; chacun des viscères peut être troublé primitivement ; la diarrhée, la leucorrhée annoncent l'irritation cérébrale, et ce n'est qu'ensuite que seront sentis les signes de cette irritation, céphalalgie, vertige.

D'autres fois, ceux-ci évoluent depuis longtemps ; les divers symptômes d'irritation de tous les centres tourmentent, depuis un certain nombre d'années, le malade, alors que paraissent l'asthme, les palpitations, l'ictère, etc.

Les désordres viscéraux se relient au système nerveux, tout comme les maladies de peau ; ils ont une même origine et se développent dans des conditions identiques.

L'asthme, les palpitations durent autant que l'irritation des centres et ne cessent qu'avec elle ; très souvent, on observe des malades atteints plusieurs fois d'ictère sans coliques, sans douleur : ce sont les nerfs du foie qui sont excités par les centres ; je pourrais passer en revue les divers viscères et montrer leurs relations morbides avec le système nerveux.

Mais il me suffit d'avoir cité le poumon, le cœur et le foie : pour tous, c'est une même pa-

thogénie à rappeler ; il est inutile d'insister plus longtemps.

IV

NERFS MOTEURS.

C'est la cellule qui fait l'hyperesthésie des nerfs périphériques ou viscéraux, c'est elle aussi qui, irritée, troublera les nerfs moteurs.

L'irritation de la cellule produit toujours l'hyperesthésie et jamais l'anesthésie, de même elle déterminera toute espèce de désordres musculaires et point de paralysie.

Voici les principaux phénomènes musculaires propres à la névrose, sautillements musculaires, tremblements musculaires, crampes, faiblesse musculaire.

Ces symptômes sont toujours localisés ; c'est la paupière gauche qui sautille, ce sont les muscles de la face, d'une épaule, d'un bras ou d'une jambe qui tremblent ; c'est un ou plusieurs doigts de la main qui ont des crampes et se ferment involontairement.

Les muscles du dos ont des trémulations, c'est un bras ou une jambe qui sont tellement faibles qu'un objet même très léger ne peut être tenu, ou bien ce sont les muscles des lombes, des

membres inférieurs, qui se refusent à soutenir le corps, ou encore les jambes ont leurs forces naturelles, les bras seuls sont affaiblis; les désordres moteurs passent, d'une partie du corps à l'autre, selon le siège de l'irritation spinale et se déplacent avec la plus grande rapidité; enfin si tous les centres nerveux sont fortement atteints, l'impuissance musculaire peut être complète sans qu'il y ait paralysie, et le malade est condamné à un repos absolu jusqu'à ce que les centres aient retrouvé du calme.

V

NERFS VASO-MOTEURS.

Œdème. Phlébite. Chlorose. — Les nerfs vaso-moteurs subissent l'action irritative des centres comme les autres nerfs, et il en résulte des désordres de nutrition des parois veineuses, la gêne de la circulation du sang, et l'altération de composition de ce liquide; dans bien des cas, lorsque survient une phlébite, de l'œdème des membres inférieurs qui ne s'explique ni par une affection viscérale ni par l'analyse des urines, le clinicien est embarrassé. Lorsqu'il observe la chlorose associée à un grand nombre de symptômes nerveux, il considère les

symptômes nerveux comme provenant de la chlorose, mais il n'en est rien ; la chlorose n'est que consécutive à l'irritation des centres aussi bien que la phlébite et l'œdème ; j'en donnerai la preuve ; en calmant les centres nerveux, en faisant taire les symptômes nerveux, la chlorose disparaît, le nombre de globules rouges redevient normal, et les bruits de souffle cessent.

Quelques faits suffiront pour mettre en évidence l'action des centres nerveux.

1° *Phlébite.* — M. L..., âgé de quarante-huit ans, ancien avoué, a dû renoncer, il y a une dizaine d'années, à sa profession, à cause de maux de tête et d'étourdissements ; depuis de longues années il est dyspeptique, et il a maigri de 30 livres ; phlébite de la jambe gauche qui a duré trois mois.

M. l'abbé X..., quarante-neuf ans, déjà au séminaire, souffrait de dyspepsie, de maux de tête et actuellement il ne peut lire, écrire plus de quinze minutes de suite sans avoir une migraine. Phlébite de la jambe gauche durant quelques semaines, puis phlébite de la jambe droite.

Un troisième malade, âgé de soixante ans, affecté de névralgies de la cinquième paire et de dyspepsie depuis de longues années, est pris

de phlébite *de la jambe droite* qui dure six semaines.

Il n'est pas nécessaire de citer d'autres observations; celles-ci montrent comment la phlébite apparaît le plus souvent, précédée depuis longtemps des symptômes des centres nerveux.

Il en est de même de l'œdème; c'est d'ordinaire à la jambe gauche qu'il se produit, puis il se développe à la droite.

M^me^ C., trente et un ans, a, depuis l'enfance, des vertiges et des étourdissements; à chaque instant elle est prise de coryza, elle est dyspeptique, se plaint de nausées continuelles; la jambe gauche est œdématiée.

M^lle^ de M..., vingt-trois ans, a des migraines, et de la dyspepsie depuis l'enfance; les chevilles des deux pieds sont enflées.

Phlébite et œdème des membres inférieurs signifient irritation des centres et transmission aux vaisseaux par les nerfs vaso-moteurs, l'œdème atteint quelquefois les membres supérieurs.

La chlorose n'a pas d'autre origine; le sang ne conserve sa composition normale qu'à la condition que les centres nerveux soient calmes, silencieux; leur irritation entraîne la diminution du

nombre de globules rouges; la guérison des centres est suivie du rétablissement du nombre de globules, sans que le médecin ait besoin d'ajouter un globule de fer, à l'aliment qui en contient toujours une quantité suffisante pour l'organisme.

Voici des observations qui enseigneront et la pathogénie de la chlorose, et la guérison de cette complication par l'intermédiaire des centres.

Une fille de dix-sept ans entre à l'hôpital Rothschild en 1885; à la suite de marches excessives elle est prise de vertiges, de névralgies de la cinquième paire, d'inappétence, de gaz.

Le nombre de globules du sang était très diminué, un bruit de souffle rude, à la base du cœur et au premier temps, était perçu.

Elle reste un mois à l'hôpital, est soumise au repos absolu, et voici son régime : durant dix jours elle n'est nourrie que de lait et soupes sans viande.

Après dix jours, elle reçoit 1 litre de lait, 100 grammes de légumes verts, 100 grammes de viande et 200 grammes de pain.

A la faveur de ce régime, le plexus solaire se calme, l'appétit revient, les névralgies de la cinquième paire diminuent, les vertiges cessent, et les forces musculaires reparaissent.

Pendant que les phénomènes nerveux s'amendent, les bruits cardiaques redeviennent normaux et, au bout d'un mois, le nombre de globules s'élève de 2 millions et l'hémoglobine de 20 μ.

Il en est de même pour le cas suivant.

Une fille de dix-huit ans, qui souffre, depuis l'enfance, de maux de tête, de vertiges, d'éblouissements et de dyspepsie, présente, à son entrée à l'hôpital, un bruit râpeux au premier temps (base du cœur), un souffle continu dans les carotides. Le sang est très pauvre en globules rouges et n'en renferme par millimètre cube que 2 950 000.

Elle reste deux mois à l'hôpital soumise à l'alimentation suivante : 1 litre de lait, 200 grammes purée de pomme de terre, 70 grammes de poisson, 200 grammes pain grillé et 50 grammes viande ; elle garde le lit durant le traitement.

Deux mois suffirent pour faire cesser les vertiges et les maux de tête, les bruits cardiaques et vasculaires ; le nombre de globules était remonté de 2 950 000 à 4 201 025 et la richesse du sang en hémoglobine à l'hématoscope d'Hénocque avait augmenté de 40 μ.

Ainsi la chlorose guérit, si les centres nerveux guérissent, et ceux-ci exigent le repos musculaire, une alimentation qui n'irrite pas le plexus

solaire, et alors tout rentre dans l'ordre, cerveau, moelle, plexus solaire, et l'aglobulie, qui n'est que consécutive, disparaît. C'est toujours le nervosisme qui se montre le premier, et la chlorose est déterminée par le nervosisme.

VI

NERFS DES GLANDES DE LA PEAU, DES MUQUEUSES, GLANDE THYROIDE, SÉREUSES. — OVAIRES. — TESTICULES. — REINS. — GRAVELLE.

Les nerfs des glandes de la peau (glandes sébacées et sudoripares) manifestent leurs désordres par des phénomènes qui se reproduisent chez un grand nombre de gens dont les centres nerveux sont irrités.

La matière sébacée se sécrète en excès; j'ai observé une jeune femme de trente ans qui avait des vertiges continuels, de la dilatation d'estomac, des phlébites; condamnée à l'immobilité, tant était violent le vertige dont elle était tourmentée, elle avait toute la figure couverte d'une couche de crasse sébacée, qui ne disparut que lorsque sa santé s'était améliorée; cette couche avait, en certaines parties du corps, quelques millimètres d'épaisseur.

Ce sont les sueurs profuses qui sont extrême-

ment communes : sueurs d'une partie du corps, d'une moitié de la tête, du front, d'une moitié du corps, des pieds seulement ou des mains, sueurs qui indiquent l'état nerveux, elles paraissent le jour ou la nuit.

Si elles sont nocturnes, le malade mouille son lit, et est même forcé de changer de linge : accompagnées de toux gutturale, elles font craindre à tort la tuberculose ; elles ne recommencent que tous les deux ou trois jours à la façon des phénomènes nerveux, ou elles sont quotidiennes.

Les nerfs des glandes implantées dans les muqueuses, des glandes de la muqueuse du nez, de la langue, du pharynx, du larynx, des bronches, des glandes annexées aux muqueuses (glandes lacrymales, salivaires, foie, etc.) ressentent toutes les impressions des centres nerveux irrités.

Aussitôt qu'un individu présente quelque phénomène encéphalique, il peut être pris de coryza, la langue se charge d'un enduit saburral, la sécrétion du pharynx, du larynx se tarit, celle des bronches augmente, et l'on rencontre des malades qui rendent deux ou trois verres ou une plus grande quantité de liquide spumeux sécrétée par les glandes bronchiques ; la sécré-

tion des glandes lacrymales, des glandes salivaires devient abondante et reparaît souvent; l'ictère se produit sans cause appréciable, témoin de l'action des centres sur les nerfs du foie. Chez la femme des écoulements leucorrhéiques, chez l'homme des pertes spermatiques, manifestent l'irritation des centres nerveux.

Ce ne sont pas seulement les glandes qui déversent au dehors leur sécrétion qui sont troublées par les centres nerveux.

Il est des cellules glanduleuses, telles que les cellules des séreuses (plèvre et synoviale des articulations), dont les sécrétions restent dans l'organisme pour aider la fonction de la séreuse (plèvre ou synoviale articulaire); celles-ci subissent aussi les effets des centres nerveux : ainsi j'ai maintes fois observé, chez des malades, la pleurésie comme première manifestation de l'irritation nerveuse, précédant les symptômes des centres nerveux, qui ne se développaient qu'à la suite de la pleurésie, ou bien la pleurésie paraissait alors que les symptômes des centres avaient commencé à évoluer depuis de longues années; le moindre froid, la moindre fatigue devient chez ces nerveux cause de pleurésie; il en est de même de l'hydarthrose ou des craque-

ments articulaires ; l'hydarthrose du genou gauche est un fait commun, plus rarement celle du genou droit précédant ou suivant les phénomènes nerveux; et les craquements articulaires appartiennent aux nerveux, craquements articulaires des vertèbres, des articulations des extrémités (genoux, mains, pieds), etc., etc.

L'hypertrophie de la glande thyroïde, le goître s'observe à la suite du nervosisme; cette maladie, qui a été décrite dans ces dernières années sous le nom de goître exophthalmique, paraît dériver de la même origine, le nervosisme ; ainsi je donne des soins à trois dames nerveuses, parmi lesquelles deux n'ont qu'un goître simple, et une troisième avait le goître exophthalmique ; celui-ci a cédé peu à peu et a diminué à mesure que les centres nerveux se rétablissaient ; quant aux deux premières, la glande thyroïde est restée ce qu'elle était avec son volume amplifié.

L'ovaire, le testicule, organes essentiels de la génération, sont troublés dans leur fonction chez un très grand nombre de nerveux ; la stérilité est un fait extrêmement commun, et me paraît avoir pour cause la malformation de la cellule ovarique ou testiculaire et de ses produits sécrétoires.

En résumé, toutes les glandes de l'organisme

qui ne valent que par leurs sécrétions, sécrétions de toute espèce, dont les unes servent à éliminer des matériaux nuisibles à l'organisme, dont les autres sont destinées à remplir certaines fonctions (séreuses), à faciliter la mobilité des organes (poumons), des articulations, d'autres essentielles dans l'acte de la procréation (ovaires, testicules), enfin certaines dont le rôle est encore mal déterminé (glande thyroïde), peuvent être frappées successivement par le nervosisme ; mais il est une glande qui n'échappe jamais à son influence, je veux parler du rein.

Aussitôt que les centres sont irrités, la sécrétion urinaire est altérée et dans sa quantité et dans sa composition chimique ; cette glande présente un intérêt d'observation tout particulier.

Le rein et le poumon contribuent tous deux à éliminer la plus grande partie des matériaux qui ont servi à la nutrition ; ce sont les deux organes essentiels d'élimination de tous les éléments, qui ne peuvent plus servir à l'organisme et qui, s'ils y séjournaient, deviendraient rapidement toxiques ; je n'ai pas étudié les produits éliminés par le poumon dans le nervosisme, mais ceux du rein ; j'ai dosé la quantité d'urine excrétée et analysé la composition chimique de l'urine.

Voici ce que démontre cette analyse :

1° La quantité d'urine est notablement diminuée si les centres sont irrités; ce n'est qu'exceptionnellement que cette quantité est notablement augmentée, et portée jusqu'à 3 litres ou plus en vingt-quatre heures, au lieu de 1200 grammes qui est le chiffre ordinaire en santé.

La quantité d'urine excrétée augmente peu à peu, dès que par le traitement les centres se calment, et tend à revenir vers le chiffre 1200.

2° La composition chimique de l'urine est profondément modifiée; la quantité d'urée qui représente la plus grande partie des matériaux albuminoïdes désassimilés est énormément diminuée et elle tend à revenir vers le chiffre normal 28 grammes en vingt-quatre heures, à mesure que le système nerveux se rélablit.

L'acide urique perd de sa solubilité et se précipite avec la plus grande facilité dans le rein, dans la vessie, et il en résulte des coliques néphrétiques; la plupart des nerveux, surtout au moment des grandes souffrances, se plaignent de ne rendre qu'une très faible quantité d'urine et de rendre des urines qui laissent d'abondants précipités rouges.

L'urine n'est pas seulement influencée dans sa composition chimique au point de vue des

produits normaux (urée, acide urique); mais souvent elle emporte des produits anormaux qui ne s'y trouvent pas à l'état de santé (sucre et albumine). Le sucre y a été rencontré par moi à la dose de 15 à 20 grammes par litre, l'albumine s'y trouve quelquefois à la dose de 4 et 5 grammes par litre; 1 gramme par litre est assez commun. Le diabète et l'albuminurie provoqués par le nervosisme ne sont que des affections passagères, curables, qui ne durent qu'autant que dure l'irritation des centres.

L'analyse des urines, qui démontre qu'elles s'altèrent par suite de l'irritation nerveuse et reviennent à leur composition normale, aussitôt que le système nerveux est guéri, met en relief ce fait physiologique que la nutrition est liée intimement aux centres nerveux, qu'elle en dépend. Comme nous ne pouvons apprécier directement la nutrition, l'assimilation, et que nous ne savons pas ce que deviennent les aliments dans le corps, leur action utile, nous ne nous rendons compte de la nutrition, de l'assimilation que par les produits de dénutrition, de désassimilation; ce n'est que par ceux-ci, que nous pouvons juger la première; et en étudiant les éléments de l'urine, nous apprenons que l'aliment n'a pas son effet utile, aussitôt que les

centres nerveux sont irrités, et qu'au lieu de se débarrasser pour l'entretien de la santé de la quantité habituelle d'urée, elle en rejette une quantité infiniment moindre, et que, par contre, elle se débarrasse souvent d'éléments pathologiques, le sucre et l'albumine.

J'ai déjà cité des observations de diabète et d'albuminurie dans mon traité (Estomac et cerveau) ; je ne rapporterai ici que quelques faits qui démontrent les variations dans la quantité d'urine et d'urée ; celles-ci feront voir en même temps que l'individu nerveux, qui a maigri à la suite des souffrances, gagne en poids à mesure qu'il se guérit, et que l'individu devenu obèse par la maladie nerveuse maigrit successivement en se guérissant.

La clinique nous apprendra que le système nerveux préside à la chimie de l'organisme, que c'est lui qui dirige l'aliment dans ses modifications chimiques, et que si sa contribution est imparfaite, l'aliment n'arrive pas à son but ; nous aurons beau nous gorger d'aliments, la nutrition restera toujours défectueuse, insuffisante.

1° *Quantité d'urine rendue en vingt-quatre heures et urée.* — Une malade de l'hôpital Rothschild, âgée de vingt-deux ans, a des maux de tête, des crampes des membres inférieurs, est chlorotique : elle a

un bruit de souffle rude au cœur et un bruit continu dans les carotides ; elle est en même temps dyspeptique.

En vingt-quatre heures elle rend 350 grammes d'urine.

Un litre d'urine contenant 7 grammes d'urée, cette malade ne rejette que 2gr,45 d'urée par jour.

Nourrie avec 2 litres de lait, des potages, du café, tous les symptômes nerveux s'amendent.

Au bout de sept jours, la quantité d'urine s'élève de 350 grammes à 950 grammes.

Le litre d'urine contient alors 12 grammes d'urée.

La viande est ajoutée à l'alimentation, à la dose de 60 grammes, et des féculents à la dose de 100 grammes en vingt-quatre heures.

Après quinze jours, la quantité d'urine s'élève à 1200 grammes présentant 16 grammes d'urée par litre, et après trente jours la quantité d'urine est 1400 grammes et la quantité d'urée est 17 gr. 5 par litre : elle rejette alors 24 grammes en vingt-quatre heures.

La quantité d'urée croît progressivement, et son accroissement se fait parallèlement à la diminution des symptômes nerveux; elle n'a pas augmenté parce que nous avons ajouté des aliments ; ceux-ci ne donnent l'urée qu'avec l'ac-

quiescement des centres nerveux; c'est ce que j'ai maintes fois constaté. L'engraissement de cette malade a accompagné l'augmentation de l'urée; pesant le premier jour 50 kilogrammes elle est arrivée à 52 le 8e jour, à 54 kilogrammes le 15e jour, à 55 kilogr. le 21e jour et le 30e jour à 56 kilogrammes.

Voici une deuxième malade de vingt-cinq ans; elle avait des bourdonnements de l'oreille gauche, des insomnies, des douleurs articulaires; elle est sans appétit et rend des gaz tout le jour, elle reste quarante jours à l'hôpital.

Elle est nourrie huit jours avec un litre de lait, deux œufs et 60 centilitres de bouillon.

Après 8 jours l'urine est de	750 gr.,	contenant	12gr,7	d'urée.	
— 21 —	— 1,100 gr.,	—	16 ,7	—	
— 27 —	— 950 gr.,	—	18 ,9	—	
— 35 —	— 1,050 gr.,	—	20 ,8	—	
— 42 —	— 1,000 gr.,	—	21	—	

L'urée s'élève donc d'une manière continue; à partir du 8e jour l'alimentation avait été changée de la façon suivante : durant huit jours, au lait et aux œufs avait été ajoutée chaque jour une côtelette, et après quinze jours 50 grammes de purée de pommes de terre et 100 grammes de pain étaient venus compléter, sur la demande de la malade, le régime.

L'urée n'augmente que lentement ; je ne constate une élévation dans la quantité que de trois en trois jours : elle avait engraissé de cinq livres en vingt-sept jours et 8 livres après quarante jours.

Une troisième malade âgée de 18 ans se plaint d'éblouissements, de palpitations ; elle est chlorotique et dyspeptique.

Son régime est le suivant : 1 litre de lait, 50 grammes de viande, 200 grammes de pommes de terre, 100 grammes de pain rôti.

Le 1er jour elle rend 20 grammes urée et 22 grammes après huit jours ; elle pesait 54 kilogrammes le 1er jour et 57 kilogrammes après vingt et un jours, et elle n'engraisse plus.

Quel que soit l'âge de l'individu, les phénomènes nerveux qui signifient irritation des centres ont la même influence sur la nutrition, diminuent l'urée qui ne revient à son taux qu'en guérissant la maladie nerveuse.

Un homme de soixante-trois ans, à la suite d'une grande émotion, fut pris, il y a sept mois, de douleurs de tête horribles dans la moitié droite du crâne, de douleurs des nerfs cervicaux et de la cinquième paire, de contracture des muscles cervicaux ; il ne dort pas depuis sept mois, et il est dyspeptique.

Les médicaments opiacés, les vésicatoires

qu'on lui avait prescrits en ville, ne changèrent rien à l'état de ce malheureux. Je lui fis cinq lavages de l'estomac de huit en huit jours, et il fut nourri au début avec 1 litre et demi de lait et deux échaudés; après douze jours j'ajoutai 100 grammes de viande et de légumes.

Il fut calmé après trois semaines de traitement et recommença à dormir.

L'urée resta :

6	jours à	25	grammes	par litre.
10	—	26	—	—
17	—	27	—	—

et atteignit le chiffre de 29 grammes, pour ne plus le dépasser; son poids, qui était de 67 kilogrammes à son entrée, crût peu à peu jusqu'à 69 kilog., et arriva à 70 kilog., chiffre qui ne changea plus.

Si le malade est soumis aux conditions hygiéniques qui assurent le repos des centres nerveux, est réglementé dans ses mouvements, son alimentation, le système nerveux se refait et l'urée s'avance continuellement vers 28, 29 grammes en vingt-quatre heures; par l'irritation des centres, l'urée tombe à 3 et 4 grammes en vingt-quatre heures, puis l'individu engraisse et retrouve son poids normal.

Mais, de même que l'irritation des centres produit l'amaigrissement, elle peut être suivie d'engraissement, d'obésité.

L'obésité est l'expression de la souffrance des centres nerveux aussi bien que l'amaigrissement ; l'accumulation de graisse en excès indique la nutrition défectueuse ; l'obésité cesse dès que les centres nerveux se remettent.

L'obésité a le même sens clinique, la même pathogénie que l'amaigrissement.

Je ne citerai qu'un seul cas d'obésité coïncidant avec la diminution d'urée et l'obésité diminuant lorsque s'élève la quantité d'urée.

En janvier 1886 entre à l'hôpital une femme de trente et un ans, obèse. Elle a des maux de tête, est triste, les centres nerveux abdominaux sont tous douloureux à la pression ; il y a un an, elle a eu une pleurésie. Les parois abdominales sont surchargées de graisse ; j'annonçai à mes élèves que cette femme maigrirait par le régime et que la graisse dont elle est surchargée diminuerait : mes prévisions se confirmèrent.

Elle est ainsi nourrie : pendant dix jours elle reçoit un litre de lait, deux œufs, 60 centilitres de bouillon ; après dix jours, j'ajoutai 200 grammes viande, 250 grammes purée de fécule et 500 grammes pain.

Le 1er jour elle rendait 350 gr. d'urine et 8 gr. d'urée par litre.
Après 30 jours — 1,600 — 31 — —
Le 1er jour elle pesait 59k,500.
Le 50me jour elle pesait 54k,500.

Tout est connexe dans l'organisme ; la maladie des centres nerveux altère la nutrition, diminue l'urée, amaigrit ou rend obèse ; dès qu'ils se remettent, la nutrition redevient normale, l'urée marche vers son taux normal ; mais la quantité d'urée peut augmenter, et dépasser le chiffre 28 ou 30, si un individu consomme une grande quantité de viande ; seulement cette augmentation, quand elle dure trop longtemps, aura bientôt irrité les centres et la nutrition sera viciée ; la quantité d'urée diminuera alors, tombera au-dessous du taux normal ; c'est le système nerveux qui règle la dénutrition ; dès qu'il est tourmenté, elle se fausse et l'individu maigrit ou devient obèse ; tout se refait en même temps ; le chiffre normal de l'urée, l'engraissement ou l'amaigrissement.

Le médecin aura beau intervenir avec une alimentation excessive, avec des médicaments ; si l'aliment, le médicament n'est pas adapté au système nerveux, il ne fera qu'une mauvaise besogne ; il aggravera l'état du malade ; les médicaments spoliateurs, les purgatifs et les bains de

vapeur sont funestes à l'obèse, le font maigrir pour un certain nombre de jours et augmentent la maladie : ils ne sont que le médicament d'un symptôme incompris; les viandes crues, le vin, qui triplent l'irritation des centres, exagèrent souvent l'amaigrissement après l'avoir diminué quelque temps ; un malade prenait pour engraisser chaque jour 10 litres de lait, dix œufs, deux viandes au deuxième repas et viande et poisson au troisième repas, et il n'engraissait pas; ses centres nerveux étaient troublés et restaient troublés à cause de son alimentation exubérante ; il s'agit d'un jeune homme de vingt-sept ans ; il n'avait pas de mémoire, ne pouvait prêter attention à ce qu'il lisait ; il rendait des gaz ; nous ne refaisons pas le système nerveux avec l'aliment.

Le médecin ne doit avoir en vue que le système nerveux ; c'est lui qui doit fournir toutes les indications de la thérapeutique ; sans son concours il est tout à fait impuissant, il ne sert à rien de donner force aliments ou médicaments.

Gravelle urique, phosphatique et oxalique

En même temps que la quantité d'urine diminue, que l'urée diminue, la gravelle urique, phosphatique, oxalique, se précipitent dans les canaux de la glande rénale chargée de les éliminer dans la vessie.

La présence de ces sels dans l'urine et leur accumulation dans le rein entraînent ces coliques néphrétiques incessantes qui tourmentent certains malades ; ce n'est pas un changement d'alimentation qui les enrayera, ce n'est pas la profession sédentaire qui en est cause.

La gravelle a son origine dans les centres nerveux et elle ne disparaîtra que grâce aux centres nerveux.

Toutes les fois qu'un phénomène nerveux intense se produit, les urines laisseront déposer un de ces sels, et le malade qui rend des oxalates aura beau ne pas manger des aliments renfermant leurs éléments, les oxalates continueront de se produire.

J'ai été consulté par un malade âgé de trente-deux ans qui a eu une série de coliques néphrétiques ; depuis l'âge de douze ans, il était en proie à des maux de tête, à des vertiges, à des douleurs du genou et du pied droit qui l'ont tenu alité trois semaines ; actuellement il a la vue trouble, et il a des crises de deux heures, durant lesquelles il est aveugle ; à la crise succède le mal de tête ; tous les centres nerveux abdominaux sont douloureux ; il a des fringales, des gaz, urine à chaque instant.

Une autre malade a des urines qui déposent

des quantités énormes d'urates; elle a quarante-deux ans, ne dort pas, souffre d'une hypéresthésie généralisée de la peau, de névralgies intercostales, de douleurs des bras, d'accès de fièvre et de nausées.

Je citerai un troisième malade qui rend du sable avec douleur, avec des épreintes du col vésical; il a cinquante-trois ans, des vertiges, des bourdonnements des deux oreilles, de l'eczéma aux deux oreilles; il est sans appétit et rend des gaz.

Si la colique néphrétique peut être accidentelle, passagère, habituellement elle fait cortège à la phénoménologie des centres nerveux; elle ne constitue pas une maladie isolée, indépendante; elle se rattache à la nutrition vicieuse de l'individu, elle est la conséquence de la chimie pathologique de l'organisme dont la cause est le système nerveux. Tantôt ce sont des urates, tantôt des phosphates ou des oxalates qui se précipitent; le médecin aura beau intervenir avec des remèdes, il ne pourra rien sur les réactions chimiques qui ne dépendent que des centres nerveux.

CHAPITRE VIII

FIÈVRE.

Aucun symptôme n'embarrasse plus le médecin, que la fièvre lorsqu'elle paraît chaque jour, tous les deux jours, ou à des intervalles plus longs, si elle revient quotidiennement avec froid, chaleur, sueurs ; il interroge tous les organes, pour découvrir quelque lésion qui lui explique la fièvre, et s'il n'en découvre pas, son embarras grandit ; il attend une fièvre éruptive qui ne paraît pas, et il est déçu dans son attente ; il cherche quelque infection marécageuse, pour lui faire découvrir la fièvre paludéenne ; enfin, s'il aperçoit quelques signes de la fièvre typhoïde, des maux de tête, des vertiges, de l'insomnie, c'est elle qu'il redoute ; il observe avec soin l'évolution de la maladie, mais souvent il ne rencontre pas les oscillations de la température, son accroisse-

ment lent, qui caractérisent la fièvre typhoïde ; il ne se croit pas alors autorisé à la diagnostiquer ; du reste, la fièvre qui ne se montre que le soir, ou la nuit seulement, ou souvent le matin, ne peut être rattachée à une infection qui la rend continue ; il est un très grand nombre de cas où la fièvre paraissant avec l'irritation des centres dure huit, quinze jours, accompagnée d'inappétence, d'enduit de la langue ; cette fièvre a été jusqu'ici dénommée gastrique, bilieuse, catarrhale, synoque, et on les a réunies en un groupe particulier.

Que le médecin l'observe avec tous les symptômes nerveux qui lui font cortège, et il reconnaîtra qu'elle se relie à l'irritation des centres.

Une dame de quarante-huit ans a de la fièvre chaque jour (39 degrés) ; depuis longtemps les centres nerveux sont irrités ; elle a maux de tête, vertiges, insomnie, mémoire affaiblie ; elle est à moitié sourde de l'oreille droite ; elle a un catarrhe nasal chronique, des palpitations ; elle est sans appétit, le plexus est douloureux et elle sent une boule qui en part pour remonter le long de l'œsophage ; elle rend des gaz.

Une dame de trente-deux ans a des accès de fièvre tous les deux jours, et, depuis des années, des maux de tête, des étourdissements, la vue

troublée, des bourdonnements d'oreille et des gaz.

Une jeune femme de vingt-six ans, qui est malade depuis quatre ans, a accès de fièvre chaque nuit; elle ne dort pas, elle a des bourdonnements d'oreille; sans appétit, le plexus est douloureux; l'estomac est gonflé et elle a de la diarrhée.

Enfin, une dernière, âgée de vingt-neuf ans, a accès de fièvre chaque jour, et elle a des maux de tête, des éblouissements, de la rachialgie; l'estomac est dilaté, et elle souffre après le repas.

La fièvre se montre donc avec l'irritation des centres, tantôt quotidienne, en imposant pour la fièvre typhoïde, tantôt intermittente, et faisant penser à une fièvre paludéenne parce que le sulfate de quinine en a raison, ou bien elle est dénommée fièvre gastrique, bilieuse, rapportée à l'estomac et au foie qui ne subissent que les influences des centres nerveux. Elle peut ne paraître que tous les quinze jours, ou tous les mois, ou plus rarement encore à la suite de fatigue, précéder les symptômes des centres eux-mêmes; elle peut être le premier signe de l'irritation des centres, et se manifester avant tout autre signe d'irritation. Comment la fièvre se relie-t-elle à l'irritation des centres, nous n'en savons rien; celle-ci est très fréquente sans fièvre, mais souvent aussi elle se complique de fièvre.

Nous ne connaissons rien de la nature intime de la fièvre. Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'Hippocrate qui la jugeait par la chaleur du corps ; nous l'apprécions avec le thermomètre, et nous savons la dénutrition qu'elle produit, les déchets organiques qu'elle suscite dans les tissus : elle augmente l'urée, l'acide carbonique, etc. ; elle a un effet inverse de l'irritation des centres qui les diminue, et elle fait les désordres fonctionnels du cœur, du poumon, etc.

Mais il importe de savoir qu'elle est une complication assez fréquente de l'irritation des centres nerveux, et qu'elle s'observe bien plus souvent que la fièvre typhoïde; il est souvent difficile de l'en différencier. Le thermomètre seul peut guider le médecin.

CHAPITRE IX

MODE D'ÉVOLUTION DE L'IRRITATION DES CENTRES NERVEUX.

ORIGINE CÉRÉBRALE. — ORIGINE MÉDULLAIRE.
ORIGINE DANS LES CENTRES ABDOMINAUX.

Dans l'état de santé, centres nerveux et nerfs fonctionnent sans être sentis ; par le cerveau l'homme sent, pense et voit ; par la moelle l'homme se meut et les viscères travaillent ; par le système nerveux abdominal, l'aliment se digère, s'absorbe et ses éléments inutiles sont rejetés, etc. ; les nerfs transmettent aux centres les impressions et relient les centres entre eux, de manière que tout phénomène se produisant dans l'un d'eux aboutit toujours au cerveau pour que l'homme en prenne connaissance ; cette élaboration colossale de tout le système nerveux, ces milliers d'impressions qu'il reçoit, se confondent

toutes en une, se résument en une seule, sensation de bien-être, satisfaction du moi; mais aussi que, par une des causes que j'ai indiquées plus haut, un des centres soit surmené, irrité, immédiatement, en vertu de l'unité du système nerveux, l'irritation se communique aux autres centres; tous s'irritent, les nerfs peuvent devenir successivement douloureux; nerfs, muscles, articulations, peau, muqueuses, viscères, deviennent malades, et un état pathologique complexe, pouvant varier à l'infini dans sa physionomie, succèdera à la santé; toutes les parties du corps qui n'étaient pas senties, tant que les centres étaient au repos, deviennent douloureuses et resteront douloureuses tant que les centres resteront irrités. La santé ne reviendra qu'avec l'équilibre des centres.

J'ai fait connaître les principaux symptômes qui suivent cette irritation; il importe de savoir comment elle débute, pour que le médecin intervienne promptement, et il pourra enrayer le mal.

L'évolution de l'irritation est très régulière; elle commence tantôt par un des centres nerveux, cerveau, moelle ou centres nerveux abdominaux, ou par un des nerfs périphériques; c'est une névralgie qui l'annonce, névralgie de la cinquième paire, intercostale, dorsale ou scia-

tique, etc. ; ce sont les nerfs des muqueuses qui sont troublés ; chez l'enfant, le coryza, les toux spasmodiques, le faux croup ; chez l'adulte, des palpitations, ou un accès d'asthme, sont la première manifestation de l'irritation. Tous ces faits pathologiques, et une série d'autres que je pourrais citer, ne doivent pas seulement être considérés en eux-mêmes, mais rapportés à leur origine. Si le médecin guérit le faux croup, l'asthme, les centres nerveux, quand ils ne sont pas revenus à leur équilibre, auront bientôt produit une autre maladie.

Il importe de l'observer chez l'enfant d'abord, et je la montrerai dans tout son épanouissement chez l'adulte, ou dans la virilité, lorsque le mal a grandi librement.

L'évolution de l'irritation se fait avec la plus grande régularité ; celle-ci suit une marche fatale, identique chez tous les malades.

1° Elle débute le plus souvent dans le cerveau, et elle se transmet à la moelle et au plexus solaire.

2° L'irritation du cerveau peut se communiquer aux centres nerveux périombilicaux en respectant le plexus solaire.

3° Elle peut commencer dans la moelle et passer au cerveau et au plexus.

4° Lorsqu'elle paraît d'abord dans le plexus

ou un des centres périombilicaux, elle se communique ensuite au cerveau ou à la moelle.

5° Si un des centres est violemment irrité, les autres ne répondent à cette irritation que par des phénomènes très atténués.

6° Il y a des alternances continuelles entre l'irritation des centres.

C'est par des faits cliniques que je vais démontrer au lecteur l'exactitude de ces diverses propositions ; c'est par des faits cliniques que je lui montrerai le processus de l'irritation, et il ne le peut saisir sans l'observation des malades.

L'irritation commence chez les très jeunes enfants, et elle se développe progressivement, si une saine hygiène n'intervient pas.

Je la présenterai d'abord chez l'enfant, puis aux divers âges de la vie, lorsqu'elle a eu le temps d'évoluer, par la raison qu'elle n'a pas été enrayée.

Pour l'étudier dans le jeune âge, j'ai examiné une école d'orphelins au nombre de 96 ; ils y sont admis depuis l'âge de quatre ans (garçons et filles), et ils y restent jusqu'à dix-huit ou vingt ans ; tous sont considérés comme valides ; tous travaillent, étudient, font de la gymnastique et ont la même alimentation.

Sur 96, il n'y en a réellement que 18 qui ont une santé parfaite; 76 présentent déjà certains phénomènes, qui indiquent l'irritation des centres nerveux : 30 ont des maux de tête sur le crâne, au front, à l'occiput; le mal de tête revient chaque mois, une fois, ou deux fois, ou chaque semaine une ou deux fois : ces mêmes enfants qui souffrent de la tête fréquemment sont, d'après les renseignements du directeur, nonchalants, tristes, manquent d'activité; ceux-ci présentent déjà des signes graves d'irritation cérébrale.

Au nombre de ces derniers, plusieurs ont le plexus irrité.

L'irritation cérébrale ne se trahit pas toujours par des symptômes propres au cerveau, mais à distance et fait l'irritation du plexus.

Sur 76, 29 ont déjà l'estomac malade; 11 ont le plexus solaire douloureux, et ont un appétit faible, capricieux, des fringales; 1 a des nausées continues; 7 ont l'estomac malade, et plein de liquide.

Sur 76, il y en a 7 (et ce sont principalement des petites filles commençant à être menstruées) qui ont le centre sous-ombilical douloureux à la pression.

Ce qui est assez commun chez ces enfants,

c'est le strabisme; il se montre lorsque le cerveau est irrité, et disparaît quand il se calme; les muscles du globe oculaire se contracturent sous l'influence du cerveau et la contracture peut devenir persistante. 8 d'entre eux ont du strabisme, 4 de l'œil gauche, 3 de l'œil droit, et 1 a le strabisme double; ces strabiques n'ont point de mal de tête, n'ont aucun autre phénomène, c'est le premier phénomène de l'irritation cérébrale.

Chez un assez grand nombre, la moelle est primitivement irritée; j'ai noté quatre fois des sautillements de l'épaule, d'un bras, du clignement de paupière, du tremblement des mains, des contractions involontaires des muscles de la face; 3 sont aphones depuis plusieurs mois, depuis un et deux ans, et le traitement local (révulsifs, électricité, médicaments) conseillé par Krishaber n'a eu aucune efficacité; 7 ont de l'hyperesthésie de la peau et des muscles de la moitié gauche du corps; 7 ont de l'incontinence d'urine.

Voilà l'expression variée de l'irritation de la moelle. Mais les centres irrités ne s'expriment pas seulement dans les nerfs et muscles de la périphérie; très souvent les nerfs cardiaques, les nerfs vaso-moteurs sont seuls atteints.

Sur 76, 44 n'ont d'autre symptôme que des palpitations, des bruits de souffle cardiaque ou

vasculaire ou les deux réunis ; j'ai compté jusqu'à 130 et quelquefois 150 pulsations par minute ; les bruits du cœur sont irréguliers, intermittents ; ils se suivent sans repos ; à la base du cœur ou à la pointe est perçu un bruit de souffle doux ou râpeux ; le souffle carotidien est continu ou n'existe qu'au premier temps ; il est plus ou moins intense, quelquefois sifflant.

Voilà la chlorose qui se montre chez les jeunes enfants, premier trait du nervosisme ; elle a la même pathogénie que le strabisme, le tremblement musculaire, etc., elle a sa source dans l'irritation des centres.

Ces différents faits pathologiques que je viens d'énumérer indiquent un système nerveux déjà troublé ; ils sont la première étape du nervosisme qui grandira si l'hygiène de l'esprit et du corps est fausse.

Suivons-le chez l'adulte, alors qu'il a pris tout son développement et que tous les centres participent aux désordres.

Je rapporterai un certain nombre d'observations de malades qui sont venus me consulter.

Chez les uns le nervosisme a commencé au cerveau, chez les autres dans la moelle, enfin ce sont les centres abdominaux qui sont irrités les premiers, pour bon nombre de malades.

I

ORIGINE CÉRÉBRALE.

1° Un malade âgé de vingt-sept ans me raconte qu'après de longues émotions, il a été pris il y a six ans d'étourdissements, et que depuis cette époque la vue a baissé; il a actuellement un coryza continuel; la peau et les muscles du bras et du dos sont hypéresthésiés; tous les muscles du corps sautillent à certaines heures de la journée.

L'estomac est dilaté jusqu'à l'ombilic et plein de liquide; il a des nausées et des gaz.

Les trois centres nerveux, cerveau, moelle et plexus sont irrités tous trois.

2° Un jeune homme de vingt-sept ans, surmené par le travail, est pris il y a deux ans d'un bourdonnement d'oreille qui dure huit jours, et d'insomnie; le premier jour la moelle est frappée en même temps que le cerveau, et il a ressenti un choc dans le bras et la jambe gauche; depuis deux ans il n'a plus d'appétit, il souffre après le repas, et trois fois la semaine il vomit les aliments.

3° Un homme de quarante-cinq ans est pris de vertige à quarante ans, vertige qui dure trois jours;

dans ce vertige il ne voit que la moitié des objets; il revient chaque semaine; il a sensation de fourmi sur la peau du bras; quatre heures après le repas, il a des crampes d'estomac, et il rend des gaz tout le jour.

Dans ces trois cas c'est par le cerveau que l'irritation a commencé, et elle s'est continuée dans les trois centres; un symptôme quelconque d'irritation cérébrale, de ceux que j'ai décrits, céphalalgie, vertige, étourdissement, etc., est le signe cérébral avant-coureur de l'irritation des deux autres centres.

Je citerai un dernier fait qui date de trente-sept ans; c'est depuis trente-sept ans que tous les centres sont atteints.

Un homme de quarante-neuf ans a, depuis l'âge de douze ans, de l'hypéresthésie rétinienne avec crises douloureuses qui entraînent la perte de connaissance; depuis l'âge de douze ans il a des vertiges qui durent une minute; il a toujours des maux de tête avec sensation de vide, serrement de tête; la mémoire, la pensée, la volonté sont affaiblies; depuis dix ans il se nourrit de lait, ne pouvant tolérer un aliment solide.

II

ORIGINE MÉDULLAIRE.

Chez beaucoup de malades, l'irritation de la moelle paraît la première ; j'ai déjà parlé de ceux qui sont pris de douleurs qui s'étendent dans les extrémités des membres supérieurs, ou de douleurs du dos, des lombes, qui vont aux genoux, aux articulations du pied, douleurs des muscles ou des nerfs ; ils sont tous invariablement classés sous le titre de rhumatisans ; les pathologistes ont fait une entité morbide de ces douleurs multiples dont l'origine est l'irritation de la moelle, et les ont rapportées au rhumatisme. C'est le rhumatisme qui englobe tous ces faits pathologiques, le rhumatisme dont le sens, la nature n'ont jamais pu être définis parce que l'on n'avait pas connu l'irritation de la moelle. Je ne citerai qu'un seul cas type qui permettra de les comprendre tous.

Une dame de cinquante et un ans, qui n'est plus réglée depuis deux ans, me dit que, depuis vingt ans environ, elle souffre de douleurs musculaires des mollets qui s'étendent aux orteils ; elles se déplacent subitement et se portent aux bras ; elle a toujours un sentiment d'inquiétude dans les

membres et ne peut les laisser en place ni jour ni nuit; son sommeil est mauvais : ces douleurs cessent tout d'un coup, et sont remplacées par des sensations de brûlure le long de l'œsophage. L'appétit est normal, mais elle vomit chaque jour une certaine quantité de liquide.

III

ORIGINE DANS LES CENTRES NERVEUX ABDOMINAUX.

Pour la femme, l'irritation débute très souvent dans le plexus lombo-aortique, et passe au plexus; le plexus à son tour irrite tantôt le cerveau, tantôt la moelle, qui déterminent un ensemble de phénomènes nerveux qu'on a rangés à tort sous le nom d'hystéricisme; c'est tantôt une crise nerveuse cérébrale ou une crise médullaire qui est due au plexus et se développe à la suite du repas. Le lecteur comprendra facilement, avec l'observation clinique, ces faits qui évoluent dans les centres nerveux et en tirent leur origine.

1° Une fille de dix-neuf ans qui a le plexus solaire douloureux, a, immédiatement après le repas, un gonflement de l'estomac; tous les trois jours, après le repas, le cerveau se manifeste par l'irritation qui lui est propre; cette

jeune fille perd toute volonté, ne peut se mouvoir, a les yeux fixes durant un quart d'heure et pleure.

Son appétit est augmenté; elle a des fringales et mange à chaque instant.

2° Une femme de quarante ans (plexus douloureux) est prise quatre heures après le repas de lourdeur de tête, et pleure.

3° Une femme de vingt-six ans, dyspeptique depuis trois ans, sent l'estomac lourd quatre heures après le repas, deux fois par jour; le soir à minuit elle est prise de bourdonnement d'oreille, ne voit pas durant quelques minutes; tout le côté gauche du corps est hyperesthésié.

4° Une femme de quarante-trois ans, a des régurgitations continuelles, sent, trois heures après le repas, une boule qui remonte vers la gorge, et alors elle est prise de maux de tête, de vertige, de trouble visuel; les mâchoires se contracturent et les membres sont lourds.

Dans ces derniers cas, le cerveau et la moelle s'irritent sous l'influence du plexus : chez quelques-uns la moelle s'irrite isolément par l'irritation du plexus que développe le repas.

5° Un homme de cinquante-huit ans, dyspepsique depuis vingt ans, souffre, deux heures après le repas, de pincement dans l'estomac;

puis il est pris de crampes dans la cuisse droite qui passent à la cuisse gauche, et enfin d'un tremblement général. L'estomac est dilaté et le foie congestionné.

6° Un homme de cinquante-cinq ans qui a l'estomac dilaté, et plein de liquide, sans appétit, est réveillé la nuit par des gonflements d'estomac, des crachements, sent des douleurs entre les épaules, dans les doigts de la main, des crampes dans les mollets, il est pris de peur et saute hors du lit.

Voilà un nombre suffisant de faits pour saisir la marche de l'irritation, ses diverses origines dans les divers centres nerveux, pour comprendre comment ils réagissent les uns sur les autres, pour produire cette symptomatologie complexe avec laquelle on a imaginé un nombre infini d'entités pathologiques spéciales, neurasthénie, hystéricisme, etc., cette symptomatologie dont on n'a pu expliquer jusqu'ici ni la nature ni le sens, symptomatologie précise qui s'observe chaque jour et se présente à chaque instant à l'attention du clinicien.

Les repas ne sont pas suivis toujours d'une crise cérébrale ou médullaire ; souvent ils n'amènent qu'un phénomène cérébral ou médullaire, un mal de tête, un vertige, un étourdissement, une

perte de connaissance, un bourdonnement d'oreille, ou bien l'incapacité de réfléchir, de se souvenir, de vouloir, ou une insomnie, ou des cauchemards ; le repas peut n'être suivi que d'un phénomène médullaire, d'une névralgie dentaire, faciale, intercostale, lombaire; si l'hyperesthésie existe dans une partie quelconque de corps, elle devient plus vive après le repas ; c'est une épaule qui devient douloureuse, une névralgie qui s'exagère, etc. En un mot, symptômes cérébraux et médullaires peuvent se produire par irritation du plexus, en même temps ou individuellement. Les muscles, les nerfs peuvent devenir douloureux par la même cause.

Chaque centre nerveux peut commencer l'irritation et la transmettre aux autres centres, ou bien éveiller la douleur dans les nerfs et les muscles qui en relèvent.

J'ai insisté sur l'influence du cerveau et de la moelle sur le plexus ou sur l'influence du plexus vis-à-vis du cerveau et de la moelle.

Il me faut indiquer encore par l'observation l'action directe du cerveau ou de la moelle sur les centres nerveux péri-ombilicaux et sous-ombilical.

1° Une dame de cinquante-cinq ans, a depuis dix ans des vertiges, le plexus n'est pas sensible,

la fonction de l'estomac s'accomplit sans malaise; mais les deux centres nerveux péri-ombilicaux sont douloureux à la pression; elle a cinq ou six selles liquides chaque jour.

2° Une dame de vingt-cinq ans, a de la rachialgie, des douleurs le long de la colonne vertébrale, des douleurs dans les bras et les jambes. Le centre ombilical gauche est sensible à la pression; chaque jour elle a des coliques suivies de deux ou trois selles liquides. Inversement un des centres péri-ombilicaux peut être primitivement irrité, et l'irritation du plexus, de la moelle, du cerveau ne viendra qu'après.

Ces observations cliniques permettent de saisir l'enchaînement de tous les centres, de tous les nerfs, l'unité du système nerveux dont un fragment ne peut se troubler sans que tout entier il ne ressente ses effets; jusqu'à présent il a été morcelé à l'infini ; et la pathologie n'a étudié que les symptômes de ses divers éléments isolés, détachés les uns des autres, elle n'a pu saisir son unité. L'irritation n'est jamais violente dans deux centres en même temps; si la céphalalgie, le vertige, etc., sont intenses, les phénomènes stomacaux le sont peu; si les phénomènes d'origine médullaire, les névralgies, les myalgies

sont très prononcés, ceux de l'estomac le sont peu : lorsque les gaz, les vomissements sont continus, il n'y a d'ordinaire que peu de symptômes cérébraux ou médullaires ; de même, en cas de diarrhée abondante, les symptômes de l'estomac, de la tête, de la moelle, ne sont pas très marqués.

Aux phénomènes cérébraux, médullaires, qui peuvent durer des années, succédera la dyspepsie qui durera à son tour des années pour être remplacée de nouveau par des symptômes cérébraux ou médullaires ; la névrose a tendance à se prolonger indéfiniment, se calmant spontanément pour revenir avec une nouvelle acuité, et elle se modifie sans cesse, véritable Protée, désespérant le malade et trompant le médecin sans cesse, qui croit y reconnaître autant de maladies différentes qu'elle a de manifestations différentes.

Lorsqu'il constate des maux de tête, des vertiges à répétition, ne s'occupant que de ces symptômes, il incrimine l'arthritisme ; s'il découvre un bruit de souffle au cœur et dans les carotides, il diagnostique l'anémie ; qu'un individu ait de l'eczéma, de la dyspepsie, il est rangé dans les herpétiques, etc., etc., que d'entités pathologiques ont été décrites qui n'ont aucune raison d'être ; des maladies sans nombre ont été

admises comme étrangères l'une à l'autre, qui toutes se rapportent à une même cause, elles se succèdent, se remplacent, mais dérivent toutes du système nerveux irrité.

J'ai cité un nombre suffisant de faits cliniques pour que le lecteur puisse suivre l'enchaînement de l'irritation des divers centres, irritation qui d'ordinaire les atteint simultanément, mais s'exprime d'ordinaire plus fortement dans l'un d'eux. Si un des centres est violemment atteint, généralement le malade guérit plus facilement ; la guérison est au contraire plus lente si les symptômes sont développés dans tous les centres à la fois avec peu d'acuité.

C'est au médecin qu'il appartient de vérifier l'exactitude de toutes ces données pathologiques, avec l'examen du grand nombre de malades qui se présentent journellement à son observation et lui demandent la guérison ; ils le mettront à même de saisir le rôle fondamental de la cellule nerveuse ; et lui permettront de voir combien l'oubli de la cellule a faussé toute la pathologie.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE X

SYMPTOMES VISCÉRAUX

NEZ. — BOUCHE. — PHARYNX. — ŒSOPHAGE.

L'abdomen et le thorax renferment tous les viscères, qui servent à la nutrition et à la procréation, les viscères qui servent à digérer les aliments, et, une fois digérés, à les faire absorber, l'organe qui sert à lancer le sang dans tout le corps, le cœur, les organes qui servent à purifier le sang et à le débarrasser de ses matières toxiques, le poumon, le foie, le rein, les glandes destinées à faire des liquides servant à la digestion (foie, pancréas), etc.

Tous ces viscères sont intimement unis entre eux par le système nerveux abdomino-thoracique, de telle manière que le désordre de l'un

d'entre eux peut troubler la fonction de quelque autre ; ainsi une maladie du cœur ou du poumon devient cause de dyspepsie, une maladie du foie peut devenir cause de maladie du rein.

Chaque viscère est innervé par des ganglions nerveux ; mais ils sont reliés, entre eux, par des cordons nerveux, et leurs ganglions nerveux sont tous influencés par le plexus solaire qui centralise les impressions nerveuses viscérales, et réagit sur tous.

C'est ce que démontre l'observation clinique.

Le plexus n'est pas, comme le disait Van Helmont, le président de tout le genre nerveux ; il centralise les actions nerveuses de tout le système nerveux abdomino-thoracique, aussi bien que les actions des autres centres, ainsi que je crois l'avoir démontré plus haut ; à son tour, il influence non seulement le système nerveux abdomino-thoracique, mais le cerveau et la moelle, de telle manière que, quand ils sont déséquilibrés, c'est par l'estomac surtout que le médecin a prise sur le système nerveux pour le ramener au repos.

Le liquide digestif, le suc gastrique que produit l'estomac n'est qu'un petit côté de sa fonction ; il vaut surtout par son influence sur le système nerveux ; cette physiologie de l'es-

tomac n'a pu être saisie par les expérimentateurs qui n'ont tenu compte que du suc gastrique.

Bichat l'appelait foyer épigastrique et l'opposait au foyer cérébral ; il en avait compris l'importance, et Beau, cet observateur si fin, si ingénieux, a écrit que, si le crâne renferme le centre nerveux de la vie de relation, la région épigastrique renferme celui de la vie organique.

Beau avait donc saisi le rôle du plexus, mais depuis ses travaux, le plexus a été de nouveau oublié.

Comme les expérimentateurs ne peuvent étudier sérieusement le système nerveux des viscères, son histoire n'a pas été faite par les physiologistes, et alors les pathologistes ont étudié les viscères sans tenir compte de leur système nerveux.

C'est à la clinique à l'étudier, à le faire connaître ; c'est lui dont je vais faire l'histoire en passant en revue la pathologie des viscères qu'il détermine.

Le système nerveux abdomino-thoracique n'est pas un système indépendant, puisque j'ai dit qu'il reçoit les actions des centres et qu'il les trouble ; mais on peut l'observer irrité isolément.

Toute la question de la dyspepsie ne comprend que les phénomènes dus à l'irritation du

plexus solaire, et aux centres nerveux directement en rapport avec lui ; c'est lui qui, irrité, règle en quelque sorte l'évolution de cette maladie, et elle ne guérit que si le centre principal et les centres secondaires reviennent au repos : c'est lui qui rend l'estomac douloureux, développe le spasme de sa fibre musculaire, et congestionne pathologiquement la muqueuse de l'estomac ; c'est lui qui agit sur les centres péri-ombilicaux pour faire la constipation ou la diarrhée ; à cause de ses relations avec les nerfs du nez, de la bouche, du pharynx, de l'œsophage, il cause tous les symptômes de ces organes que l'on observe dans la dyspepsie ; de même il deviendra cause de tous les désordres des viscères de la poitrine et de l'abdomen ; si j'ajoute que le plexus réagit sur le cerveau et la moelle, le lecteur comprendra facilement que la dyspepsie n'est jamais une maladie localisée à l'estomac, et que toutes les discussions auxquelles les médecins les plus éminents se sont livrés, durant une trentaine d'années, à propos de la gastralgie et de la gastrite, étaient des discussions de casuistes.

Il me faut donc reprendre tout le sujet, refaire toute la pathologie du tube digestif et celle des viscères telle que nous l'enseigne la clinique ;

cette description montrera tout le rôle du système nerveux abdomino-thoracique.

Je passerai en revue non seulement les symptômes de la dyspepsie dans l'estomac et le gros intestin, mais dans le tube digestif tout entier, depuis les fosses nasales qui sont troublées dans leur sensibilité et leur fonction quand il y a dyspepsie, et j'étudierai le nez, la bouche, le pharynx, l'œsophage.

I

NEZ.

Dans la dyspepsie, le sens de l'odorat est souvent altéré, diminué ou exalté ; les nerfs de la cinquième paire donnent des picotements, des démangeaisons, de véritables douleurs dans une ou dans les deux narines ; les arcades du nez donnent sensation de lourdeur, de brûlure. La muqueuse nasale est gonflée dans sa partie supérieure, et gêne la circulation de l'air ; ses sécrétions sont accrues ou taries, le malade se plaint d'un écoulement continu de liquide aqueux, incolore qui ne s'épaissit pas, ne devient pas verdâtre ; il cesse tout d'un coup et revient à la suite d'un repas ; il dure des jours,

des semaines, des mois : souvent il est remplacé par un flux de sang plus ou moins abondant, surtout chez les jeunes enfants, et se reproduit à de fréquentes reprises ; on invoque l'anémie, la pléthore ; ce ne sont que les centres nerveux qui déterminent et le coryza, et l'hémorragie ; ce sont eux qui, stimulant les nerfs de la muqueuse, provoquent ces accidents.

Sur 500 dyspeptiques, 30 individus sont affectés d'un coryza chronique, et 5 avaient des épistaxis fréquentes ; tous ces symptômes ne paraissent qu'après la dyspepsie, ou peuvent la précéder, et indiquent l'irritation des centres.

II

BOUCHE.

Toute la bouche, muqueuse, langue, muscles masticateurs, glandes salivaires, gencives, dents, souffrent de la dyspepsie et à la longue tous sont lésés, et dans leur fonction, et dans leur structure, lorsque la dyspepsie est invétérée.

La muqueuse de la langue blanchit, aussitôt que le plexus s'irrite ; ce n'est que très exceptionnellement qu'elle conserve sa coloration normale ; je reconnais très souvent l'ancienneté de

la dyspepsie par l'examen de la muqueuse linguale. L'enduit saburral est une glossite superficielle, une hypergenèse de cellules infiltrées de granulations graisseuses, et à mesure que se prolonge la dyspepsie, la glossite devient de plus en plus profonde, les cellules superficielles finissent par se détacher, et laissent le derme à nu, qui apparaît rouge.

Ce n'est pas l'enduit qui donne le mauvais goût ; ce sont les nerfs de la muqueuse qui donnent de fausses sensations ; si le malade se purge, l'enduit diminue quarante-huit heures et triplera ensuite.

Les papilles, les follicules de la muqueuse se gonflent, s'hypertrophient dans cette glossite ; ceux du quart postérieur, surtout ceux des bords de la langue ; ensuite ils se dessinent par leur volume augmenté ; l'enduit de la langue s'épaissit sans cesse à mesure que se prolonge la dyspepsie, et à la longue la muqueuse s'ulcère, elle blanchit dans sa totalité ou par îlots ; c'est ce qu'on appelle psoriasis de la langue ; la muqueuse est souvent plus atteinte dans une moitié seulement et dans la gauche de préférence ; elle finit par s'ulcérer.

Si la muqueuse a subi des altérations profondes, les muscles qu'elle recouvre perdent leur

liberté d'action, la mastication devient pénible, la parole même est gênée, et les aliments solides sont pris en dégoût.

Toute la muqueuse de la bouche participe à l'action de la maladie d'estomac ; des exfoliations, des ulcérations, des aphtes se creusent à la voûte palatine, sur les lèvres, les joues ; les nerfs donnent des sensations de démangeaisons, de brûlures, de douleur. La muqueuse des gencives s'ulcère aussi, et maintient mal les dents ; celles-ci se décollent de leurs alvéoles progressivement, et tombent les unes après les autres avec ou sans carie, à la suite de névralgies ou sans névralgies.

J'ai été consulté par une dame de quarante-cinq ans, dyspeptique depuis des années, qui avait de telles brûlures, de telles douleurs dans la langue, qu'elle fut obligée de la tenir, plusieurs heures la nuit, hors la bouche ; je ne la soulageai qu'après avoir amélioré, au bout d'un mois, l'état stomacal.

L'enduit de la langue disparaît par le traitement de la dyspepsie ; les ulcérations de la langue, ses aphtes disparaissent lorsque l'estomac se guérit, et c'est à cette condition que la chute des dents peut s'enrayer, et voici ce qu'on observe ; au bout d'une quinzaine de jours de

traitement, l'enduit saburral diminue d'avant en arrière ; les cellules de la portion antérieure de la langue, du quart antérieur environ, commencent par revenir à l'état physiologique ; elle devient rose à sa pointe, puis l'enduit saburral n'en occupe plus que la moitié ; lorsqu'il est épais et ancien, ce n'est que très lentement que la langue se répare, il faut de un à deux ans pour la rétablir ; tous les médicaments conseillés actuellement, les purgatifs, ne servent qu'à entretenir l'enduit, à l'épaissir ; à mesure que la muqueuse guérit, le goût se refait, les muscles retrouvent leur activité.

Lorsque la muqueuse est malade, les sécrétions des glandes de la langue, des gencives, des glandes salivaires sont ou diminuées ou augmentées ; la salive est épaissie, visqueuse, gluante, étalée sur les bords de la langue en deux traînées blanchâtres ; une sensation de sécheresse pénible accompagne cette viscosité de la salive ; ou bien la sécrétion augmente tout d'un coup ; un tel flux de salive s'établit que le malade est forcé de la rejeter continuellement, que la nuit il ne peut dormir parce qu'il crache et que la salive coule de la bouche ; cet excès de sécrétion se relie souvent à la stomatite que produit la dyspepsie de vieille date.

La sécrétion normale des glandes ne reparaît aussi que si la dyspepsie diminue et guérit ; on voit augmenter peu à peu la quantité de salive normale ; les traînées de salive gluante des bords de la langue diminuent et font place à une salive fluide et transparente.

III

PHARYNX.

L'angine pharyngée, l'angine glanduleuse qui est si commune chez les enfants déjà, précède ou suit la dyspepsie ; elle s'exagère à la suite des repas, à la suite de la moindre fatigue ; des picotements, des démangeaisons sont sentis dans le fond de la gorge, suivis souvent d'une petite toux sèche qui se renouvelle plusieurs fois par jour, la gorge donne sensation de sécheresse ; sa muqueuse est rouge, luisante, couverte de vaisseaux variqueux, de liquide gluant, blanchâtre ou verdâtre, gris ou teinté de sang ; le malade expectore, après avoir toussé, des spumes sanguinolentes qui entraînent parfois des grains amidonnés qui ne sont que des concrétions calcaires ; les follicules à la surface de la muqueuse sont grossis et décrivent une ou plusieurs lignes longitudinales.

L'angine tourmente singulièrement le malade ; il souffre de la gorge le matin à jeun, ou après chacun des repas ; il m'est souvent arrivé d'être consulté pour la gorge par des gens dyspeptiques qui ne se doutaient pas que le traitement de la dyspepsie aurait raison de l'angine.

Chez la plupart, si la maladie d'estomac est ancienne, la muqueuse du pharynx est rouge et enflammée ; souvent même elle est couverte d'ulcérations ; elle se complique aussi d'amygdalite phlegmoneuse ou d'angine couenneuse.

L'angine pharyngée s'aggrave par les astringents et les sulfureux.

Elle donne souvent lieu à des erreurs de diagnostic quand on ne connaît pas la dyspepsie : la toux qu'elle produit, les crachements sanguinolents, l'inappétence, l'amaigrissement et les sueurs si communes dans la dyspepsie font craindre à tort la tuberculose.

Le spasme des muscles du pharynx s'observe si l'estomac souffre depuis longtemps, et alors l'aliment passe difficilement ; il ne peut toujours arriver à l'œsophage et est rejeté.

La gêne de la déglutition inspire du dégoût, comme la gêne de la mastication, pour les aliments solides et empêchera de se nourrir sérieusement.

IV

ŒSOPHAGE.

L'œsophage ne reste pas étranger aux désordres que fait la dyspepsie dans les parties supérieures des voies digestives ; quelquefois l'estomac même ne détermine aucun symptôme ; et la dyspepsie évolue, pour ainsi dire, tout entière dans l'œsophage ; les malaises qu'il donne sont bien plus pénibles que ceux de l'estomac ; quelques heures après le repas, ou immédiatement après, les nerfs, le muscle, la muqueuse de l'œsophage sont sentis ; des sensations de picotement, d'éraillure, de brûlure sont perçus dans tout le tube ou dans une partie seulement ; il se fait des spasmes musculaires dans la portion supérieure, moyenne ou inférieure ; ces spasmes se compliquent d'angoisse, d'étouffement, de sensation de mort ; cette crise dure quelques minutes ou une demi-heure, quelquefois une ou deux heures ou plus longtemps ; il en est qui ont toujours l'œsophage sec et brûlant, et la brûlure s'étend dans le pharynx et la bouche.

Voilà les faits œsophagiens qui suivent le repas, mais chez un certain nombre, ils se produisent pour ainsi dire en sens inverse ; ils

paraissent pendant le repas ; aux symptômes buccaux, pharyngiens que j'ai analysés plus haut viennent s'ajouter les symptômes œsophagiens qui sont dus à la dyspepsie ancienne, ce que l'on appelle généralement l'œsophagisme. Lorsque l'aliment a traversé le pharynx et est reçu par l'œsophage, le muscle œsophagien se contracture dans une de ses parties et rejette l'aliment ; il sera rejeté immédiatement si les muscles supérieurs se convulsent, et plus tard si ce sont les muscles inférieurs : ces spasmes musculaires sont suivis quelquefois de relâchement de la fibre musculaire, de telle manière que l'œsophage se dilate en un de ses points, et l'aliment y est arrêté et y séjourne. Le malade sent l'arrêt, et cherche à le faire descendre en buvant une quantité considérable de liquide, deux bouteilles de liquide, et il arrive à faire passer l'aliment grâce à la grande quantité de boisson ; mais parfois l'aliment est vomi et entraîne une certaine quantité de sang fournie par la muqueuse qui est variqueuse et ulcérée ; le récit de ces symptômes fait craindre une tumeur ; une sonde à boule permettra seule de faire le diagnostic ; son libre passage apprendra au médecin que le canal est libre et non obstrué par une tumeur ; du reste la tumeur est bien rare et l'œsopha-

gisme est assez fréquent, dû à la dyspepsie. Au début de l'œsophagisme, le solide se fraye un passage mieux que le liquide parce qu'il fait cesser le spasme, et le liquide a tendance à l'augmenter.

Il faut que le médecin intervienne promptement lorsque l'œsophagisme complique la dyspepsie, et fasse passer à plusieurs reprises la sonde œsophagienne ; j'ai traité un malade de province qui vomissait toute espèce d'aliment solide ou liquide, et il mourait de faim ; j'arrivai promptement avec la sonde à faire cesser l'œsophagisme et je pus commencer à l'alimenter.

CHAPITRE XI

ESTOMAC.

GONFLEMENT, SPASME, NAUSÉES, RÉGURGITATION, VOMISSEMENTS, DILATATION, GAZ, HOQUET, CANCER.

Je réunis dans ce chapitre les symptômes de l'estomac et du gros intestin, parce que la dyspepsie, étudiée dans la partie sous-diaphragmatique du tube digestif, évolue successivement dans ces organes ; provoquée dans l'estomac par l'irritation du plexus solaire, elle dure, dans cet organe, un certain temps, et spontanément elle diminue, et passe au gros intestin, appelée par l'irritation des centres péri-ombilicaux qui succède à celle du plexus. Le plexus fait tous les symptômes de l'estomac, gonflement, gaz, nausées, etc., puis il devient cause de tous les symptômes du gros intestin, constipation, diarrhée, hémorroïdes, etc.,

et ceux-ci ne cessent qu'à la condition que le plexus se calme. J'ai guéri de la constipation une dame de quatre-vingts ans qui, depuis quarante ans, ne pouvait avoir de selles qu'au moyen de lavement pris chaque jour, et elle est arrivée après un certain nombre de mois de régime qui avait calmé le plexus à avoir chaque jour une selle spontanée.

La fonction de l'estomac dépend de l'état physiologique du plexus, la dyspepsie ne relève que de son irritation. Tous les médicaments, amers, eupeptiques, vins médicamenteux ne peuvent, ainsi que je l'ai démontré plus haut, qu'accroître son irritation.

La constipation et la diarrhée sont dues à l'irritation des centres péri-ombilicaux, et indirectement au plexus; les médicaments opiacés, la magnésie, etc., pourront donner des selles ou arrêter la diarrhée momentanément; mais ils augmenteront l'irritation des centres et ramèneront une constipation et une diarrhée plus intenses; j'ai maintes fois guéri la diarrhée, durant depuis des années, par le traitement de l'estomac; tous les médicaments appliqués directement sur le gros intestin ou même de simples lavements l'irritent.

Il n'y a pas d'aliments, comme dit le vulgaire,

constipants ou relâchants, rafraîchissants ou échauffants ; il n'y a que des aliments qui troublent le plexus ou ne le troublent pas ; c'est à lui qu'est subordonnée la fonction du gros intestin ; la régularité des selles dépend de lui : aussitôt qu'il est frappé le gros intestin est atteint.

L'intestin grêle, qui a le grand rôle dans la digestion et dans la nutrition, n'est pas influencé par le plexus, et cela est heureux parce que tous les dyspeptiques mourraient et ne meurent que par les erreurs de la thérapeutique. On a bâti des romans sur l'effet de la dyspepsie dans la nutrition ; le dyspeptique digère les aliments aussi bien que le non dyspeptique, mais avec mille souffrances ; il peut ne pas maigrir ; beaucoup engraissent, et s'il maigrit c'est que le système nerveux seul dérange l'assimilation ; d'autres preuves en seront encore données plus loin ; et ce n'est pas parce que le tube digestif ne fournit pas à l'organisme une quantité suffisante d'aliments, qu'il perd en poids.

Étudions donc ces deux phases de la dyspepsie dans l'estomac et dans le gros intestin qui se suivent toujours, avec la plus grande régularité, et qui sont considérées dans la pathologie actuelle comme des maladies distinctes.

1° *Estomac.* — J'ai fait connaître plus haut les

symptômes propres au plexus ; il me faut indiquer ceux de la muqueuse congestionnée pathologiquement : en réunissant ces deux groupes de symptômes, on connaîtra la dyspepsie dans l'estomac.

Leur mode de développement, la régularité avec laquelle ils reviennent aux mêmes jours, aux mêmes heures, leur intensité, tout dépend du plexus.

Ils ne paraissent au début qu'à de longs intervalles, chaque mois ou tous les quinze jours ; ils annoncent que le plexus s'irrite, que la dyspepsie se prépare ; ils deviennent de plus en plus fréquents, se renouvelant chaque jour, plusieurs fois par jour et finalement ils deviennent continus. La continuité est l'expression de la plus haute irritation du plexus, et fait des souffrances incessantes.

Chez les uns ce n'est qu'un seul symptôme qui est provoqué par le plexus, le gonflement par exemple, ou les gaz, ou les nausées, ou les vomissements ; et ce symptôme unique indique le mal d'estomac ; chez bon nombre il y a une succession de symptômes, c'est le gonflement qui commence, puis les gaz, les régurgitations, les nausées, etc., et les symptômes ne seront enrayés que lorsque le centre nerveux retrouve son équilibre.

Chacun des symptômes mérite une description spéciale.

Le *gonflement*, qui est dû au relâchement de la fibre musculaire de l'estomac, et non à la production des gaz, comme cela est répété journellement, est d'ordinaire le fait primitif de la dyspepsie ; durant une demi-heure, une heure, et reparaissant après un seul repas, ou après chaque repas. Il finit par s'établir en permanence ; et alors la région sternale présente une voussure qui dessine l'extension de l'estomac ; cette voussure est quelquefois confondue avec une tumeur ; mais il est bien facile de la reconnaître. Elle gêne la respiration et est une source de malaise continu ; elle disparaît par le traitement de l'organe.

Le *spasme* est la convulsion indolore ou douloureuse de la fibre musculaire, qui produit de véritables nodosités soit dans la partie gauche ou la partie droite de l'estomac ; il donne au dyspeptique la sensation de vibration, commençant à une extrémité de l'estomac et se terminant dans l'autre, ou la sensation d'une bête qui se promène dans l'organe et le ronge ; elle est très pénible ; on l'observe fréquemment dans la dilatation de l'estomac, elle se complique parfois d'un sentiment d'angoisse.

La *nausée* se relie directement au spasme mus-

culaire. Elle se manifeste dans les mêmes conditions que tous les phénomènes de la dyspepsie. Elle est bien grave quand elle devient continue. J'ai traité et guéri, avec deux ou trois lavages de l'estomac et le régime alimentaire, une malade que j'ai déjà citée, une jeune femme d'Enghien, qui mourait d'un état nauséeux durant depuis trois ans. Jour et nuit, elle ne dormait, ne pouvait se nourrir et elle était déjà réduite à l'état d'inanition quand je fus chargé de la traiter ; elle fut rétablie au bout de six mois, et elle eut un enfant, un an après la guérison.

La *régurgitation* est due au spasme, comme la nausée. Elle rejette une certaine quantité des aliments pris ; mais ce qui est remarquable, c'est que la quantité rejetée est presque chaque jour la même en poids ; il semble que le plexus ne se calme qu'après avoir renvoyé cette quantité ; celle-ci ne diminue, sa tolérance ne reparaît, qu'à la condition qu'il reçoive l'aliment en quantité et en qualité qui lui sont appropriées, ou la régurgitation devient incessante. Elle peut devenir grave et contribuer à l'inanition si elle emporte une quantité excessive des aliments.

Lorsque le spasme se fait brusquement, avec une grande violence et que la convulsion de la

fibre musculaire s'étend à toute la fibre musculaire, au lieu de régurgitation, qui n'est due qu'à un spasme partiel, c'est le vomissement qui arrive.

Il emporte, ou l'aliment, ou du liquide en grande quantité, si l'estomac est dilaté, ou du sang dès que la muqueuse est ulcérée.

Le *vomissement* n'a un caractère sérieux que si, survenant immédiatement après le repas, il emporte une trop grande quantité d'aliment et qu'il dure ; il est bien moins sérieux ne survenant que trois ou quatre heures après le repas ; car il ne soustrait qu'une très petite quantité de matière alimentaire.

Un aliment donné mal à propos, un médicament prescrit intempestivement, en prolongent la durée. Aucun médicament n'est susceptible de l'enrayer, parce qu'il n'en peut supprimer la cause, ni la potion de Rivière ni la glace, qui irritent le plexus, ni les vins qui ont même effet. Phénomène d'origine nerveuse, un changement d'air, un voyage, l'arrêtent, mais pour être remplacé par un autre symptôme de dyspepsie. Une substance quelconque introduite dans l'estomac peut avoir le même effet. Il n'y a pas de médicament contre le vomissement plus qu'il n'y en a

contre le gonflement ou les gaz. Le vomissement n'est qu'un symptôme.

Il peut toujours être combattu. Lorsque les pathologistes ont décrit le vomissement incoercible, lorsque les accoucheurs ont délivré avant terme des femmes enceintes qui vomissaient tous les aliments, ils ne comprenaient pas le sens du vomissement; ils l'entretenaient par leurs vins de Champagne, la glace, etc. J'ai été plusieurs fois mandé auprès de femmes enceintes qui vomissaient depuis des mois, et chez qui on devait provoquer l'accouchement; j'ai toujours arrêté les vomissements, guéri l'estomac, et la grossesse continua et s'acheva heureusement sans aucun accident.

La *dilatation* de l'estomac, qui est la conséquence du spasme de la fibre musculaire de l'estomac plus ou moins prolongé, s'accompagne souvent de vomissements de liquide, surtout quand elle est grande et que l'estomac atteint l'ombilic ou dépasse l'ombilic de plusieurs centimètres.

Je l'ai notée dans cent dix-neuf cas sur cinq cents dyspeptiques; le cinquième des dyspeptiques ont donc l'estomac dilaté.

Quelques médecins, qui s'occupent spéciale-

ment de l'étude de l'estomac, lui attribuent une gravité qu'elle n'a point. La dilatation est aussi curable que la dyspepsie sans dilatation; seulement la durée du traitement est plus longue.

Rien n'est plus facile que de diagnostiquer la dilatation; il suffit de percuter la région de l'estomac en appliquant la paume des mains sur la région droite et gauche de l'organe, ou bien il suffit d'appliquer une main sur la fosse iliaque droite, de percuter avec cette main pour percevoir le flot avec l'autre main placée sur l'estomac. Souvent le malade sent lui-même le flot en se mettant au lit et entend le bruit du liquide. J'ai vu des médecins instruits qui étaient embarrassés pour savoir si le liquide était dans l'estomac ou le gros intestin; la configuration de l'intestin ne lui permet pas de réaliser les impressions que donne le liquide stomacal. Un professeur d'une université allemande introduit, pour reconnaître le degré de dilatation, une sonde dans l'estomac et recherche où aboutit son extrémité; c'est là une peine bien inutile, et cette recherche est souvent nuisible au malade. Un professeur de la Faculté de Paris, médecin très éminent, a attribué une influence spéciale à la dilatation sur la production du rhumatisme chronique; c'est là une erreur qu'il pourra reconnaître facilement.

La dilatation ne vaut pas plus que la dyspepsie au point de vue du rhumatisme; celui-ci relève du système nerveux troublé et non de l'estomac : c'est ce que je prouverai dans le cours de ce travail. La dilatation n'est une complication sérieuse que si l'organe dépasse l'ombilic de plusieurs centimètres, et s'il expulse plusieurs litres de liquide en un jour; le vomissement de cette quantité de liquide est suivi d'une prostration nerveuse grave, et quelquefois de convulsions.

La dilatation guérit même à ce degré, mais à condition qu'il ne soit plus commis une erreur de régime ou de thérapeutique. Le vomissement de sang pur ou de pigment sanguin est un accident très commun de la dyspepsie ancienne.

Je compte, sur cinq cents individus, dix qui ont eu des hémorragies sérieuses; l'un, âgé de trente-six ans, a eu, à dix-neuf ans, un vomissement de deux litres de sang; un autre, âgé de trente ans, a eu, à l'âge de vingt-huit ans, un vomissement de trois litres de sang; un troisième a vomi, depuis six ans, à trois reprises, un litre de sang; un homme de quarante-neuf ans, dyspeptique depuis quinze ans, a rendu, il y a vingt-deux mois, de trois à quatre litres de sang; un autre,

de cinquante-deux ans, rejette, depuis douze ans chaque année, plusieurs litres; enfin, une dame de soixante-huit ans, qui a toujours souffert de l'estomac, a vomi, à cinquante-huit ans, un litre de sang. Ces faits montrent la fréquence des vomissements de sang pur, la tendance au retour de ces hémorragies; elles accusent une lésion profonde de la muqueuse, et la lenteur de sa cicatrisation; elles sont rarement foudroyantes. La muqueuse de l'estomac guérit lentement; elle exige, pour se cicatriser sérieusement, des mois ou plusieurs années de repos du corps et d'un régime très sévère.

Les vomissements de liquide chargé de pigment n'ont aucune gravité et s'arrêtent promptement et spontanément. L'ulcère de l'estomac est d'ordinaire dû à la dyspepsie et survient quand les symptômes ordinaires de la dyspepsie se sont montrés depuis longtemps.

Gaz. — Les gaz ont la même pathogénie que les autres symptômes de la dyspepsie : irritation du plexus, spasme de la fibre musculaire qui renvoie les gaz contenus dans l'estomac ou ceux qui s'exhalent des vaisseaux de la muqueuse dilatés.

Se produisant d'abord à de longs intervalles, ils reviennent ensuite chaque semaine, une ou

deux fois, puis, chaque jour, à la suite de chaque repas, trois ou quatre heures environ, et durent une demi-heure, une heure; finalement ils deviennent continus. Il en est rendu tout le jour, que le malade soit à jeun, depuis plusieurs jours, qu'il se soit alimenté ou non. J'ai été consulté par une dame qui, complètement à jeun depuis six jours, en rendait depuis six jours, le jour et la nuit; elle était épuisée après ces longues souffrances. Je les fis cesser rapidement en calmant le plexus solaire. Une autre malade, âgée de trente-neuf ans, dyspeptique depuis une vingtaine d'années, a des crises de gaz terribles qui sont expulsés avec fracas. Elle a une hyperesthésie généralisée de la peau. Il suffit de toucher un point du bras ou du cuir chevelu ou de la peau des reins pour produire une expulsion de gaz durant une ou deux heures; ce qui revient à dire qu'une impression d'un nerf périphérique est cause d'irritation plus grande du plexus.

Chez un certain nombre de malades, le gaz cesse lorsque commence le sommeil et revient aussitôt qu'ils mettent le pied à terre; tant qu'ils restent au lit immobiles, il ne se produit pas.

Ces faits cliniques, la régularité de l'évolution des gaz, leur continuité dans les cas de dyspepsie ancienne, prouvent qu'ils ne sont pas dus

à une fermentation des aliments, à leur décomposition chimique. Il n'y en a que très peu qui sont produits par la fermentation. Quelquefois ils viennent des matières fécales et remontent de l'intestin vers l'estomac. L'estomac n'est pas une cornue où l'aliment se décompose : l'aliment se transforme isomériquement et est rapidement absorbé.

Hoquet. — Le hoquet est également un symptôme de la dyspepsie invétérée. Il peut durer des mois, et souvent jour et nuit, aussi longtemps que l'irritation du plexus.

Cancer de l'estomac. — Le cancer est la dernière étape de la dyspepsie; il est heureusement rare. Sur cinq cents dyspeptiques j'en ai rencontré deux ou trois cas. Il est souvent diagnostiqué alors qu'il n'existe pas. Je l'ai rencontré chez des gens très âgés, souffrant de la dyspepsie depuis une trentaine d'années. Quand la muqueuse de l'estomac est longtemps tourmentée par une fausse médication, un mauvais régime, à la longue le tissu cancéreux peut se développer, aussi bien que le cancer peut apparaître à la lèvre chez les fumeurs qui ont longtemps excité la muqueuse de la lèvre ou de la langue par le tuyau brûlant de la pipe.

La difficulté du diagnostic est très grande. La maladie du comte de Chambord l'a bien démontré : tous les médecins étaient hésitants jusqu'à la fin. Les pathologistes ont fait l'histoire des symptômes du cancer, les ont détaillés avec beaucoup de soin, et finalement, le médecin qui a vu un grand nombre de malades, qui est sérieusement expérimenté, reconnaît que tous ces symptômes du cancer n'existent pas en réalité. Il n'y a pas de symptômes propres au cancer.

L'inappétence, le dégoût des aliments, les douleurs, les régurgitations, les vomissements d'aliments, de liquides ou de sang, l'amaigrissement, le teint cachectique, l'œdème des membres inférieurs, sont communs à la dyspepsie et au cancer. Très souvent le cancer existe au pylore, à la face postérieure de l'estomac et ne peut pas être touché avec la main ; la percussion n'apprend rien alors. Les battements artériels sont extrêmement communs dans la dyspepsie simple; il ne reste donc que la tumeur, et celle-ci peut tromper le médecin ; elle peut être un anévrisme de l'aorte, un rein déplacé, un engorgement des ganglions lymphatiqués placés sur les côtés de la colonne vertébrale.

Comment arriver à poser le diagnostic? Il peut toujours être posé, mais non par la médecine

classique telle qu'elle est enseignée. Le médecin doit distinguer au milieu des phénomènes multiples de la dyspepsie, le cancer, et il le peut. Il peut toujours guérir la dyspepsie ; le cancer, jamais.

Quel est donc le fil conducteur qu'il pourra suivre ? Voici ce qui s'observe. Pour la dyspepsie simple, quelle que soit la gravité des symptômes, si le malade est tenu au repos absolu, s'il ne reçoit que quelques médicaments simples, tolérés par l'estomac, le calmant, une prise de phosphate, de bismuth, de sulfate de soude, etc., des aliments tolérés par l'estomac, du lait, des soupes au lait, l'appétit peut se réveiller, la douleur se calme la régurgitation, le vomissement diminuent et cessent, le teint cachectique disparaît, et peu à peu le médecin, avec les plus grandes précautions, ajoutera de la fibre musculaire (poisson ou viande) de temps à autre, pour réveiller le plexus solaire, après quinze jours ou trois semaines. S'il n'y a que dyspepsie, le malade guérit toujours. L'estomac ne demande qu'à fonctionner ; il suit la direction qui lui est imprimée. Quinze jours ou trois semaines d'observation sont nécessaires au médecin pour avoir une opinion sur la maladie ; si, après trois semaines, aucune amélioration ne s'est produite,

il n'y a pas à hésiter, le cancer est dans l'estomac : le malade est condamné. Il ne devra jamais se prononcer avant ce temps, et seulement après l'avoir vu chaque jour, en faisant noter par la famille et la nourriture prise, et les accidents. Le diagnostic exige un examen prolongé, exige qu'il ne soit pas commis une seule erreur dans le traitement; sans cela aucune opinion sérieuse ne peut être émise sur la nature de la maladie.

Les symptômes stomacaux ne dépendent que de l'aliment donné, des impressions morales communiquées au malade, de ses mouvements. Tout travail intellectuel, tout effort physique, doivent être proscrits dans cette période.

Si toutes ces conditions ne sont pas remplies, l'opinion du médecin est sans valeur.

Le cancer agit indépendamment de l'aliment et de l'hygiène suivie. Il entretient l'inappétence, la douleur, la régurgitation. Les symptômes stomacaux ne dépendent que du tissu nouveau qui excite l'organe. Dans le cancer, l'estomac ne tolère jamais que du lait ou quelques purées. L'apport de la moindre tisane, du lait, de l'œuf, triple les phénomènes qui sont continus : l'amaigrissement, la cachexie, suivent leur cours fatalement.

Voilà les données fondamentales du diagnostic

qui sera posé par le traitement et la marche de la maladie. Il n'y a pas d'autre moyen d'établir un diagnostic avant que la tumeur soit devenue palpable, qu'elle se soit développée. Le médecin ne devra se prononcer qu'après un mûr examen, et ne devra ni rassurer ni effrayer les parents sans avoir une conviction, inspirée par les rapports entre les phénomènes et le régime.

Il est des cas où cette hésitation n'existe pas, c'est lorsque le cancer survient brusquement sans être précédé de dyspepsie. Alors tous les symptômes que j'ai indiqués plus haut s'implantent tout d'un coup : inappétence, amaigrissement, vomissements, teint cachectique, s'installent rapidement et entraînent la mort en quelques mois, c'est-à-dire dans le cancer primitif. L'opinion ne doit être faite qu'après avoir étudié l'estomac par l'aliment, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus.

Lorsqu'une tumeur est sentie dans la région de l'estomac, anévrisme, rein déplacé, engorgement ganglionnaire, tous les symptômes du cancer peuvent se produire. Je me rappelle avoir vu en consultation, à Passy, une dame de soixante-dix ans, qui avait le dégoût des aliments, vomissait ce qu'elle prenait, les jambes œdématiées. Le médecin me fit palper la tumeur sur les côtés

de la colonne vertébrale qu'il disait être un cancer de l'estomac. Cette malade revint à la santé après six mois de traitement, et la tumeur persista. Plusieurs autres malades, qui avaient un rein placé au-dessous de l'estomac, avaient tous les signes de la cachexie cancéreuse et furent guéris par le régime continué quelques mois.

En résumé, tous les symptômes de la dyspepsie, tous les accidents de la muqueuse stomacale, les phénomènes qu'elle produit et même le cancer très souvent, sont le résultat de l'irritation du plexus solaire. Si une indigestion simple est mal soignée, une fausse thérapeutique peut les aggraver jusqu'à faire croire à un cancer. C'est ce qui est arrivé pour le comte de Chambord. Bon nombre de malades qui n'ont qu'une dyspepsie simple meurent, parce que la dyspepsie a été mal soignée. Il ne faut pas seulement que le médecin connaisse le traitement de la dyspepsie; mais, s'il s'agit d'une maladie d'un organe quelconque, d'une affection fébrile, il est nécessaire qu'il ait présents à l'esprit les médicaments et les aliments tolérés, ou bien il peut compromettre la vie du malade.

CHAPITRE XI

GROS INTESTIN

CONSTIPATION, DIARRHÉE, HÉMORROIDES, FISSURE, CHUTE DU RECTUM.

Le gros intestin est intimement uni à l'estomac par les centres nerveux qui président à sa fonction. Il n'est presque pas de cas où à la dyspepsie ne succèdent les symptômes du gros intestin.

J'ai décrit les deux centres péri-ombilicaux et leurs symptômes, lorsqu'ils sont irrités.

L'irritation de ces centres succède spontanément, naturellement, à celle du plexus, qui diminue après quelques semaines. L'histoire de la maladie du gros intestin comprend les symptômes de ces centres que j'ai fait connaître plus haut et les symptômes du gros intestin même.

De même que tous les phénomènes de la dyspepsie sont dus à l'irritation du plexus solaire, de même ceux du gros intestin sont dus à l'irritation des centres nerveux péri-ombilicaux. Les symptômes des centres péri-ombilicaux et du gros intestin composent, si je puis employer cette expression, la deuxième période de la dyspepsie qui succède, pour ainsi dire, fatalement à la première.

Voici ce qu'observera le médecin.

L'aliment, introduit dans l'estomac, ne tourmente plus l'estomac ou fort peu, mais trois ou quatre heures après le repas, après un seul ou après chacun des repas, le dyspeptique sent des douleurs dans un des centres ou dans les deux à la fois, qu'il appelle coliques. Il n'en comprend pas le siège, mais il sait très bien dire que l'estomac est débarrassé et que la maladie est descendue ; en effet, l'action de l'aliment porte sur le centre péri-ombilical et peut ne porter que sur ce centre nerveux. Parfois, celui-ci fait des contractions douloureuses du muscle de l'intestin, qui voyagent de droite à gauche, traversent le côlon et promènent les gaz. Que le centre soit fortement excité, la contraction va jusqu'à l'extrémité de l'S iliaque, au muscle sphincter, qui se contracte ; l'anus se ferme et cette sensation

d'occlusion, qui ne durera pas, est pénible ; cependant, elle peut se prolonger un certain nombre de minutes ou d'heures pour recommencer au repas suivant. Si l'irritation du centre nerveux devient plus vive, elle s'accuse très rapidement après le repas, ou aussitôt qu'un aliment descend dans l'estomac ; la colique qui suit immédiatement l'ingestion de l'aliment est due au plexus ou au centre péri-ombilical. Dans le deuxième cas, le centre étant très irrité, l'aliment peut faire une vraie crise de douleur, de telle manière qu'il peut être intoléré aussi bien par le fait du centre péri-ombilical que du plexus.

Sur cinq cents dyspeptiques, cent ont des selles régulières, normales, bien formées ; cela ne les empêche pas de souffrir dans les centres péri-ombilicaux.

Mais dans les quatre cinquièmes des cas, il y a constipation tenace, ou constipation alternant tous les quinze jours avec la diarrhée, et finalement, si le mal est ancien, la diarrhée est continue. La constipation est due à la diminution de sécrétion des glandes de l'intestin, à la diminution d'exhalation des vaisseaux de la muqueuse. Un mucus épais, visqueux, remplace la sécrétion liquide des glandes et s'ajoute aux matières ; ce mucus forme des fils, des membranes celluleuses

plus ou moins épaisses qui sont rendues de temps à autre avec les matières ; leur expulsion se fait isolément souvent, et avec des coliques, parce que les contractions musculaires sont douloureuses ; c'est l'entérite pseudo-membraneuse sur laquelle ont insisté quelques auteurs, elle n'est que la conséquence de la dyspepsie.

Dans ce milieu intestinal qui reçoit une quantité insuffisante de liquide sécrété, la matière fécale se dessèche, se désagrège en boules, grumeaux, granulations qui s'accumulent dans le cæcum ; le muscle intestinal n'arrive pas à les faire circuler jusqu'à l'S iliaque, à la grande préoccupation du dyspeptique, qui y pense toujours ; il est sans cesse excité par le centre nerveux à expulser des matières qui sont loin de l'anus ; il n'arrive pas, en s'armant de toute sa volonté, en faisant agir vigoureusement ses muscles abdominaux, lombaires, diaphragmatique, à rendre ni boules ni granulations ; quelquefois seulement un peu de mucus : il se désole, la constipation est le souci continuel ; il fait appel aux aliments dits rafraîchissants, aux pilules ; les aliments, les pilules ne sont d'aucun secours, et aggravent le constipation parce qu'ils irritent le centre nerveux. Tant que dure l'irritation du centre nerveux, la fonction de défécation ne se

rétablira pas ; il est des malades qui arrivent à prendre cinq ou six lavements de suite, et ils expulsent une boule. L'intestin qui ne renferme que des scybales ne peut donner des cylindres, malgré la pharmacie.

Certains ont l'intestin chargé de matières mollasses, semi-liquides, aussi difficiles à expulser que les matières sèches et dures, parce que l'organe expulseur est rendu impuissant par son centre nerveux ; ceux-ci ont autant de mal à les rendre, mêlées de glaires et quelquefois de sang que lorsque les matières sont dures et sèches. La constipation est, chaque mois, ou tous les quinze jours, remplacée une matinée, ou un jour entier par dix, quinze selles liquides qui s'arrêtent spontanément, sans remède, pour être remplacées de nouveau par les matières dures et sèches.

Le muscle intestinal se contracte fortement en certains points et non en d'autres, et à la longue il reste distendu dans sa partie droite ou gauche ou dans toute son étendue ; c'est que le centre nerveux est anéanti ; il se forme de vraies tumeurs sonores à droite ou à gauche ou sur le côlon transverse ou des nodosités ; chaque selle ne se fait plus qu'à la condition que le centre se réveille, donne des coliques plus ou moins lon-

gues ; chaque selle est précédée d'une crise douloureuse, suivie d'un anéantissement complet de l'individu et assez souvent d'une perte de connaissance. A la constipation et aux alternances de constipation et diarrhée, succède la diarrhée continue, durant des années, avec dix, douze selles liquides par jour, amaigrissant peu l'individu parce qu'elle n'emporte que l'eau et les chlorures du sang, l'épuisant si elle se compose de leucocythes et d'albumine. La diarrhée peut s'arrêter par les lavements médicamenteux, par les médicaments opiacés introduits dans l'estomac ; elle peut s'arrêter quelques jours par le médicament, mais elle reviendra plus intense, car le médicament ne calme pas le plexus et les centres péri-ombilicaux, et l'arrêt brusque de la diarrhée par le médicament augmente l'irritation des centres nerveux. Lorsque je traite la dyspepsie, pour guérir la diarrhée, voici ce que j'observe :

Les coliques intestinales diminuent, le besoin de défécation, qui se reproduisait à chaque instant, diminue, ou s'il était éteint, il se réveille ; après trois semaines environ, le dyspeptique commence à rendre spontanément quelques boules dont le volume grossira, il les rendra encore péniblement ; les jours d'expulsion spon-

tanée se rapprochent en même temps que la dyspepsie stomacale diminue; parfois les matières deviennent énormes, prennent un volume considérable et tellement que j'ai dû secourir certains malades pour les aider à les rendre avec une curette, ou quelque autre instrument. L'expulsion de ces matières énormes déprime les forces, mais après deux semaines environ, elles reprennent un volume à peu près normal.

En même temps que la constipation guérit, le mucus disparaît.

Dans le cas de diarrhée, la cure de la dyspepsie commence par diminuer la quantité de liquide éliminée, le nombre de selles restant le même; le besoin d'expulsion se renouvelle assez longtemps avec la même fréquence; mais peu à peu le solide se reforme dans le cæcum, et il sera rendu un certain temps avec du liquide; le premier augmente et le deuxième diminue jusqu'à ce que les matières enfin soient redevenues toutes solides.

Il en est de la diarrhée, de la constipation, comme des faits stomacaux : phénomènes d'origine nerveuse, la diarrhée peut s'arrêter par un changement d'air, ou bien la constipation cesse ou est remplacée par la diarrhée. Lorsque le malade va faire une cure d'eaux, c'est toujours

à la cure qu'il attribue le changement ; il attribuera aux eaux les modifications des sécrétions intestinales ; tantôt il en fait l'éloge, tantôt il les incrimine, et il n'est pas dans le vrai quelle que soit son impression ; il ignore que le plus ordinairement c'est au changement de milieu qu'il faut rapporter le changement des sécrétions. Toutes les observations, jusqu'ici, sur l'action des eaux, ont été faites sans avoir tenu compte du système nerveux, en sorte que le medecin ne peut savoir comment il faut interpréter l'effet des eaux par rapport aux sécrétions de l'intestin.

La congestion pathologique de la muqueuse du gros intestin, qui est due au centre péri-ombilical et est cause de constipation ou de diarrhée, entraîne à la longue des désordres profonds dans la structure de cette muqueuse, bourrelets hémorroïdaux, flux hémorrhoïdaux, ulcérations de la muqueuse et écoulement de pus ; la fissure à l'anus, la chute du rectum en sont la conséquence ; tous ces désordres diminuent progressivement lorsque le dyspeptique est soigné ; les ulcérations peuvent guérir, la fissure cesse sans intervention chirurgicale, la chute du rectum peut disparaître, quelque ancienne qu'elle soit. Chez plusieurs malades la chute du rectum a disparu lorsque l'intestin s'était rétabli. D'autres complications

se rattachent à l'entérite ; la typhlite que j'ai rencontrée quelquefois et surtout un engorgement des ganglions lymphatiques situés sur le côté droit de la colonne vertébrale, engorgement qui augmente par la marche, par la diarrhée et est très douloureux. Cet engorgement n'est pas signalé, que je sache, et quand il éveille des sensations douloureuses, celles-ci sont confondues avec des coliques intestinales; il m'est arrivé maintes fois de diminuer ces glandes avec le régime et par des applications de pointes de feu sur le côté droit de l'abdomen, au-dessous de l'ombilic, répétées chaque semaine une fois, durant deux mois de suite. Les faits pathologiques du gros intestin, constipation ou diarrhée, hémorragies, fissures, bourrelets hémorroïdaux, se relient directement à l'irritation du centre péri-ombilical et indirectement au plexus ; ils ne s'amendent qu'à la condition que les deux centres récupèrent leur calme, et les médicaments sont loin de suffire pour les faire cesser.

CHAPITRE XIII

VISCÈRES ABDOMINAUX ET THORACIQUES

FOIE. — ORGANES GÉNITO-URINAIRES, ETC.

Les viscères sont influencés par le plexus irrité; il n'est point de dyspepsie où l'on n'observe à un certain moment une complication viscérale, tous payent leur tribut au plexus.

Si l'intestin souffre à la suite de la dyspepsie stomacale, il en est de même du foie : la congestion du foie, l'ictère, les coliques hépatiques, sont des accidents communs ; j'ai déjà signalé les coliques néphrétiques ; le dyspeptique a aussi du spasme de la vessie, des troubles de la miction, des pertes spermatiques, etc. Par la dyspepsie, le poumon devient sujet aux congestions, aux accès d'asthme ; les palpitations, l'angine de poitrine, l'endocardite elle-même se rattachent à l'irritation du plexus.

Les affections viscérales suivent la dyspepsie, mais elles peuvent aussi la déterminer, ce sont les centres nerveux qui commencent par irriter les nerfs des viscères, et le plexus s'irrite consécutivement.

Il me faut parler de chacun des viscères et je commencerai par ceux de l'abdomen.

1° *Foie.* — On observe surtout la congestion hépatique, l'ictère et les calculs hépatiques.

Quatre-vingts fois sur cent, le foie est augmenté de volume, et peut arriver à dépasser de plusieurs centimètres la ligne ombilicale. Parfois insensible à la pression et à la percussion, il est le plus souvent douloureux à la pression; il peut arriver à occuper toute la région de l'estomac et à s'étendre jusqu'à la rate; il ne présente aucune modification de structure au toucher; il est lisse, mais son poids gêne le malade, qui est tenu de se reposer sur le dos, ne pouvant se mettre ni à droite ni à gauche.

La circulation biliaire est troublée, la peau est subictérique ou tout à fait jaune; les yeux deviennent de temps en temps jaunes, les matières fécales sont décolorées sans que l'urine renferme de pigment biliaire, ou bien les urines sont couleur d'ébène, chargées de pigment.

L'ictère subit, se répétant un certain nombre

de fois, est fréquent, lorsque le plexus est irrité.

Si le plexus est très douloureux, il détermine parfois d'atroces coliques, de l'ictère et des vomissements qui, le plus souvent, font croire à un calcul; il importe de distinguer la douleur due au plexus et celle due au calcul.

Le purgatif, les eaux alcalines, entretiennent les crises du plexus, les aggravent, les font durer. Dans le premier cas la plus grande sensibilité est sur la ligne médiane de l'estomac; s'il s'agit de calcul du foie, la grande douleur est au foie et le plexus est peu sensible.

Le calcul du foie est provoqué par l'influence du plexus et des centres sur la circulation biliaire, et non par le genre d'alimentation; il se produit lorsque le plexus est irrité en même temps que les autres centres : il est dû à l'action nerveuse. Un individu qui a une profession sédentaire, qui s'alimente en excès de viande, de graisse, n'a pas des calculs du foie ou du rein à cause de la profession ou de l'aliment, mais parce que l'ensemble de son hygiène a jeté le désarroi dans les centres nerveux.

Voici quelques faits pour le démontrer.

Une dame de trente-six ans, a des coliques hépatiques depuis plusieurs années; et elle a fait une saison à Vichy et à Plombières ; elle a du

vertige ; elle est incapable de penser ; elle n'a plus ni mémoire ni volonté ; elle a des bourdonnements d'oreille, de la rachialgie à la partie inférieure de la colonne vertébrale, de l'hyperesthésie de la peau et des muscles du bras ; le plexus est douloureux à la pression.

M^me^ L..., trente-huit ans, a eu, trois mois de suite, des coliques hépatiques avec vomissements, des selles décolorées et des urines couleur d'ébène ; autrefois elle avait des migraines ; elle a actuellement des douleurs le long de la colonne vertébrale, des douleurs articulaires.

M^me^ A..., trente-cinq ans, souffre depuis quatre ans de crises de coliques hépatiques ; elle avait, enfant, des maux de tête, et maintenant elle a du vertige, des bourdonnements d'oreille, une sensation de feu le long de la colonne vertébrale ; elle a des gaz, de la diarrhée, un flux sanguin hémorroïdal.

Chez la femme, les menstrues, les grossesses, tendent à ramener les crises du foie par suite de l'influence du centre nerveux sous-ombilical sur les ganglions nerveux du foie. Tous les faits pathologiques sont régis par le système nerveux.

2° *Organes génito-urinaires.* — Je ne reviendrai

pas sur la question rénale, la sécrétion urinaire, que j'ai déjà traitée avec détail; mais il me faut parler de la vessie et des organes génitaux.

Lorsque la dyspepsie dure déjà depuis longtemps, l'individu est pris tout d'un coup d'envies fréquentes d'uriner le jour et la nuit; il urine à chaque instant et n'expulse que quelques gouttes d'urine; il peut ne pas souffrir, mais bien souvent il a des spasmes douloureux du col de la vessie, des sensations de pesanteur, de corps étranger dans la vessie, sensations qui redoublent par la marche ou le cahot de la voiture, comme s'il y avait un calcul dans la vessie; en même temps la région de l'aine, du périnée, est douloureuse; le canal même donne des démangeaisons, des brûlures à son extrémité, et laisse suinter un liquide blanchâtre.

Les urines deviennent muqueuses ou mucopurulentes; le catarrhe de la vessie est assez commun à la suite de la dyspepsie qui a longtemps duré; il guérit si la dyspepsie guérit. La spermatorrhée se produit; la perte spermatique revient à des intervalles plus ou moins longs, puis est fréquente, et recommence deux ou trois fois par semaine; elle entraîne une énorme prostration; elle ne cesse que lorsque l'estomac guérit. Les désirs génitaux sont violents ou

éteints, quel que soit l'âge de l'individu; la fonction des testicules est subordonnée au système nerveux de l'estomac. J'ai noté trois ou quatre fois l'engorgement de la prostate chez des gens dyspeptiques qui n'avaient ni maladie de vessie, du testicule ou du canal.

Chez la femme, les règles se font mal, avec douleurs, ou ne paraissent pas durant des mois; le sang est pâle ou peu abondant; parfois elles durent indéfiniment quinze jours de suite, très abondantes et sont une cause de fatigue; c'est toujours l'anémie que l'on accuse; la leucorrhée continuelle est encore un accident de la dyspepsie; la fonction menstruelle se rétablit par le système nerveux. Lorsque la femme devient enceinte, les grossesses sont parfois très pénibles; elle accouche avant terme, et bon nombre d'entre elles n'arrivent jamais à terme; souvent elles ont la muqueuse vaginale, utérine, hyperesthésiée, et l'hyperesthésie est suivie de contracture du muscle vaginal. L'intervention chirurgicale ne guérit que momentanément la contracture; elle revient par l'hyperesthésie; c'est elle qu'il faut faire disparaître si l'on veut avoir raison de la contracture.

Les névralgies du corps et du col qui proviennent de l'irritation du plexus lombo-aortique

sont souvent accompagnées de métrite du corps et du col, d'hypertrophie de l'organe, de granulations, d'ulcérations. Les cautérisations pratiquées ne servent parfois qu'à irriter le centre nerveux sous-ombilical. Le médecin qui use mal à propos des cautérisations entretient l'état morbide du centre nerveux.

II

VISCÈRES THORACIQUES.

Il n'est point de dyspeptique qui ne souffre du cœur, et ne se croie atteint d'une maladie du cœur.

Serrement du cœur après le repas, pincements, picotements, douleurs violentes, crises d'angine de poitrine avec névralgies se transmettant sur la paroi gauche du thorax et au bras gauche. Ces divers symptômes sont perçus de temps à autre, à de certains intervalles qui se rapprochent et peuvent devenir quotidiens ; ils se montrent trois ou quatre heures après le repas, puis ils arrivent immédiatement après et enfin deviennent continus. L'évolution des symptômes viscéraux est identique à celle des symptômes de l'estomac et de l'intestin, parce que la cause en est la même.

Rien n'épouvante le dyspeptique autant que les phénomènes cardiaques. Tant qu'il n'a que des pincements, des serrements passagers, on arrive à le convaincre qu'il n'a pas une maladie du cœur ; il n'en est pas ainsi quand arrive une crise d'angine de poitrine ; la peur ne le quitte pas, même la crise étant terminée.

Une dame, nerveuse et dyspeptique, est prise la nuit d'une crise d'angine de poitrine qui dura dix heures ; douleur atroce sous le sternum, se répandant dans la poitrine, sur le thorax, dans le bras gauche : elle était haletante, assise sur le lit, la bouche ouverte, la face livide, les extrémités refroidies ; elle, et toute la famille, croyaient la mort prochaine ; les chocs du cœur contre la poitrine étaient tels qu'ils semblaient devoir l'ouvrir ; le pouls ne pouvait se compter ; à la fin de la crise, elle resta épuisée plusieurs jours, et elle ne se rassura qu'après quelques semaines, lorsque l'état général s'était notablement amélioré.

Les palpitations sont d'abord intermittentes chez le dyspeptique, puis elles ne cessent point, plus ou moins violentes ; elles sont plus souvent liées à la dyspepsie qu'à une maladie du cœur ; expression du nervosisme, elles sont dues aux centres nerveux ; les bruits cardiaques sont vi-

brants, ont un tintement métallique, sont réguliers, ou irréguliers, ou intermittents. Le cœur a des arrêts que le malade perçoit ; les bruits sont distincts ou confondus en un seul, couverts par un bruit de souffle doux, au premier temps, à la base ou à la pointe; quelquefois il bat cent cinquante, cent quatre-vingts fois par minute, ou un bruit rapeux s'entend à la pointe, couvrant les deux bruits ; il se fait parfois une véritable endocardite par lésion de nutrition, et alors le médecin se demande si l'endocardite a précédé la dyspepsie ou si elle est consécutive. Le traitement de la dyspepsie a quelquefois raison de la maladie du cœur; l'endocardite peut guérir quand elle est due à l'estomac.

Le pouls, par sa rapidité, ses intermittences, ses arrêts, dessine l'état cardiaque. Il importe de rechercher, lorsqu'on découvre les symptômes de l'endocardite, s'il n'y a point de dyspepsie; lorsque la dyspepsie s'ajoute à l'endocardite, le pronostic est souvent moins grave : j'ai vu l'endocardite disparaître lorsque l'estomac s'était remis.

Tous les nerfs vaso-moteurs souffrent par irritation du plexus : les vaisseaux battent violemment dans le ventre, la poitrine, le cou, les membres, tellement que le malade s'en in-

quiète et en est péniblement impressionné ; ces battements n'ont aucun rapport avec la fièvre et se produisent sans élévation de température.

La laryngite, l'aphonie, les quintes de toux, le faux croup, sont des complications communes de la dyspepsie ; la voix s'altère ou s'éteint. J'ai noté l'aphonie durant quelques semaines, des mois ou quelques années ; les quintes de toux peuvent se prolonger dix, quinze heures de suite ; et je ne l'ai enrayée qu'en appliquant une mouche sur l'estomac.

Sur cinq cents cas de dyspepsie, j'ai rencontré la pleurésie quinze fois. La plèvre s'enflamme sans refroidissement ; la congestion pulmonaire se fait dans les deux poumons ou dans un seul ; elle est souvent d'une grande gravité. Deux femmes de l'hôpital qui avaient le plexus douloureux, ont été emportées en quarante-huit heures par une congestion pulmonaire double.

La bronchite aiguë, la bronchite chronique, ont tendance à se renouveler avec la plus grande facilité et à durer dans les cas de dyspepsie ; enfin, l'accès d'asthme alterne avec cette dernière maladie ou la précède.

L'influence du plexus sur le cœur et le poumon est considérable ; il contribue à augmenter la difficulté respiratoire puisqu'il produit lui-même

de la dyspnée ; il facilite la production des diverses maladies du poumon, les rend plus sérieuses, les entretient.

Bien des gens ne contractent de bronchite, ou de pleurésie, ou de laryngite, qu'après avoir été atteints de dyspepsie. Elle est cause de palpitations, d'irrégularités au cœur et même quelquefois de véritables maladies du cœur, d'endocardite. Seule la tuberculose ne peut pas venir à la suite de la dyspepsie. Il n'y a pas de phthisies d'origine gastrique ; mais par contre, très souvent, la tuberculose fait la dyspepsie. La granulation tuberculeuse ne vient pas de la dyspepsie, de la digestion difficile, douloureuse : son origine est encore inconnue.

Lorsque la granulation existe, les accidents pulmonaires, les congestions, les hémoptysies, sont influencés par le plexus ; le crachement de sang tend à revenir trois ou quatre heures après le repas, et si l'estomac est surchagé d'aliments, excité par des mets ou des boissons qui ne lui conviennent pas, le malade est plus exposé aux congestions pulmonaires, aux vomissements de sang, aux heures où se produisent les symptômes de la maladie d'estomac. Le médecin, en prescrivant le régime, les médicaments, au tuberculeux, devra se souvenir des relations de l'es-

tomac et du poumon ; il devra toujours sauvegarder la fonction stomacale ; ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'il prescrira la créosote, l'huile de foie de morue, le vin, au tuberculeux : chacun de ces liquides peut déranger l'estomac, et, à la suite, l'évolution de la tuberculose peut être activée.

CHAPITRE XIV

CRISES DES CENTRES NERVEUX ET DES NERFS.

Chaque centre, chaque nerf, est sujet à des crises de douleur plus ou moins intenses, durant quelquefois vingt-quatre, quarante-huit heures et pouvant se renouveler de nombreuses semaines ; dans l'intervalle de ces crises, toute trace de sensibilité cesse dans le centre ou le nerf, ou bien l'un et l'autre restent sensibles.

La cellule cérébrale donne des crises de douleurs de tête intolérables dans lesquelles le malade sent la mort proche. Elles peuvent être tellement vives que toutes les facultés intellectuelles sont suspendues, que l'individu est incapable de se mouvoir et de percevoir les impressions du monde extérieur. La crise dure un plus ou moins grand nombre d'heures de suite, ou bien il se fait des crises de vertiges tels que

l'individu ne peut se mouvoir dans son lit sans produire des nausées et des vomissements. Ces vertiges le condamnent à l'immobilité absolue comme les douleurs de tête ; ce sont là les deux espèces de crises encéphaliques que le médecin observera le plus souvent.

Des crises de douleur intenses provenant de la cellule médullaire s'observent, mais moins fréquemment. J'ai déjà parlé des crises douloureuses du plexus, des vomissements incessants de liquide se répétant un grand nombre d'heures de suite, des crises de gaz qui se prolongent des jours ou des semaines ; j'appellerai spécialement l'attention sur les crises des trois centres : abdominaux, péri-ombilicaux et sous-ombilical, qui sont accompagnées souvent de vomissements de liquide, crises qui se reproduisent de temps en temps, ou sont quotidiennes. Les deux centres péri-ombilicaux alternent souvent avec le plexus solaire au point de vue de la crise, et celle-ci passe d'un centre à l'autre ; elles sont toujours prises pour des douleurs dues au calcul du rein ou du foie ; elles font croire à quelque tumeur qui commence à se développer dans l'abdomen. L'observation de ces centres est du plus grand intérêt pour le clinicien.

C'est le centre sous-ombilical qui donne ces

crises si communes chez la petite fille qui va être réglée, chez la femme au moment de la menstruation ; celles-ci passent de ce centre aux centres péri-ombilicaux, à la moelle, et sont souvent remplacées par des douleurs de tête, des migraines. L'excitation des cellules des centres nerveux donne lieu à ces diverses espèces de crises qui se succèdent.

Mais le nerf est aussi susceptible de produire sa crise douloureuse, que tout le monde connaît, aussi bien que la cellule nerveuse, tantôt sur son trajet, ou dans sa terminaison, à la peau et au muscle, ou dans une articulation. Un nerf quelconque, cinquième paire, septième paire, nerfs intercostaux, dorsaux, sciatiques, nerfs brachiaux, etc., peuvent devenir douloureux ; si le muscle, la peau, sont hyperesthésiés, l'hyperesthésie peut prendre tout d'un coup une très grande intensité et alors il y a crise d'hyperesthésie.

Elle peut durer de longues heures, tellement que l'individu perdra connaissance.

Toutes ces crises se terminent d'ordinaire d'une façon uniforme soit par une expulsion de gaz, soit par des vomissements, parce que les violentes impressions d'un centre ou d'un nerf retentissent toujours dans le plexus solaire.

D'ordinaire, aucune d'entre elles ne se montre au début de la névrose, mais seulement lorsqu'elle est ancienne; elle marque un état de souffrance profonde du centre nerveux.

Les douleurs des nerfs peuvent durer de longues années; elles ne cessent pas spontanément; les injections sous-cutanées de morphine les font durer en excitant les centres. J'ai vu un malade de soixante-dix ans qui a, chaque jour, une crise depuis vingt-cinq ans des deux derniers nerfs intercostaux; depuis vingt-cinq ans, il se faisait, chaque jour, une injection de morphine; je l'en ai déshabitué en guérissant les centres nerveux, cause de la névralgie.

J'ai été appelé, il y a six mois, auprès d'un malade de quarante-huit ans, alité depuis huit mois. Tous les deux jours il avait une crise d'hyperesthésie de la peau de la cuisse gauche dans une étendue de dix centimètres, douleurs atroces qui s'irradiaient vers la moelle, le plexus et le cerveau; il avait des battements artériels du cou, puis il pâlissait et perdait connaissance; il était tellement affaibli qu'il ne pouvait se mouvoir dans son lit; depuis six mois il était soumis à un traitement hydrothérapique qui aggravait le mal. Je le soumis à un régime alimentaire sévère, pratiquai deux ou trois lavages de l'es-

tomac; après quelques semaines l'état des centres nerveux était modifié, l'hyperesthésie avait disparu; il se guérit et put reprendre son travail. Ce malade avait été traité par les médecins les plus distingués, soumis à des douches froides que son système nerveux ne pouvait tolérer, à une forte alimentation qu'il ne pouvait prendre, et il était arrivé à l'inanition au milieu d'horribles crises.

Tous ces faits pathologiques ne se peuvent comprendre avec la pathologie actuelle dans laquelle le système nerveux a été mal interprété. Je cite ce malade; mais j'en pourrais citer un grand nombre d'autres qui, ayant des crises des centres abdominaux, des crises du cerveau ou de moelle, n'ont obtenu aucun soulagement avec la thérapeutique inspirée par notre pathologie classique. Le médecin ne peut comprendre la maladie où le système nerveux est en jeu, s'il ne remonte à l'origine, l'irritation de la cellule nerveuse.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

RHUMATISME ET GOUTTE

Depuis la plus haute antiquité, le rhumatisme et la goutte sont à l'étude. Ces deux maladies, si communes, ont occupé l'attention des plus grands médecins aux divers siècles, et ils ne sont pas arrivés à en élucider la nature. L'application de la chimie à la médecine n'a pas contribué davantage à nous en faire connaître l'origine. Toutes deux avaient été réunies par les anciens sous une seule dénomination, l'arthritis; elles ne composaient qu'une même entité pathologique, dont le caractère fondamental était la maladie de l'articulation, son gonflement, ses douleurs; toute leur attention s'était concentrée sur l'articulation, qui, en effet, est la victime la plus

habituelle de ces maladies : ils pensaient qu'elles peuvent s'expliquer, comme beaucoup d'autres, par l'altération des humeurs ; ils croyaient que le sang faisait une humeur âcre qui allait se déverser dans l'articulation ; le rhumatisme et la goutte n'étaient pour eux qu'une seule et même affection.

Baillou le premier les sépara, les distingua en deux espèces ; et cette division fut maintenue ; l'observation de ces deux maladies occupa jusqu'à notre époque un très grand nombre de cliniciens, dont il est inutile de citer les noms. Dans notre siècle, où l'anatomie pathologique a servi de guide à l'analyse clinique, Bouillaud essaya de classer le rhumatisme articulaire parmi les phlegmasies, invoquant la fièvre et la lésion articulaire ; or très souvent il n'y a ni fièvre ni lésion : les caractères de la vraie phlegmasie lui manquent ; les principales lésions du rhumatisme ne sont pas celles des phlegmasies proprement dites.

Les modernes s'attachèrent donc, pour la définition du rhumatisme, à tracer ses grands caractères cliniques, insistèrent sur la soudaineté de son développement, la mobilité des douleurs, le passage rapide du mal d'une articulation à l'autre, et ils distinguaient le rhumatisme selon

qu'il frappe le muscle, le nerf, l'articulation; ils le dénommaient tantôt rhumatisme musculaire, tantôt rhumatisme articulaire ou névralgie rhumatismale.

Bouillaud et ses élèves signalèrent que ce ne sont pas seulement les séreuses des articulations qui sont frappées, mais celles du poumon et du cœur. La pleurésie, l'endocardite, la péricardite, furent donc rattachées au rhumatisme; elles en sont le complément, et en effet souvent elles ne paraissent que lorsque l'articulation a déjà souffert.

La pathogénie ne gagna rien à ces recherches modernes, si nombreuses et si intéressantes; la symptomatologie se compléta.

Ne trouvant pas dans les symptômes une base de définition de la nature de la maladie, on chercha à la compléter en invoquant l'étiologie, et on disait que le rhumatisme paraissait surtout parmi les ouvriers qui développent de grandes forces musculaires et s'exposent au refroidissement; cela n'est pas exact; le rhumatisme est aussi vulgaire parmi les gens du monde que parmi les artisans.

Bouchard, dans son intéressant ouvrage sur le ralentissement de la nutrition, ajoute, avec un certain nombre d'auteurs, que le rhumatisme se

rencontre accompagné de diverses espèces de maladies, la lithiase, la gravelle, les névralgies, les dermatoses, l'obésité, le diabète. Cette coïncidence est exacte, mais elle ne nous dit rien sur leurs rapports avec le rhumatisme; elle ne nous apprend rien sur l'essence du mal, qui seule nous intéresse.

Ainsi l'analyse clinique du rhumatisme, perfectionnée à notre époque, ne nous instruit pas sur la nature de la maladie.

La goutte fut le sujet de discussions non moins nombreuses, et les efforts des médecins se sont multipliés à l'infini au sujet de cette maladie.

Elle paraît aussi avec un grand nombre de symptômes; ce n'est pas seulement l'articulation qui souffre dans la goutte; le tophus est un caractère absolu de la manifestation goutteuse et sans lequel la maladie n'existe pas; cependant bon nombre de médecins ont rangé parmi les goutteux des individus qui ne présentent pas de tophus et n'ont que des maux de tête, des vertiges, de la dyspepsie, etc., et certains ont soutenu qu'en l'absence du tophus il peut y avoir goutte.

La goutte, à cause de la multiplicité de ses symptômes qui n'ont pu être classés par la pathologie, a donné prise aux plus grandes incer-

titudes, et la démonstration de ce fait est dans l'historique même de la maladie.

Les médecins qui traitaient des goutteux, présentant surtout des symptômes de dyspepsie (Boerhaave, Broussais) l'attribuaient à l'estomac : Garrod, qui a étudié les urates du sang, la composition chimique des tophus, qui a constaté l'acide urique en excès dans le sang, a édifié sur ce fait chimique une théorie humorale : il prétendait que la nourriture excessive qui garnit la table du riche, les viandes, les sucres, les graisses, etc., produisent la dyspepsie, et consécutivement altèrent le sang en diminuant son alcalinité par une production exagérée d'acide urique; ce que ne nous apprend pas Garrod, c'est la relation entre l'excès d'aliments de tout genre et l'augmentation d'acide urique ; il ne nous dit pas pourquoi c'est précisément l'acide urique qui est en surcroît ; il accuse l'estomac; mais la goutte est une maladie rare, même parmi ceux qui mangent trop; ils deviennent dyspeptiques et non goutteux ; la goutte atteste une disposition héréditaire ; elle n'est pour lui qu'une dyscrasie urique avec fluxions articulaires ; et ce serait la maladie du riche, tandis que le rhumatisme est la maladie du pauvre. Pour démontrer que cette classification sociale n'est pas vraie, je

rapporterai un fait que j'ai déjà cité à la Société de biologie. J'ai reçu à mon hôpital un malheureux musicien ambulant, qui n'avait pas à manger depuis plusieurs années, dans la misère la plus profonde; et il avait les mains et les pieds couverts de tophus, qui firent tomber les doigts de pieds par la gangrène; il mourut à l'hôpital à la suite de la gangrène.

Garrod a fait une théorie humorale, entraîné par ses analyses chimiques et laissant de côté la clinique.

Cullen s'était attaché aux symptômes nerveux qu'il avait rencontrés : les douleurs de tête, les étourdissements, les douleurs musculaires, lui faisaient penser que le système nerveux est seul cause de la goutte; ainsi chaque auteur, préoccupé de ses observations, en tirait des déductions différentes selon les faits saillants qui se présentaient à son attention.

Dans le rhumatisme et la goutte, c'est l'articulation qui est le plus souvent atteinte; c'est là surtout ce qui a été noté par les écrivains; c'est elle qui est principalement tourmentée; c'est à cette coïncidence que se sont attachés les médecins. Dans la goutte l'articulation s'altère par le tophus; il n'y a pas de tophus dans le rhumatisme; mais dans l'une et l'autre il peut y avoir

fièvre, gonflement et déformation de l'articulation. Ces ressemblances superficielles ont été invoquées pour dire qu'elles résultent d'un même principe morbide, qu'elles sont d'une étroite parenté, et les deux branches d'un même tronc, que l'une et l'autre sont dues à une même disposition morbide, en vertu de laquelle un individu aurait la goutte et un autre du rhumatisme; cette disposition morbide a été dénommée diathèse arthritique, arthritisme.

Dans le rhumatisme, toutes les articulations peuvent devenir malades en même temps ou successivement; dans la goutte, d'ordinaire c'est une seule articulation qui commence par être prise, celle du gros orteil; les autres se prennent successivement, celles du pied, du genou, de la main, du coude. Lorsque la généralisation s'est faite, les deux maladies se ressemblent et on ne les distingue que par le tophus. Le rhumatisme peut produire des épanchements dans l'articulation, la léser dans sa synoviale, dans son cartilage;

Comme les deux affections ont des points de contact, on a cherché les différences : le rhumatisme, dit-on, fait l'endocardite et la goutte épargne le cœur. Cela n'est pas cliniquement exact, car la séreuse du cœur peut être imprégnée de tophus,

et souvent, dans le rhumatisme, le cœur n'est pas touché. Les deux ont de nombreuses analogies ; l'uricémie ne nous enseigne rien sur la pathogénie de la goutte ; il faut se demander l'origine de l'uricémie, et Garrod ne nous l'apprend pas en disant que c'est la trop riche alimentation qui la fait, puisqu'un individu misérablement nourri, insuffisamment alimenté, peut avoir de l'uricémie.

Il ne reste donc, pour expliquer le rhumatisme et la goutte, d'après les pathologistes, que le mot vice arthritique, qui résume leur provenance.

Les complications de gravelle, de lithiase, dermatose, obésité, qui s'observent chez le rhumatisant, se rencontrent également chez le goutteux.

Recherchons avec la clinique les conditions de production de la goutte et du rhumatisme, dans quels cas se développent les deux maladies?

Je ne citerai que deux observations pour la goutte; je pourrais en donner un bien plus grand nombre; mais toutes sont les mêmes.

Un négociant, âgé de cinquante-quatre ans, a eu, à plusieurs reprises et plusieurs années de suite, des accès de goutte au gros orteil du pied gauche et à l'articulation tibio-tarsienne gauche;

il est resté un tophus au gros orteil. Le même malade a eu depuis de longues années, dans sa jeunesse, des maux de tête et des vertiges ; puis plus tard des névralgies de la cinquième paire, de la névralgie sciatique ; actuellement il se plaint de douleurs d'estomac et de gaz.

Un vieillard de soixante-douze ans me raconte qu'il a eu dans sa jeunesse des accès d'asthme, puis des coliques néphrétiques, et plusieurs accès de goutte au gros orteil ; il vient me consulter parce que depuis un an il a des étranglements à la gorge, du hoquet, il crache de la pituite et il rend des gaz ; il ne peut s'alimenter, car, aussitôt qu'il se met à table, l'étranglement revient, le crachement recommence.

Voilà deux types de goutteux bien tranchés : l'un commence par les maux de tête et les vertiges dans son jeune âge (symptômes de l'irritation cérébrale), puis arrivent les névralgies de différents nerfs, cinquième paire et sciatique (symptômes de l'irritation médullaire) ; enfin le plexus se prend et il devient dyspeptique. Les accès de goutte se montrent au milieu de ces symptômes.

Le second n'a que de l'asthme (symptômes d'irritation médullaire) ; à l'asthme succède l'irritation du plexus, la dyspepsie ; les coliques

néphrétiques et l'accès de goutte viennent compliquer toute cette symptomatologie.

C'est toujours ainsi que se présente la goutte, précédée de phénomènes cérébraux, de phénomènes médullaires et de symptômes du plexus irrité ; c'est l'irritation des centres qui entraîne à sa suite les accès de goutte ; mais il faut encore se demander comment l'irritation des centres est cause de goutte.

J'ai indiqué plus haut les modifications chimiques de la sécrétion urinaire, diminution de l'urée, augmentation de l'acide urique ; la gravelle, les coliques néphrétiques suivent l'irritation des centres : que l'acide urique, au lieu de s'écouler par l'urine, s'écoule dans les parties fibreuses qui entourent l'articulation, dans l'articulation même, et la goutte est produite.

Ce sont les centres nerveux irrités qui altèrent la nutrition, créent l'uricémie et détermineront chez l'individu prédisposé par l'hérédité un accès de goutte ; ce ne sont pas les aliments, les boissons fermentées qui donneront la goutte ; ils irritent les centres, et alors la goutte devient possible. Pour ce motif cette maladie peut s'observer aussi bien chez le pauvre, qui a les centres nerveux irrités par les besoins, la misère, que chez le riche, qui irrite les centres par une

alimentation excessive. Ces données prouvent l'erreur de Garrod, qui prétendait que la dyspepsie entraînait la goutte à cause de la digestion incomplète. L'insuffisance d'oxydation des matières azotées provient du système nerveux directement; un individu peut manger, boire en excès un certain temps ; tant que le système nerveux est intact, il n'aura ni dyspepsie, ni gravelle, ni goutte; mais comme rapidement l'excès de nourriture, de boisson fermentée, aura irrité les centres, il aura bientôt des maux de tête, des vertiges, des névralgies, de l'asthme, de la dyspepsie, des coliques hépatiques ou néphrétiques, et la goutte finalement.

Voilà la genèse de cette affection que l'individu né d'un goutteux pourra éviter, s'il se tient dans une bonne hygiène, et s'il ne surmène pas les centres nerveux ; mais dès que paraîtra un symptôme quelconque de ces centres, la voie est ouverte à la goutte, et celle-ci pourra durer tant que les centres ne sont pas revenus à leur état d'équilibre.

Le rhumatisme est cette maladie si commune que le médecin observe à tous les âges, qui tourmente le muscle, le nerf, l'articulation, les séreuses et compose le deuxième terme de l'ar-

thritisme. Quel en est le sens ? Quelle est sa valeur pathologique ?

Il débute chez un individu par une simple névralgie, une sciatique ou une névralgie intercostale, chez un autre par des douleurs articulaires, du craquement articulaire, ou une généralisation articulaire, gonflement de l'articulation, épanchement dans l'articulation et fièvre ; c'est ce que les pathologistes ont dénommé rhumatisme articulaire généralisé ; tantôt c'est une hydarthrose qui est sa première révélation ; maintes fois les petites articulations des doigts se prennent d'emblée ; l'articulation des doigts de la main et du pied se déforme, et donne lieu à des crises de douleur : voilà le rhumatisme dit goutteux ; ce rhumatisme goutteux ne s'accuse que par des douleurs dans le muscle et l'articulation qui durent quelques jours avec ou sans fièvre, et reviennent ; ces accidents rhumatismaux finissent par déformer les petites articulations des mains et des pieds.

Il existe d'autres types encore : une pleurésie ou une endocardite se développent spontanément, sans cause, pour ainsi dire, sans refroidissement, et le clinicien diagnostique une pleurésie, une endocardite d'origine rhumatismale ; si les articulations, les muscles, devien-

nent douloureux à la suite, il n'hésite plus sur le diagnostic de la nature de la pleurésie ou de l'endocardite : elles sont d'origine rhumatismale. Qu'est donc le rhumatisme ? Qu'est cette maladie qui parcourt tout l'organisme, frappant successivement tous les organes de la vie de relation, tous les viscères, dont les seuls caractères notés jusqu'ici par les pathologistes sont la mobilité, la facilité de déplacement, ses migrations continuelles, ses disparitions et ses retours offensifs pour amener quelquefois des déformations incurables des articulations ?

Certains médicaments, le salicylate de soude, l'iodure de potassium, ont quelquefois raison des douleurs qu'il produit, en deux ou trois jours, et le rhumatisme continue son évolution ; s'il est accompagné de fièvre, le sulfate de quinine peut la diminuer ou la faire cesser ; mais c'est là une médication empirique appliquée à une maladie dont ni la nature ni le sens ne sont connus.

Recherchons le sens, la pathogénie de cette affection ; c'est en observant avec les faits cliniques, comment elle se développe, de quels symptômes elle se compose, sa marche, son évolution, que je montrerai au lecteur sa pathogénie.

Dans le rhumatisme tous les centres nerveux

sont atteints, tous les nerfs sensitifs, moteurs. vaso-moteurs, les nerfs trophiques, sont frappés successivement.

Une femme de quarante ans a eu, à l'âge de vingt ans, un rhumatisme articulaire du genou ; celui-ci disparaît et est remplacé par des douleurs de tête atroces pour lesquelles elle est envoyée quatre ans de suite à Ragaz ; ces cures répétées calment les douleurs de tête, qui font place à la dyspepsie ; chacun des repas est suivi de crises douloureuses de l'estomac ; actuellement le ganglion nerveux périombilical et le plexus lombo-aortique sont sensibles à la pression. Le rhumatisme du genou est le signe de l'irritation de la moelle ; celle-ci est suivie de l'irritation cérébrale, et enfin survient celle du plexus et des autres centres nerveux abdominaux. Le rhumatisme n'est chez cette malade que l'irritation des centres nerveux.

Un jeune homme de vingt-huit ans, qui vient me consulter, me raconte qu'à douze ans il a eu un rhumatisme articulaire du genou gauche ; même début que dans le cas précédent ; ce rhumatisme est remplacé par des vertiges, une névralgie faciale (côté gauche). Toute la moitié gauche du corps est actuellement hyperesthésiée ; le plexus solaire est douloureux à la pression ;

il se plaint de crampes d'estomac, de pyrosis, de gaz ; dans ce cas qui débute par le genou, se produisent également les symptômes de l'irritation des centres nerveux.

Un autre individu devient rhumatisant à la suite de chagrin : un homme de cinquante-trois ans a, par suite de violents chagrins, des vertiges, des bruissements dans l'oreille gauche, puis l'articulation du coude et du poignet se gonfle et devient douloureuse ; son médecin l'envoie à Aix. Une jeune fille de vingt ans entre, à mon hôpital, pour un rhumatisme de l'articulation du coude, contracté à la suite de chagrin ; elle perd sa mère, et huit jours après le coude est rouge, enflé et ses mouvements sont devenus impossibles.

Le rhumatisme peut occuper une ou plusieurs articulations : le rhumatisme articulaire aigu généralisé a la même origine que le rhumatisme mono-articulaire et se produit au milieu des mêmes phénomènes que le rhumatisme mono-articulaire ou l'hydarthrose, ou le craquement articulaire. Un avocat de vingt-cinq ans me dit qu'il a toujours eu des maux de tête et de la dyspepsie ; il est pris en 1877 de rhumatisme articulaire généralisé, et maintenant, en 1886, il a encore des crampes d'estomac, des brûlures ;

aussitôt qu'il souffre dans l'estomac, il ressent un serrement le long de la colonne vertébrale et un serrement de tête.

Une dame de soixante-deux ans a, depuis l'enfance jusqu'à soixante ans, des maux de tête, des vertiges ; les muscles du bras droit et des articulations sont douloureux ; le genou droit est douloureux et plein de liquide ; l'articulation du pied produit des craquements, et l'estomac donne des gaz tout le jour; voilà une longue carrière pathologique, qui commence par l'irritation du cerveau ; celle de la moelle suit et se traduit dans les nerfs sensitifs, dans les nerfs trophiques, et alors les muscles, les articulations, sont rendus sensibles, les cartilages s'altèrent et du liquide se déverse dans l'articulation.

Enfin je rapporterai un dernier fait où le rhumatisme ne produit que des douleurs dans les muscles et les articulations sans gonflement ni fièvre.

Une dame de vingt-huit ans se plaint depuis de longues années de migraines, puis elle a eu des douleurs dans les muscles de la cuisse, dans les articulations des doigts : elle est dyspeptique. Toutes ces observations nous montrent le rhumatisant souffrant d'abord de l'irritation du

cerveau, puis de l'irritation de la moelle, et enfin du plexus solaire ; tous les symptômes consistent dans l'irritation des centres.

Parfois ce rhumatisme commence par la moelle et ce sont les nerfs, les muscles du cou, ses articulations, les muscles, l'articulation de l'épaule, qui deviennent douloureux, et la douleur se répand dans l'extrémité du membre supérieur, dans les petites articulations des doigts ; les symptômes médullaires seront suivis de symptômes cérébraux et du système nerveux abdominal.

Ainsi le rhumatisme n'est que l'expression de l'irritation des centres, quels que soient les symptômes, quelle que soit sa forme : qu'il commence par une articulation ou un nerf, par un groupe de muscles, par les symptômes cérébraux ou stomacaux.

Quand les nerfs trophiques sont touchés et qu'il se développe des craquements articulaires, des déformations articulaires, son sens est le même.

Un médecin âgé de quarante-quatre ans vient me consulter pour des craquements articulaires qui le gênent dans la marche ; il me fait le récit de sa maladie si longue ; il a eu, jeune, des migraines, des vertiges, des bourdonnements de

l'oreille gauche, du strabisme de l'œil gauche ; il a un coryza continuel : il est dyspeptique. Un autre malade de cinquante-trois ans qui se plaint d'arthralgies et de craquements articulaires a eu, à l'âge de quatorze ans, des maux de tête, des vertiges, des étourdissements ; il a la vue affaiblie, a des épistaxis fréquentes, et il est dyspeptique. En résumé, tous les symptômes qui précèdent ou suivent la manifestation articulaire, évoluent avec la plus grande uniformité, la plus grande monotonie.

Il se peut que le rhumatisme articulaire aigu généralisé soit le fait premier ; il signifie irritation de la moelle ; d'ordinaire il était déjà annoncé par l'irritation cérébrale ; il se peut qu'une seule articulation se prenne ; au rhumatisme mono-articulaire succèdent les phénomènes cérébraux, phénomènes de l'estomac, puis d'autres symptômes médullaires ; ce qui est dénommé rhumatisme durera autant que l'irritation des centres nerveux : le rhumatisme peut commencer par des craquements articulaires, et les autres symptômes ne se présenteront qu'ensuite. Souvent une seule articulation, celle du gros orteil, est devenue rouge et douloureuse sans tophus ; si ce n'est pas celle du gros orteil, ce sont plusieurs articulations du tarse ou du métatarse qui de-

viennent rouges, gonflées; ces faits sont toujours confondus avec la goutte, et ne sont que l'expression de l'irritation des centres nerveux. Au lieu de craquements articulaires, d'exostoses, les nerfs trophiques peuvent engendrer la pleurésie, l'endocardite; la maladie peut se borner à ces seules manifestations si les centres nerveux reviennent au repos; mais si la maladie n'est pas traitée, la pleurésie, l'endocardite seront suivis d'une série d'autres souffrances des centres. Voici un malade de quarante-trois ans qui est pris, il y a vingt ans, à la suite de longues fatigues de tête et de labeurs physiques, d'une douleur atroce sur le milieu de la colonne vertébrale, puis d'une endocardite (bruit de souffle, rapeux à la pointe du cœur au premier temps); enfin sont survenues les douleurs des nerfs du bras, des muscles du membre; il en souffre continuellement et il ressent également des vertiges, le vide de la tête, le bourdonnement des deux oreilles; il a des crises de gaz qui durent des nuits entières; la maladie frappe d'abord les nerfs trophiques de la séreuse du cœur, puis les nerfs sensitifs des muscles et des articulations, et le cerveau s'irrite ensuite.

Dans le rhumatisme les nerfs vaso-moteurs de la peau s'irritent aussi, ce qui nous explique

ces sueurs profuses auxquelles est sujet l'individu pris de rhumatisme; ceux des vaisseaux s'irritent, et l'aglobulie paraît, ainsi que la pâleur de la peau qui annonce si souvent la maladie, ou bien la pâleur se dessine dans le cours de la maladie : l'anémie des rhumatisants n'est que la conséquence de l'irritation des centres. Je crois avoir suffisamment mis en évidence les caractères du deuxième terme de l'arthritisme, le rhumatisme, de manière qu'il est possible d'en donner la définition, d'en saisir la pathogénie.

Le rhumatisme n'est que la manifestation de l'irritation des centres; quelle que soit sa forme, musculaire, nerveuse, articulaire, qu'il s'accompagne de fièvre, qu'il se localise ou se généralise, qu'il frappe les séreuses du poumon ou du cœur, les nerfs des vaisseaux, de la peau, il a pour point de départ l'irritation des centres nerveux; mais d'ordinaire il est annoncé par l'irritation du cerveau ou du plexus; il a pour caractère d'envahir ensuite toute l'économie; il ne guérit, comme la goutte, que si le système nerveux se rétablit; il ne constitue pas une entité pathologique; le terme rhumatisme n'a pas un sens défini jusqu'à présent, pas plus que la goutte; ils doivent être rapprochés l'un de l'autre parce qu'ils ont une même origine, une même cause :

dans la goutte le tophus est la conséquence de l'altération de nutrition; dans le rhumatisme, c'est la dégénérescence du cartilage, ce sont les exostoses, les altérations des séreuses qui traduisent la lésion de nutrition; les symptômes de l'une et l'autre affection ne sont que les symptômes des centres irrités avec des influences différentes sur la nutrition. Par conséquent l'arthritisme n'a pas de raison d'être, pas plus que l'herpétisme; ce terme arthritisme qui signifiait la maladie de l'articulation était une pierre d'attente; actuellement il faut restituer au système nerveux ce qui lui appartient; c'est lui qui engendre goutte et rhumatisme, c'est lui que l'individu doit garantir et fortifier s'il veut éviter l'une ou l'autre de ces affections; les médicaments ne sont que des palliatifs momentanés.

L'individu qui a déjà eu une crise de rhumatisme, qui a souffert d'un accès de goutte, sera repris aussitôt que par des excès de travail intellectuel ou physique, par des chagrins ou un mauvais régime alimentaire il aura fatigué son système nerveux; il ne sera à l'abri des deux maladies que par une bonne hygiène.

CHAPITRE XVI

OBÉSITÉ. — AMAIGRISSEMENT.

En pathologie, comme dans les sciences en général, la solution d'un problème conduit souvent à la solution d'autres problèmes, plus complexes en apparence, plus difficiles à résoudre que le précédent.

Je viens de démontrer que le rhumatisme, la goutte, l'arthritisme des anciens médecins, n'était que le produit de l'irritation des centres nerveux, entraînant des altérations de nutrition propres à l'une et l'autre de ces modalités pathologiques, des souffrances des nerfs, des muscles, des articulations.

J'ai à chercher actuellement le sens de l'obésité et de l'amaigrissement, leur valeur clinique, leur étiologie vraie.

L'obésité est l'accumulation excessive de graisse

dans le tissu cellulaire de la peau de l'abdomen, dans la peau du cou, des membres, dans les interstices des muscles, dans les viscères, tellement que la fonction des viscères en est entravée.

L'amaigrissement est la diminution progressive de la graisse dans le tissu cellulaire sous-cutané, dans les interstices des muscles, la diminution du tissu musculaire, et finalement la disparition complète de la graisse, l'appauvrissement des tissus et des liquides.

Lorsque l'obésité ou l'amaigrissement dépassent un certain degré, la vie est rendue impossible et la mort arrive.

Qu'est-ce donc que cette obésité? Qu'est l'amaigrissement? L'obésité et l'amaigrissement peuvent atteindre tous les âges. On observe l'obésité chez les enfants; certains auteurs ont dit que l'obésité s'observait chez les enfants israélites, et était assez commune parmi eux; c'est là une observation qui dénote qu'ils n'ont pas compris l'obésité; celle-ci relève de l'individu et non d'une race.

Elle paraît surtout à l'âge où le système nerveux commence à perdre sa vigueur, vers quarante-cinq ou cinquante ans ; souvent elle débute entre vingt et trente ans si les centres nerveux sont irrités; c'est l'âge où des excès de tout genre commis par les jeunes gens le fatiguent ; bien

des individus maigres deviennent obèses à la suite d'une maladie fébrile, une fièvre éruptive, une pneumonie, et un grand nombre de femmes qui avaient une taille fine et élégante avant le mariage prennent de l'embonpoint immédiatement après la première couche, embonpoint qui va en grandissant.

Il en est qui conservent à tout âge une maigreur exagérée : il est des enfants qui mangent beaucoup et maigrissent sans cesse, et restent pâles; parfois des adultes ou des gens arrivés à la maturité ou à la vieillesse maigrissent tout d'un coup; j'ai constaté des pertes rapides de dix, vingt, trente, cinquante livres en quelques mois, et ces pertes se faisaient alors même que l'alimentation était fortement augmentée : l'aliment se digérait, l'économie ne faisait aucune déperdition matériellement appréciable ni par la diarrhée ni par les sueurs, etc. Que fait l'aliment en excès? Pourquoi entraîne-t-il la déperdition de poids?

Enfin il y a, entre l'obésité et l'amaigrissement, pour certaines personnes, des alternances qui se produisent ; un obèse maigrit tout d'un coup de quarante livres, et reste amaigri; ou bien cette perte de poids n'est que passagère ; il retrouve après quelques semaines, quelques mois, l'obésité première.

L'obésité atteignant un certain degré est un état morbide, n'indique pas une exubérance de santé, mais la maladie ; l'amaigrissement se faisant tout d'un coup, ou bien une maigreur constante exagérée indique que l'organisme souffre.

Chaque individu est destiné en naissant à un embonpoint déterminé ; et j'ai observé que s'il le dépasse sensiblement, ou s'il devient trop maigre, c'est qu'il est malade.

Il m'est arrivé maintes fois chez les malades à l'hôpital, trop engraissés ou trop amaigris, de prévoir que l'un, par le régime, maigrirait, et que tel autre engraisserait ; il m'arrive journellement à ma consultation de dire au malade qu'il a trop d'embonpoint, et qu'il doit maigrir pour se bien porter et mes prévisions se réalisent ; il maigrit en deux ou trois mois de vingt-cinq livres ; à tel autre trop maigre, j'annonce l'engraissement ; il gagne quinze, vingt livres dans le même laps de temps : et je ne me trompe pas dans le pronostic.

L'organisme est donc assujetti à certaines conditions d'état qui, si elles sont violées, se traduisent par l'accumulation de la graisse ou par la perte de la graisse ; et l'individu aura beau diminuer son alimentation ou l'augmenter ; il continuera d'engraisser ou de maigrir ; les médecins

qui font de la chimie au lieu de clinique conseillent à l'obèse de grands exercices, de la gymnastique, les armes, l'équitation, et l'obèse engraisse ; ils soutiennent que la graisse n'est due qu'à un ralentissement de la nutrition, et que les mouvements excessifs augmenteront les combustions, la quantité d'acide carbonique, aux dépens de la graisse : pour prouver qu'ils sont dans l'erreur, je rappellerai l'histoire d'un malade ; il souffrait de névralgies intercostales depuis trois ans, et il était d'une obésité exagérée ; je lui annonçai que je le guérirais de ses névralgies et que je le ferais maigrir ; en trois semaines les névralgies avaient disparu ; mais la graisse n'avait pas diminué ; il se plaignait de n'avoir pas perdu un gramme de son poids ; je lui objectai que les exercices excessifs auxquels l'obligeait sa profession l'empêchaient de maigrir, et que s'il voulait arriver à perdre de son poids, il était tenu de garder le repos quelque temps ; il se condamna à l'immobilité dix jours, et il maigrit de quatre livres en dix jours. La raison en est que ses fatigues physiques surmenaient ses centres nerveux qui règlent notre nutrition ; s'ils sont surmenés, elle s'altère, l'urée diminue, l'acide carbonique également et la graisse augmente.

Le conseil donné par les médecins en général

de faire beaucoup d'exercice pour maigrir vise directement les réactions chimiques qui doivent augmenter par le travail musculaire ; ils oublient les centres nerveux qui président à la contraction musculaire et qui faussent la chimie s'ils sont troublés ; ce sont les centres qui président à la chimie de l'économie, et nous avons beau intervenir par des agents chimiques, nous ne ferons rien sur les centres nerveux : nous avons vu que le tophus de la goutte, les altérations des cartilages et des synoviales dans le rhumatisme sont dus à l'irritation des centres ; de même l'accumulation de graisse ou sa diminution en excès, c'est-à-dire le vice de nutrition qui s'accuse par ces deux faits pathologiques, est déterminé par l'irritation des centres nerveux.

La graisse a un rôle complexe ; elle est importée par l'aliment, elle sert surtout à être brûlée, se décompose en acide carbonique et eau, entretient la température du corps à 37° ou bien elle se dépose dans les tissus, et sert, quand l'aliment n'arrive pas en quantité suffisante, à le remplacer, c'est un aliment d'attente. Lorsque l'individu a les centres nerveux irrités, ce n'est pas seulement la graisse importée qui va se déposer dans les tissus : tous les aliments, matières azotées, sucres, féculents, feront moins d'urée,

moins d'acide carbonique ; ils se changent en graisse ; la température du corps s'abaisse ; tous contribueront à augmenter l'embonpoint ; la viande, le sucre aussi bien que les féculents, deviennent graisse ; l'aliment ne remplit plus son rôle habituel ; il dévie dans sa fonction ; que les centres nerveux se calment, la graisse diminue, l'obésité cesse et le médecin aura beau conseiller au malade des féculents qui jouissent d'une si déplorable réputation, il maigrira en mangeant des fécules.

Deux dames malades étaient venues me consulter : l'une, âgée de trente-sept ans, désolée de sa maigreur excessive, de la pâleur de son teint ; elle me raconta que depuis plus de vingt ans elle souffrait de douleurs de tête, de douleurs le long de la colonne vertébrale, de douleurs dans les muscles de la face : tous les muscles du corps sont hyperesthésiés ; elle est sans appétit, dyspeptique ; elle a eu un zona.

La deuxième, âgée de soixante-trois ans, se désolait de son obésité, de douleurs de tête et des genoux qui la rendaient incapable de faire des marches de plus de cinq minutes. Elle avait des fringales qui la forçaient de se lever la nuit pour manger.

L'une et l'autre, l'amaigrie et l'obèse, furent

soumises à un traitement ayant la plus grande uniformité ; les fécules composaient une grande partie de leur alimentation; le hasard voulut qu'elles revinssent l'une et l'autre à la même consultation après trois semaines; l'une et l'autre m'adressèrent des remerciements, la première de ce qu'elle avait déjà engraissé de quatre ou cinq livres, la deuxième de ce qu'elle avait maigri de cinq ou six livres. L'une et l'autre sentaient leur état général très amélioré. La première fut guérie après neuf mois, d'une maladie qui durait depuis vingt ans et engraissa de 18 livres et la deuxième maigrit en trois mois de vingt livres. Ainsi engraissèrent et maigrirent, par un même régime, deux malades nourries avec les fécules ; l'une a gagné en poids, et l'autre a perdu en poids avec ces aliments qui, au dire des chimistes, font toujours de la graisse.

Il y a donc dans l'obésité et l'amaigrissement autre chose que la chimie simple, et les réactions que subissent les aliments par l'organisme; l'obésité et l'amaigrissement ne peuvent donc être prévus par la chimie.

Ce n'est pas d'elle que dépendent ces deux faits pathologiques. Ils signifient l'un et l'autre maladie. Mais quelle en est la cause et comment le médecin peut-il les enrayer? C'est tou-

jours avec la clinique que je ferai connaître leur signification, leur pathogénie.

L'aliment, quel qu'il soit, produit accumulation de graisse ou fait disparaître la graisse quand les centres sont irrités ; la graisse diminue ou reparaît lorsqu'ils se calment.

L'obésité commence chez les enfants, lorsque paraissent les symptômes des centres ; je suis consulté pour une jeune fille de quatorze ans qui avait un embonpoint énorme, la peau du ventre, du cou, du menton déjà surchargée de graisse ; depuis un certain temps elle se plaignait de maux de tête, d'insomnies, elle avait un coryza continu, et une angine pharyngée ; elle était dyspeptique et deux fois par mois, lorsque le plexus était douloureux, elle avait des crises nerveuses, troubles de la vue, contracture des membres et elle pleurait.

Une dame de quarante-quatre ans, à la suite de vifs chagrins, est prise de migraines, de vertiges, de bourdonnements d'oreilles, de tremblements musculaires ; elle devient dyspeptique. C'est lorsque tous les centres ont manifesté leur irritation que la nutrition s'est altérée ; la graisse s'est déposée en excès dans le tissu cellulaire sous-cutané ; son poids a augmenté de trente-six livres ; elle a engraissé par suite de chagrin ;

l'engraissement se produit donc quand les centres sont irrités. Un homme de cinquante et un ans a, depuis sept ans, des vertiges, est sourd de l'oreille droite, a des fourmillements des mains et des pieds, est dyspeptique. L'estomac est malade ; le système nerveux s'est dérangé il y a sept ans ; dès la première année il a perdu trente-cinq livres ; il n'a pas regagné le poids perdu.

Ainsi l'irritation des centres est suivie chez l'un d'engraissement, chez un autre d'amaigrissement.

Une dame de vingt-six ans, qui a des lourdeurs de tête, les facultés diminuées, des bourdonnements d'oreilles, de l'arthralgie des bras et des jambes, des palpitations, de l'angine pharyngée, devient dyspeptique, et perd en huit mois quarante-huit livres.

Un homme de quarante ans, troublé par des vertiges, de l'insomnie, affaiblissement de la vue, bourdonnements d'oreilles, dyspeptique, perd soixante livres.

D'autres, présentant les signes d'irritation des centres, engraissent, deviennent obèses, maigrissent dès que les centres se calment, réengraissent aussitôt qu'ils s'irritent.

L'obésité peut paraître comme premier signe de l'irritation des centres, de même qu'un rhumatisme d'une articulation, une névralgie, une der-

matose, une colique hépatique, un ictère, la dyspepsie. Les autres symptômes de l'irritation ne se montreront qu'ensuite ; il en est de même de l'amaigrissement, ou bien l'un et l'autre ne paraissent que dans le cours de la névrose, ne se modifient pas tant qu'elle dure, et ne commencent à diminuer que si les centres nerveux se calment, et l'obèse ou l'amaigri ne retrouvent leur poids normal que lorsque les centres sont guéris. C'est après une maladie qui a irrité les centres que l'obésité débute ; c'est après la grossesse, après une couche, que la femme prend de l'embonpoint parce que la grossesse et la couche ont irrité les centres nerveux ; les chagrins, les fatigues physiques, une mauvaise alimentation ont la même influence pathologique. Tant que les centres nerveux sont au repos, l'aliment, quelles que soient sa nature et sa composition et sa quantité, ne se transforme qu'en urée et acide carbonique ; la chimie de l'économie se fait normalement ; elle ne s'altérera que le jour où les centres nerveux souffrent, et alors l'individu engraisse ou s'amaigrit.

La nature a tendance à revenir à l'état physiologique ; l'organisme ne demande qu'à guérir, mais il faut que le régime général, l'hygiène soient adoptés à la situation ; le système nerveux

a ses exigences, qui, si elles sont satisfaites, permettront à l'individu de faire de la graisse ou d'en perdre ; il se servira de tous les aliments qui lui sont offerts pour se rétablir ; mais la condition fondamentale est que les aliments n'irritent pas les centres.

Voici un fait très intéressant qui nous le démontrera.

En 1883, mon ami, M. Ed. Grimaux, professeur de chimie à l'École polytechnique, vient me consulter pour une de ses parentes qui, après avoir passé quatre mois à Paris pour se soigner, fut renvoyée dans la Charente, mourante ; elle avait été traitée par des cliniciens très distingués, des professeurs de la faculté de médecine de Paris, qui avaient appliqué au traitement de cette malade les principes médicaux qu'ils enseignent, riche alimentation en viande, vin, etc., parce qu'elle était amaigrie, pâle; elle avait perdu soixante livres ; son alimentation avait continué de l'affaiblir, de l'amaigrir, et lorsqu'un de ses parents, un médecin de la Charente, la revit à son retour, alitée, incapable de se mouvoir dans son lit, il annonça une mort prochaine qui se dessinait déjà sur son visage.

C'est alors que M. Grimaux vint me demander de la traiter par correspondance.

Il s'agit d'une femme de trente-cinq ans, migraineuse depuis de longues années et dyspeptique, vomissant depuis dix-huit mois tous les aliments, et ne prenant qu'une tasse de café au lait par jour depuis deux mois; ce qui revient à dire que la mort par inanition était proche; je passe sous silence la plupart des symptômes de l'irritation des trois centres, et je reconnus cette maladie si commune, la névrose, dans laquelle les pathologistes ne se soucient que de l'anémie; et ils gorgent au hasard, sans tenir compte ni de l'estomac ni du système nerveux, le malade d'aliments et de boissons: leurs doctrines chimiques arrivent à un résultat toujours le même; ils épuisent le système nerveux et le malade meurt; c'est ce qui a failli arriver à la cousine de mon ami Grimaux.

Voici ma première prescription, qui commença à être appliquée en mai : défense absolue de recevoir aucune visite, immobilité absolue du corps, telle que la malade devait recevoir ses aliments sans faire aucun mouvement; repos absolu de l'esprit, et défense de faire une conversation avec elle; je lui fis appliquer quelques mouches de Milan à la tête, et sur l'estomac, lui prescrivis, dans le but de calmer l'estomac, une prise de phosphate de chaux et de bismuth, etc., et voici l'alimentation :

En mai, un litre de lait, un œuf, deux jaunes et deux assiettes de fécule au lait par jour; les vomissements avaient cessé après huit jours.

Du 17 au 25 mai les centres nerveux avaient éprouvé du calme, elle engraisse d'une livre.

En juin, j'augmente la nourriture et j'ajoute un œuf, et elle engraisse de sept livres dans ce mois; voici la répartition de l'augmentation de poids; elle gagne une livre en cinq jours; une livre en deux jours, une livre en six jours, une livre en deux jours et une livre en huit jours, et cette malade qui pesait, au milieu de mai, quatre-vingt-treize livres en pesait cent une à la fin de juin; cette augmentation rapide de poids montre la tendance de l'organisme; il utilisera toute espèce d'aliment qui n'irritera pas le plexus pour revenir à la vie; il ne demande qu'à vivre.

Je continue le traitement et toujours par correspondance, je ne connaissais pas la malade.

En juillet j'ajoute un demi-litre de lait, deux œufs et deux jaunes, trois fois dans la semaine du jus de viande; et c'est la première fois que je prescris, une fois par semaine, trente grammes de viande de mouton; je ne donnai pas la viande à titre d'aliment, mais pour imposer à son plexus une certaine activité.

En juillet, elle gagne neuf livres ainsi réparties, une livre en six jours, un livre en deux jours, une livre en deux jours, une livre en deux jours, une livre en trois jours, une livre en deux jours, une livre en deux jours, une livre en un jour.

J'appelle l'attention du lecteur sur la rapidité de l'engraissement, l'effort de l'économie pour s'assimiler l'aliment qui lui convient, alors qu'il succombait par les riches aliments, les viandes, etc.

En août, j'ajoute encore deux œufs et elle reçoit trois fois dans le mois de vingt à trente grammes de viande; elle engraisse de sept livres, elle pèse cent dix-huit livres. En août survient un vomissement; elle maigrit de deux livres qui sont rapidement retrouvées.

En septembre, même alimentation, et elle prend neuf fois de la viande dans le mois : elle gagne six livres, et atteint cent vingt-cinq livres.

En octobre, même régime, elle prend cinq fois de la viande, et elle n'engraisse que de quatre livres, c'est-à-dire qu'elle pèse cent vingt-neuf livres; elle s'avance rapidement vers le poids définitif, son poids de santé, et alors l'engraissement va se ralentir.

En novembre, même régime, et elle prend trois fois de la viande et le même régime est suivi jusqu'en mai 1884 : en novembre elle gagne

quatre livres, en décembre quatre livres, en janvier et février deux livres, en mars trois livres, en avril deux livres, et en mai trois livres. Elle arrive au poids de cent cinquante-trois livres; c'est là son poids normal; elle ne dépasse plus ce poids naturel, qui avait diminué tellement par l'irritation des centres qu'elle allait mourir; la guérison des centres due au traitement, durant un an, l'avait ramenée à l'état de santé. Aucun fait plus démonstratif ne peut être porté à l'appui de mes observations et de mes données cliniques; voici une malade qui est suivie, traitée quatre mois par les médecins les plus instruits, et elle meurt; je la traite à distance sans l'avoir vue, reconnaissant les phénomènes de la névrose, et je la guéris.

Rien n'est plus concluant pour la vérité de mes études; j'en ai guéri un grand nombre qui sont restés incurables avec la médecine actuelle, la médecine chimique, qui oublie le système nerveux et méconnaît les lois fondamentales de la santé.

En résumé, obésité ou amaigrissement ne paraissent que sous l'influence de l'irritation des centres nerveux; nous naissons avec un poids déterminé, qui augmente avec le développement du corps, mais il est toujours proportionné; toutes les fois que le médecin le verra

augmenté ou diminué en excès, il pourra être certain que le système nerveux est troublé; c'est lui qui fait notre poids physiologique, et s'il se dérange dans un sens ou dans l'autre, le système nerveux en est cause; de même qu'il fait le rhumatisme ou la goutte, il fait l'obésité ou l'amaigrissement.

Je ne parle pas ici, et cela va sans dire, des cas où l'amaigrissement est provoqué par une tuberculose, le cancer, ou quelque autre maladie organique; là nous sommes impuissants; mais les centres nerveux nous faisant maigrir ou engraisser à l'excès, le médecin peut remédier à l'obésité ou à l'amaigrissement. Toutes les eaux thermales employées pour atteindre le but, toutes les médications, ne sont que des moyens empiriques; tout dépend du système nerveux lui-même, c'est lui seul que le médecin aura en vue, c'est avec son concours qu'il rétablira une nutrition normale.

RÉSUMÉ

La névrose est une maladie due à l'irritation des centres nerveux, et qui évolue dans les nerfs, dans les viscères, dans la peau, dans les muqueuses, dans les articulations, qui altère le sang et la nutrition.

Ses manifestations sont multiples. Elle débute tantôt par une fièvre intermittente, périodique ou continue, qui dure deux ou trois septénaires. Liée à la névrose, elle disparaît spontanément et reparaît à un moment très inattendu; elle prête souvent à la confusion avec la fièvre typhoïde, parce qu'elle en a les phénomènes nerveux, la continuité; ces deux types de fièvre ne peuvent être distingués que par la température; elle est confondue parfois avec la fièvre paludéenne, parce qu'elle a sa marche régulière.

La dénomination de fièvre gastrique, bilieuse,

catarrhale, qu'on lui a imposée alors que l'on ne connaissait pas l'irritation des centres, indique seulement un de ses caractères principaux, les phénomènes gastriques ou hépatiques qui se produisent en même temps que la fièvre.

Souvent elle commence par une maladie de peau, un eczéma, de l'acné, de l'urticaire, une éruption papuleuse, une de ces maladies qui ont été rangées à tort dans un cadre spécial, le cadre de l'herpétisme ; si les maladies cutanées étaient accompagnées de rhumatisme ou de goutte, elles étaient classées dans le groupe des éruptions arthritiques. Les médecins de l'hôpital Saint-Louis, parmi lesquels il faut citer Bazin en première ligne, un des plus éminents de l'école, admettaient deux diathèses distinctes, deux principes morbides auxquels ils rapportaient les maladies de peau multiples ; la plupart de ces maladies, qu'elles paraissent compliquées de rhumatisme ou indépendantes du rhumatisme, sont une des conséquences de l'irritation des centres, commencent avec elle et disparaissent si le système nerveux a récupéré son équilibre.

Les phlegmasies de la peau font souvent place à une phlegmasie des muqueuses ; l'individu qui a eu de l'eczéma, de l'urticaire, deviendra dyspeptique lorsque l'eczéma, l'urticaire, etc., seront gué-

ris ; ce déplacement a été dénommé métastase ; bien souvent la dyspepsie se produit en même temps que l'affection cutanée. On a cherché à expliquer la succession par la continuité de la muqueuse et de la peau ; l'explication ne peut être donnée que par l'irritation des centres, qui tantôt font des lésions de nutrition de la peau, éveillent des phlegmasies en excitant les nerfs cutanés, et, plus tard, engendrent la dyspepsie. A la maladie de peau succède parfois une bronchite, ou une pleurésie, ou une angine, une laryngite, un faux croup, et la dyspepsie ne commence que lorsque la bronchite, la pleurésie, l'angine, ont cessé.

Le développement de la bronchite, des pleurésies, des angines, etc., est facilité par l'irritation des centres. Bien des malades m'ont dit qu'ils s'enrhument avec la plus grande facilité depuis que les symptômes nerveux ont commencé, et qu'auparavant ils ne s'enrhumaient jamais ; pour contracter une de ces maladies, le moindre froid, la moindre fatigue, étaient suffisants ; le système nerveux irrité les a disposés à ces diverses affections. Chacune de ces maladies des muqueuses, du pharynx, du larynx, des bronches, l'angine, la laryngite, ou la bronchite, ou encore l'inflammation de la séreuse, la pleurésie, peu-

vent être le premier signe de l'irritation des centres nerveux, la première maladie qu'elle a engendrée ; les maladies de peau, la fièvre, peuvent ne venir qu'ensuite ; l'asthme est encore assez commun, même chez les jeunes enfants, lorsque le système nerveux est troublé.

La nosologie a séparé toutes ces maladies, a classifié les fièvres, les phlegmasies de la peau, des muqueuses, les a distinguées comme autant d'entités pathologiques différentes. Nous voyons que toutes se rapprochent entre elles. Qu'importe qu'il s'agisse d'un accès d'asthme ou d'une phlegmasie de la peau ou des bronches, qu'il s'agisse d'une pleurésie ou d'une angine, toutes ont une même pathogénie, une même origine. Elles se distinguent évidemment par le traitement local à leur appliquer ; mais le médecin ne devra pas oublier dans la thérapeutique générale les centres nerveux, peu importe qu'il y ait fièvre, ou phlegmasie, ou une maladie telle que l'asthme, elles ont, au point de vue clinique, une même valeur, elles sont l'expression, avec des localisations différentes, d'une même cause.

Les saignements de nez répétés, les hémorrhagies utérines chez la femme, le purpura lui-même, et je l'ai rencontré deux fois, peuvent être les premiers symptômes de l'irritation des

centres; il en est de même du coryza, du ptyalisme, de la gastrorrhée, de l'écoulement excessif d'urine, des pertes spermatiques, du flux leucorrhéique; dérivant tous du système nerveux irrité, ils n'ont pas de signification par eux-mêmes, mais ils n'en acquièrent que lorsqu'on entrevoit la cause, l'irritation des centres. Entités pathologiques multiples, débris de la pathologie nerveuse, incompris dans leur origine et leur nature, ils représentent un certain nombre de faits morbides appartenant aux centres malades; ils sont groupés dans la nosologie actuelle dans le chapitre des hémorrhagies et des flux; ils ne deviennent saisissables au thérapeutiste que s'il tient compte des centres irrités.

L'anémie, la chlorose, la phlébite, ne sont également qu'une conséquence de l'irritation des centres.

La nutrition est directement influencée par les centres nerveux. S'ils sont irrités, l'urée diminue jusqu'à trois ou quatre grammes par litre, l'acide urique augmente et alors paraissent les coliques néphrétiques; la goutte dérive de l'altération de nutrition comme la colique néphrétique ; ce sont des maladies liées au système nerveux; j'en pourrai dire autant de la colique hépatique, due à des dépôts de cholestérine associée à des sels.

Le diabète et l'albuminurie, dans un certain nombre de cas, paraissent parmi les lésions de nutrition, passagères ou durables, pouvant guérir avec le système nerveux, ou durant alors que les centres sont rétablis.

Un rhumatisme d'une articulation ou étendu à toutes les articulations peut être le premier symptôme de l'irritation, comme la fièvre, la maladie de peau. Les craquements articulaires, les exostoses osseuses, les déformations des petites jointures, se rattachent aux altérations de nutrition.

Enfin, parmi ces altérations de nutrition, je rappellerai deux des plus intéressantes : l'obésité et l'amaigrissement, qui sont dus, comme la chlorose, la goutte, le diabète, le rhumatisme, aux centres nerveux irrités.

Toutes les névralgies, de quelque nature qu'elles soient, des organes des sens, des viscères, des nerfs périphériques, ressortissent de l'irritation des centres ; il en est de même des hyperesthésies, des fourmillements, des démangeaisons, des sensations de brûlure, de froid, du frisson ; toutes les crises nerveuses, dont la plupart sont à tort dénommées hystériques, ont la même origine ; il ne reste de toute la névrologie que trois ou quatre névroses, hystérie, épilepsie, chorée, catalepsie,

dont la nature est jusqu'à présent inconnue, qui restent en dehors des faits nerveux produits par les centres. Mais, au milieu de toutes ces maladies si variées, si nombreuses, et qui ont été considérées comme étrangères les unes aux autres, relevant toutes d'une cause unique, figure toujours la dyspepsie avec ses symptômes multiples, se caractérisant tantôt par la douleur, des gaz, des gonflements, des vomissements d'aliments, des hémorrhagies, mais signifiant irritation du plexus et congestion pathologique de la muqueuse.

La plus grande partie de la pathologie, le plus grand'nombre de nos maladies, sont donc évoqués par l'irritation des centres nerveux.

Ce sont eux qui président à la santé, l'entretiennent; ce sont eux qui, irrités, sont cause de toutes ces maladies. Chacun d'eux se trahit par les symptômes que j'ai fait connaître. L'irritation de l'un des centres se communique aux autres, et produit les diverses affections que je viens d'étudier. Chaque centre est sujet à des crises douloureuses qui lui sont propres, dont je n'ai pas à reparler. Aussitôt que se montre un symptôme attestant l'irritation d'un centre, il faut se hâter de l'enrayer, ou les autres centres sont promptement frappés.

La névrose a une marche régulière, évolue fatalement si elle est abandonnée à elle-même.

Le plus souvent elle commence par le cerveau, tourmente cet organe un certain temps, puis elle passe à l'estomac ; celui-ci souffre à son tour, se calme et c'est le gros intestin qui est frappé ; la constipation, la diarrhée, les hémorrhagies, en sont la conséquence ; à leur tour les phénomènes intestinaux diminuent et tout le système nerveux de nouveau accuse son trouble ; le repas est suivi d'un anéantissement général, de douleurs de tête, de vertige, de fatigue, etc. ; c'est là, pour le plus grand nombre des cas, la marche de la névrose. Chez la femme, elle débute souvent dans les centres nerveux abdominaux et passe au plexus, à la moelle, au cerveau, reproduisant tous les symptômes qui s'observent alors que l'origine est cérébrale ; parfois c'est la moelle qui est la première frappée, la dyspepsie n'arrive qu'ensuite, ou celle-ci paraît la première ; les symptômes cérébraux et médullaires ne viendront qu'après ; c'est donc avec la plus grande uniformité qu'elle se développe, atteignant le système nerveux tout entier, après avoir commencé dans un des centres nerveux.

Elle peut encore se traduire dans ses débuts, non par un symptôme d'un des centres, mais en

dehors du centre, par la chlorose, une maladie de peau, un accès de faux croup, un asthme, une pleurésie, une endocardite, un rhumatisme, la goutte, l'obésité, ou bien, chez le nouveau-né, par le coryza, l'angine pharyngée, le faux croup, ou des accès de fièvre.

Ainsi la névrose, une dans sa pathogénie, résume la plus grande partie de la pathologie actuelle qui a été scindée à l'infini lorsque la pathogénie n'a pas été le point de départ de la classification; elle nous révèle l'unité pathologique de l'organisme humain correspondant à son unité fonctionnelle. Bien des malades restent malades depuis la jeunesse jusqu'à la mort, passant par cette filière de maladies, se croient voués fatalement à la maladie.

Il n'en est rien : la névrose n'a pas été traitée; ils n'ont été que soignés empiriquement, tantôt pour des migraines, des vertiges ou un rhumatisme, la goutte; le médecin n'a fait que la thérapeutique des symptômes et non de la maladie originelle qui seule est cause de leurs misères sans fin.

La névrose n'arrive à se calmer, à diminuer progressivement, qu'avec une grande lenteur, si elle a pris tout son développement; le système nerveux ne retrouve son équilibre,

ne redevient silencieux, qu'après un an de traitement environ, mais à la condition que le médecin et le malade fassent une sage thérapeutique et une hygiène réclamées par les centres nerveux.

CHAPITRE XVII

THÉRAPEUTIQUE.

La thérapeutique actuelle consiste, en général, dans le traitement des symptômes d'une maladie, et ne s'adresse pas à la maladie elle-même.

Si l'individu se plaint de maux de tête, de migraines, le médecin recherche un médicament qui les calmera momentanément ; et s'ils se reproduisent, s'il se plaint de vertiges, d'étourdissements, il craint une congestion cérébrale, une apoplexie cérébrale : il purge le malade, il irrite le plexus et il en résulte une augmentation de vertiges, d'étourdissements, qui ne sont que les symptômes de la cellule cérébrale irritée et ne signifient point une menace de congestion ou d'apoplexie cérébrale.

Si le médecin observe une crise cérébrale, une perte complète de connaissance durant un temps

plus ou moins long, une heure ou deux, suivie de contracture des muscles, il diagnostique toujours congestion ou hémorrhagie cérébrale : il saigne le malade, le purge ; le malade sort de la crise, et le médecin en assurera le retour, parce qu'il administrera force purgatifs.

La saignée peut même être cause de mort rapide. La crise cérébrale peut quelquefois produire par elle-même une mort subite.

C'est toujours par l'embolie ou une rupture cardiaque que ce genre de mort est expliqué. Un président de tribunal de province, âgé de trente-neuf ans, affecté de la névrose, mourut subitement. A mon hôpital, un jeune homme de trente-deux ans, névrotique, mourut en un instant, après s'être entretenu avec l'interne du service. Il est facile de comprendre que la sidération cérébrale, qui laisse l'individu sans connaissance, une demi-heure ou plus longtemps, peut arrêter la vie brusquement.

Dans les crises violentes de mal de tête, qui laissent le malade anéanti, l'immobilisent et l'empêchent de supporter aucun bruit, de parler, où il présente le facies hippocratique, que la douleur s'irradie vers la cinquième paire, vers les rameaux dentaires, on recherche une dent malade, et, si elle est découverte, le malade est adressé au den-

tiste qui soigne la dent ; les souffrances n'en reviennent pas moins, parce que c'est la cellule cérébrale qui fait la douleur, parce que c'est elle qui fait la crise et non la dent ; la sensibilité se transmet jusqu'à la dent, mais celle-ci n'en est pas le point de départ : c'est la cellule cérébrale qui excite le nerf dentaire. Que des névralgies intenses, des crises d'hyperesthésie suivies de vomissements, se produisent et durent un jour ou plus longtemps, c'est l'injection sous-cutanée de morphine qui interviendra, et la crise est conjurée ; mais elle reviendra plus forte : la morphine ne guérit pas la cellule nerveuse qui a fait la crise ; la morphine hébète le malade et anéantit le système nerveux troublé.

Si je passe du système nerveux au tube digestif, c'est la même thérapeutique que j'observe, thérapeutique des symptômes ; l'appétit est perdu, la langue est blanche, le repas est suivi de malaise. Le diagnostic embarras gastrique, mots dénués de sens, est porté, et un purgatif est prescrit ; celui-ci irritera le plexus qui est cause de tous les phénomènes du tube digestif ; et le médecin compte sur le purgatif pour la guérison ; souvent le purgatif est remplacé par un vomitif qui est encore plus nuisible pour les centres nerveux ; au purgatif succéderont la pepsine, la pa-

païne, les élixirs digestifs, les amers ; l'estomac ne résistera pas à ces médicaments ; la fonction du plexus se dérangera complètement, et entraînera l'irritation des autres centres : un mal passager sera le point de départ de la désorganisation de tout le système nerveux.

Lorsque la peau est atteinte d'éruptions diverses, d'exanthèmes, de papules, de vésicules, de pustules, ce n'est plus la médecine des symptômes que l'on fera. C'est alors que Bazin et son école font intervenir la diathèse, la disposition morbide arthritique et herpétique ; ils croyaient l'éteindre par deux espèces de médications : la première, par les alcalins ; la deuxième, par les arsénicaux ; or, les alcalins et les arsénicaux restent impuissants : la maladie de peau créée par les centres nerveux ne guérit pas par des remèdes.

Les affections de la gorge, du larynx, les palpitations, ne disparaissent que si les centres nerveux se calment. Que fera le médicament dans le plus grand nombre de cas ? Ce que peut faire le médicament du symptôme : il apportera un soulagement momentané et il reparaîtra. La digitale contre les palpitations le plus souvent servira à les augmenter parce qu'elle irrite le plexus.

Toutes les affections des bronches, bronchite

aiguë ou chronique, dureront plus longtemps, si des médicaments intolérés par l'estomac, tels que le kermès, sont prescrits ; l'oxyde blanc d'antimoine est seul toléré.

Le salycilate de soude dans le rhumatisme calme la douleur ou ne la calme pas, mais il ne s'adresse pas à la racine de la maladie ; il en est de même pour les médicaments de la goutte, la colchique, par exemple.

Le traitement de l'obésité consistant en purgatifs, bains de vapeur, eaux thermales, affaiblissent l'individu, le fatiguent ; il maigrit en devenant plus malade ; ses centres nerveux s'affaiblissent de plus en plus, et l'individu qui veut se faire maigrir par des médicaments, ou en réduisant son alimentation, arrive souvent à se faire mourir : c'est ce qui a été observé maintes fois lorsque les gens du monde obèses voulaient devenir maigres, en suivant les inspirations d'un marchand de chevaux anglais, Benting. L'obésité est une maladie qu'il ne faut pas compliquer d'une autre maladie.

Cette revue rapide des maladies et de leur traitement, tel qu'il est compris aujourd'hui, permettra au lecteur de saisir les erreurs de la thérapeutique, qui sont venues s'ajouter forcément aux erreurs de la pathologie. Le médicament n'a

de valeur que s'il vise la pathogénie et non un symptôme ; que s'il est conseillé par une pathologie vraie, et s'il s'adresse à la cause de la maladie.

I

HYGIÈNE DES CENTRES NERVEUX.

La névrose débute chez l'enfant, grandit avec toutes les erreurs de l'hygiène que l'on commet à propos de son éducation physique et intellectuelle, de son alimentation ; c'est au médecin qu'il appartient de reconnaître immédiatement ses premières manifestations, de régler, et les exercices physiques, et le régime alimentaire, et de déterminer le nombre d'heures de travail intellectuel appropriées à l'état de son système nerveux.

Des parents qui souffrent des centres nerveux engendrent des enfants nerveux ; le nervosisme peut être enrayé. Si l'existence de l'enfant n'est pas réglementée à tous les points de vue, la névrose se développera et fera les premières années douloureuses ; elle tend à grandir sans cesse et le rendra incapable de travailler, l'affaiblira au physique et au moral.

Quelle que soit la période de la vie où elle

commence, ce sont les mêmes principes généraux qui guideront le médecin, et il peut s'en rendre maître à tout âge.

Il me faut insister sur les questions relatives à l'hygiène que commande chacun des centres, cerveau, moelle, plexus solaire, l'irritation ne se bornant jamais à un centre, mais se propageant immédiatement aux autres : l'hygiène, le traitement des trois centres doivent être prescrits simultanément.

C'est par le cerveau que se fait l'éducation intellectuelle et morale, c'est par lui que s'exécutent les travaux de l'esprit ; c'est à la moelle que revient la mise en œuvre des muscles, le mouvement, c'est le plexus solaire qui préside à la fonction de l'organe destiné à recevoir les aliments qui doivent réparer les pertes quotidiennes de l'économie, entretenir et le jeu des viscères et la température du corps nécessaire à la vie.

Chacun de ces centres nerveux réagit sur les autres centres, en sorte que le fonctionnement de chacun est nécessaire au bon fonctionnement des autres ; la maladie de l'un retentit dans les autres, ce qui revient à dire que l'éducation intellectuelle et morale doit être appropriée au cerveau ; si elle est mauvaise, elle trouble moelle et plexus ; la

quantité d'exercices physiques doit être réglée selon la tolérance de la moelle ; si elle la dépasse, l'éducation intellectuelle et morale, la digestion en souffriront, enfin l'aliment doit être approprié au plexus ; s'il ne l'est pas, s'il est donné sans mesure, sans la connaissance exacte de ses exigences, le plexus s'irrite, et l'individu souffrira et dans le cerveau et dans la moelle ; ainsi tout est subordonné dans l'organisme ; rien n'est indifférent ni dans la dose de travail intellectuel, ni dans le développement de nos passions, ni dans les exercices du corps, ni dans nos mouvements, ni dans notre régime alimentaire ; tout doit être mesuré selon la susceptibilité du système nerveux ; c'est lui qui nous limite toujours et nous impose des règles sévères, ou bien nous devenons rapidement malades.

L'adulte est maître de sa personne ; il doit connaître, il faut qu'il connaisse l'hygiène qui lui est nécessaire, et s'y conforme ; mais pour l'enfant, il faut lui faire son éducation, permettant de donner à son organisme toute l'énergie intellectuelle et physique dont il est capable : chaque individu a, en naissant, à l'état embryonnaire, une somme de forces physiques et mentales qui ne se développeront pas si l'éducation est mal comprise, mais qui se développeront harmo-

niquement si elle est rationnellement donnée ; il est nécessaire que ce développement se fasse simultanément : si les forces physiques sont spécialement favorisées, les forces intellectuelles en souffriront et réciproquement ; il ne faut donc pas séparer l'éducation physique de l'intellectuelle ; elles ne doivent, en réalité, en constituer qu'une seule. L'organisme humain vit et se conserve par trois fonctions : les fonctions de relation, de nutrition, de reproduction ; ce sont ces trois fonctions qui font l'homme ce qu'il est, un être créé pour penser, agir et se reproduire ; mais ces deux dernières fonctions ont pour condition la fonction de nutrition ; c'est de la fonction de nutrition que dépendent les deux autres ; ces deux dernières ont à leur tour la plus grande influence sur la fonction de nutrition ; celle-ci s'altère aussitôt que se troublent les fonctions de relation et de reproduction ; c'est ce que j'ai démontré.

La santé ne peut se conserver que si nous suivons, pour toutes nos fonctions, les prescriptions que nous imposent les centres nerveux. Je vais montrer comment il faut comprendre l'alimentation au point de vue humain, les exercices du corps, l'éducation intellectuelle et morale ; je montrerai également le traitement qu'il faut

appliquer à la névrose, lorsque le système nerveux est en déroute.

Je commencerai d'abord par indiquer ce qu'est l'aliment au point de vue de l'organisme, et comment le plexus solaire est influencé par l'aliment.

II

ALIMENT.

L'aliment est la matière nutritive servant à composer les tissus de l'organisme ; à chaque instant de la vie, la matière nutritive qui a fait le muscle, le cerveau, l'os, le nerf, qui a été assimilée, s'en sépare, après s'être transformée pour devenir acide carbonique, urée, eau, et est rejetée au dehors ; grâce à ces transformations, les viscères fonctionnent, la température du corps se maintient à 37° ; le cœur bat régulièrement ; les mouvements respiratoires s'exécutent ; l'homme peut penser, réfléchir, et contracter ses muscles ; c'est dans ce milieu composé, et entretenu par l'aliment, qu'il peut déployer son activité intellectuelle et morale, qu'il peut se diriger librement, la nutrition est un mouvement incessant d'apport et de départ de l'aliment ; elle exige un apport quotidien d'aliment ; celui-ci

ne doit jamais manquer, quelle que soit la maladie de l'individu ; la diète est une atteinte à la vie ; dans la maladie, c'est du lait, un potage, une matière nutritive qui n'excite pas l'estomac, et n'exige aucun effort de l'organe, que l'on donnera ; cette nourriture fournira les éléments qu'exige la nutrition ; le départ régulier de l'urée, de l'acide carbonique est à peu près uniforme ; si la quantité d'aliment est exagérée, la quantité d'urée et d'acide carbonique éliminée augmente, et la nutrition sera promptement troublée ; une impression morale vive suffit pour l'altérer, une fatigue physique aura la même influence et j'ai décrit plus haut les maladies qui résultent des altérations de la nutrition. Ceci nous apprend combien cet équilibre de la nutrition est instable, à quelles précautions l'homme est soumis pour conserver la santé.

La composition des tissus du corps et la composition des aliments sont à peu près identiques ; le corps est formé de soixante-dix pour cent d'eau, qui est combinée avec les divers principes des tissus, et ceux-ci sont composés de matières azotées, de matières non azotées, sucres, graisses et sels minéraux.

L'aliment, qui est tiré du règne animal et du règne végétal, est formé de matières azotées,

albumine, osséine et de substances non azotées, sucre, amidon, graisse et de sels minéraux. La substance du corps et la substance de l'aliment sont donc identiques. La digestion n'a qu'un but, c'est de rendre l'albumine, la graisse solubles, et de changer les fécules, l'amidon en sucre.

Si le corps est constitué par de l'eau pour la plus grande partie, par des matières azotées, des sucres, des graisses et des sels minéraux, toute substance qui contiendra un de ces principes ou plusieurs réunis sera un aliment.

Passons rapidement en revue les diverses espèces d'aliments : 1° ceux d'origine animale ; 2° ceux d'origine végétale.

Éléments d'origine animale. — Ils ont la plus grande analogie au point de vue de la composition chimique ; le bœuf renferme, pour 100 parties de chair musculaire : eau, 74 ; albumine et fibrine 26 ; gélatine 6 ; 2,8 de graisse ; et 1,6 de sels ; le veau a 75 eau ; 10 albumine et fibrine ; le mouton renferme eau 71, et 22 albumine et fibrine ; le porc contient 76 eau ; albumine et fibrine, 16 ; mais il présente 5,7 graisse ; le poulet a 73 eau, 20 albumine et fibrine ; l'escargot a : eau 76 ; 16 albumine et fibrine ; toutes les viandes depuis celle du bœuf jusqu'à celle de l'escargot se ressemblent singulièrement, et présentent, avec

quelques différences près, une richesse à peu près équivalente comme aliment ; la viande de porc se distingue des autres par sa grande quantité de graisse.

Le poisson a une chair semblable à celle des animaux dont je viens de parler.

La sole présente 68 pour 100 eau ; 7 matières azotées ; 1,7 graisse et 1,8 sels ; la composition chimique du merlan est à peu de chose près équivalente à celle de la sole ; le saumon diffère des deux précédents par sa grande quantité de graisse ; il a 80 pour 100 d'eau, deux fois plus de matières azotées que les deux précédents et 4,7 de graisse.

Tous ces aliments contiennent, comme les organes, eau, matières azotées, graisse et sels minéraux.

Il en est de même du lait, de l'œuf, du fromage.

Le lait de vache a pour 100 : eau 87 ; matières azotées 3,6 ; beurre 9, du sucre et des sels.

L'œuf contient pour 100 : eau 75 ; substances azotées 15 ; graisse 10, et sels phosphatiques, magnésiens, chaux, fer, silice 8.

Enfin le fromage (brie) est composé pour 100 : par eau 53 ; matières azotées 15,5 ; graisses 24,8 ; matières minérales 5, 6. Le gruyère, le roque-

fort, etc., ont une structure chimique qui ressemble à celle du brie.

En résumé, viande ou fromage, poisson ou lait, ont la quantité d'eau que nous trouvons dans le corps humain, les matières azotées, les ternaires, tous les sels nécessaires au corps.

L'aliment végétal est plus riche que l'aliment tiré du règne animal, il en a les substances azotées; mais il a de plus l'amidon qui deviendra du sucre par la digestion; et le bœuf, le mouton, la sole, n'en ont pas.

Voici la composition chimique de différents végétaux :

VÉGÉTAUX.	EAU.	MATIÈRES AZOTÉES.	AMIDON, DEXTRINE, GLYCOSE.	GRAISSE.	SELS MINÉRAUX.
Haricots..	12	25	48	1,9	3
Lentilles..	9	25	58	»	2
Blé.....	14	11	78	1,8	1,4
Seigle....	16	9	67	2	2
Riz.....	14	6	77	»	2

Les végétaux ont donc les mêmes principes que les tissus du corps, renferment les mêmes éléments, ils sont plus riches que la viande en principes azotés, et ont de l'amidon qui n'existe pas dans la viande.

Donc une lentille, un haricot, un grain de blé valent plus que la fibre musculaire au point de vue du but final, la nutrition ; ils portent à l'organisme une plus grande quantité de matériaux qui lui seront utiles.

S'il fallait les classer, quant à leur richesse alimentaire, c'est l'œuf, le lait, la lentille, le haricot, le blé qui mériteraient le premier rang ; la viande qui n'a que des substances azotées, peu de graisses et point d'amidon ne viendrait qu'ensuite ; ce sont les premiers qui possèdent toutes les variétés de substances dont l'économie a besoin ; l'amidon, le sucre lui sont surtout nécessaires pour faire la température, et s'ils manquent, elle fait appel aux azotés ; l'amidon, le sucre semblent être continuellement usés ; on ne ne les retrouve pas quand ils ont été consommés ; ils sont toujours brûlés.

Mais la composition chimique de l'aliment doit-elle être seule prise en considération ; le médecin ne doit-il avoir égard qu'à la quantité de principes azotés, gras, de fécule, de sels minéraux que chacun d'eux renferme ; l'aliment ne doit-il être apprécié qu'au point de vue chimique ?

Jusqu'à ce que j'aie commencé mes recherches sur l'estomac, on professait que le malade

pouvait se nourrir de ce qui lui faisait plaisir, de ce que lui suggérait son appétit, son instinct; or la sensation de l'appétit est quelque chose de bien singulier; elle fait entièrement défaut à certaines personnes toute la vie, et alors ne doivent-elles pas manger; ou encore l'appétit est bizarre, porte certaines personnes vers les mets les plus excentriques, les plus nuisibles; doivent-elles écouter les suggestions de cet appétit qui est toujours faussé par le nervosisme? Il est donc facile de comprendre que nous ne pouvons être guidés par l'appétit, par nos impressions. Est-il indifférent de s'alimenter d'une façon ou d'une autre? et ne faut-il avoir en vue que les déchets journaliers de l'organisme, les 20 grammes d'azote et 300 grammes de carbone éliminés chaque jour; suffit-il de les remplacer par un aliment quelconque du règne animal ou végétal, rapportant chaque jour l'équivalent de ce qui a été usé; en un mot l'homme peut-il également, à sa guise, se nourrir de chair, de végétaux, pourvu toutefois qu'il retrouve son azote et son carbone? un médecin chimiste répondrait que oui; la clinique m'a démontré que non. L'homme ne peut pas, sans compromettre son individu, se nourrir comme il lui plaît; il est astreint à certaines obligations qui lui viennent de son centre

nerveux, le plexus solaire, et des autres centres; il ne peut pas ne vivre que de viande ou de végétaux, de graisses, de liquides tels que du vin ou lait; tous peuvent, en certaine quantité, suffire chimiquement parlant; mais comme ils passent, avant d'arriver dans la circulation, par l'estomac, où ils sont mis en présence de son centre nerveux; ils l'influencent chacun à sa façon, et cette influence peut rendre tel ou tel aliment nuisible, alors même qu'il est bien doué au point de vue chimique.

Il faut donc considérer dans l'aliment son action sur le plexus solaire en même temps que sa valeur chimique; le premier point de vue n'a jamais été traité parce qu'on ne l'avait pas étudié; c'est de lui que ressortiront toutes les règles du régime alimentaire; les principes des aliments sont disséminés à foison dans les deux règnes, animal et végétal, à la disposition de l'homme; mais il n'a pas la liberté de les prendre au hasard; il peut se nourrir très simplement de pain et fromage, de lait et végétaux ou de viande; mais il faut connaître l'action des diverses espèces d'aliments sur le système nerveux pour établir un régime qui convient et à la chimie de l'organisme et aux exigences des centres nerveux.

1° *Action de la viande sur le plexus solaire.* — La viande a une action physiologique sur le plexus solaire qui n'appartient qu'à elle; elle l'excite plus fortement que toutes les autres espèces d'aliments, et cette excitation est immédiatement transmise au cerveau; William Edwards a constaté, avec un dynamomètre, qu'à la suite d'un repas de viande, la force musculaire était immédiatement augmentée; il ne faut pas penser que l'augmentation de force résulte de l'apport de substance nutritive; si l'on donne un aliment même plus riche au point de vue chimique, des haricots ou des lentilles, il n'en sera pas de même; la fibre musculaire de la viande, en excitant le plexus, excite la cellule cérébrale qui réagit sur les nerfs moteurs, et la contraction musculaire est plus puissante : après un repas de viande, la vigueur intellectuelle et musculaire est plus grande, l'individu est disposé à faire de plus longues marches, des travaux manuels plus fatigants; qu'il se nourrisse de haricots ou d'un végétal quelconque, il est réellement plus nourri; mais le cerveau est moins stimulé, et il a moins d'entrain. Pour ce motif, bien des gens ne se croient alimentés que s'ils ont pris de la viande et prétendent que les végétaux ne leur suffisent pas. Ils sont habitués à

cette stimulation que donne la viande, et qui leur fait défaut quand ils ne mangent que du pain et du fromage : ils confondent la nutrition et l'excitation des centres nerveux.

Toutes les viandes n'ont pas également cette propriété d'exciter les centres; celle qui l'a, au maximum, est la viande de bœuf, celle qui l'a le moins est la chair du poisson (sole, merlan); il faut intercaler entre les deux le veau, le mouton; bien souvent des malades qui ont le cerveau sensible, impressionnable, m'ont dit que le bœuf ramenait le mal de tête, et que le mouton laissait le cerveau tranquille.

Pourquoi la fibre musculaire du bœuf est-elle plus irritante pour le plexus et le cerveau que la fibre du mouton, du poisson, du poulet? Je n'en sais rien, et la chimie ne l'apprend pas; il faut se garder d'abuser du bœuf pour les gens affectés de la névrose; c'est la viande qui est le plus à redouter; cette influence de la viande, influence directe, je l'observe journellement, et il faut en tenir le plus grand compte dans le régime des enfants et des nerveux; l'abus peut entraîner le développement de la névrose.

Il ne faut pas, dans la viande, voir seulement sa fibre musculaire, mais aussi la graisse qu'elle contient. Ainsi la viande de porc irrite le plexus

par sa grande quantité de graisse ; pour le même motif la chair de saumon est plus irritante que celle de la sole.

L'agencement des fibres musculaires, leur densité, leur degré de cohésion, ont également de l'importance ; la chair de la langouste, du homard irritera le plexus plus que la chair du mouton. En résumé, la fibre musculaire irrite le plexus : la graisse de la viande l'irrite ; et la densité, la cohésion des fibres peuvent être cause d'irritation.

2° *Action des végétaux, du lait, de l'œuf sur le plexus.* — Les végétaux, le lait, l'œuf ont un effet inverse de la viande sur le centre nerveux de l'estomac ; ils le laissent calme, ne l'excitent pas, et s'il fallait les classer au point de vue de l'action sur le plexus, il faudrait placer en première ligne le lait, puis l'œuf ; les végétaux ne viendront qu'ensuite ; je parle des végétaux, lentille, haricot, pois, etc., lorsqu'ils sont réduits en purée, que leur enveloppe de cellulose qui est dure à l'estomac est broyée.

Les aliments doivent être divisés en deux catégories, les uns renfermant tous les principes dont l'organisme a besoin : lait, œuf, lentille, haricot, etc. ; les autres, composés par la fibre musculaire qui renferme les principes azotés ; ils se

distinguent complètement par l'influence qu'ils ont sur les centres nerveux.

L'usage exclusif de la viande déterminera promptement la névrose parce qu'elle surmène le plexus solaire, et toutes les maladies qui dérivent de la névrose, la gravelle, la goutte, le rhumatisme, l'obésité, l'amaigrissement, etc. L'usage exclusif du lait ne donne pas au plexus solaire une stimulation suffisante ; celui-ci s'irrite aussi bien par insuffisance de stimulation que par excès de stimulation; le lait, donné seul, et trop longtemps, produira la dyspepsie, ou la fera durer si elle existe.

En résumé, le régime animal, le régime lacté, et même le régime végétarien suivis isolément ne valent rien ; ils dérangent l'estomac et par conséquent tout le système nerveux.

Étudions avec ces données physiologiques, que j'ai déduites de la clinique, le traitement qu'il faut appliquer à la névrose dans divers cas où tantôt le cerveau est fortement atteint, où l'estomac est surtout malade et enfin dans ceux où tous les centres et les divers viscères sont affectés. Je présenterai d'abord au lecteur un type de ce dernier genre.

Un prêtre âgé de trente-cinq ans vint me con-

sulter, il y a plusieurs mois, pour la première fois et me fit le récit suivant :

Il souffre depuis l'âge de cinq ans, et à cinq ans il a une fièvre typhoïde ; les années suivantes il a encore deux fièvres typhoïdes, j'ai déjà dit que la névrose est souvent confondue avec la fièvre typhoïde ; c'est ce qui est certainement arrivé pour ce malade ; à douze ans il est soigné comme anémique ; de seize à vingt-quatre ans il fait les études de droit, et à vingt-cinq ans il se fait religieux, entre au couvent ; chaque matin il est levé à quatre heures, jeûne fréquemment, consacre tout le temps à la prière et au travail ; son noviciat terminé, il ne mange plus et il a perdu le sommeil ; la névrose, qui a débuté à l'âge de cinq ans, a grandi par sa fausse hygiène ; l'excitation religieuse, les études du collège, du droit l'ont portée à tout son développement ; six ans après l'entrée au couvent, les facultés intellectuelles et morales sont déprimées, la vue est abaissée, il n'a plus ni attention ni mémoire ; il est triste, ne peut suivre une conversation ni faire ses prières ; l'estomac est énormément dilaté ; il n'a plus de force pour marcher ni pour accomplir aucun travail physique.

Le médecin du couvent ne voit dans cet état d'affaissement moral et physique que l'anémie ;

j'ai parlé de l'anémie et ai montré qu'elle n'est qu'une conséquence de l'irritation des centres et non une cause ; voilà cinquante ans depuis Broussais que, pour raison d'anémie, on impose aux malades des régimes qui leur ôtent le peu de santé qui leur reste.

Le régime qui lui est prescrit pour le guérir est le suivant : la viande crue lui est ordonnée plusieurs fois par jour, il prend dix œufs chaque jour, deux bols de riz, du pain et de l'eau de Bussang, etc.

Si la nourriture doit rétablir un malade, le guérir, on ne peut pas dire qu'elle lui a manqué ; lorsque le traitement avait été suivi quelques semaines, c'en était fait de son système nerveux ; les migraines avaient augmenté et revenaient chaque semaine ; des coliques avec expulsion de mucosités revenaient chaque jour ; il était complètement anéanti, et il maigrit, avec cette riche alimentation, de vingt livres.

Il est impossible de mieux montrer avec une expérience de physiologie expérimentale ce que fait la nourriture sur le système nerveux de ce malade ; il est gavé : viande crue, dix œufs, du riz, une eau ferrugineuse, et il perd de son poids ; nous n'engraissons donc pas parce que nous portons de la nourriture dans l'estomac ; elle ne

sert, en effet, à rien si le système nerveux n'est pas consentant : elle nous aide à maigrir. C'est ce que j'ai démontré dans un des chapitres précédents.

Lorsque ce malheureux abbé avait été démoli par l'excès d'aliment, on lui prescrivit le lavage d'estomac qui, fait mal à propos, répété trop souvent, a la même influence que l'excès d'aliment : il ruine le système nerveux, l'affaiblit. Je reparlerai plus tard du lavage d'estomac. Il pratiqua trente jours de suite le lavage de l'estomac, et alors il ne tenait plus debout; il se reposa quelque temps et partit à Paris pour venir me consulter.

Je prescrivis à ce malade le repos du corps et de l'esprit, composai son régime alimentaire sans viande, et ne lui permis de la viande qu'au bout d'un certain nombre de semaines, une ou deux fois ; je lui ordonnai un gramme de bromure de sodium : chaque jour le cerveau se calma, le sommeil revint, et il engraissa de huit livres en quelques semaines ; son état s'améliora. Sa névrose guérira certainement après avoir duré trente ans, s'il est soigné, et il pourra reprendre son ministère ; mais il faudra un ou deux ans pour obtenir ce résultat. En le nourrissant à haute dose, son médecin n'arriva qu'à aggraver le mal. C'est là ce

qui se fait chaque jour pour la névrose, qui est si commune dans toute les classes de la société. La crainte de l'anémie persécute l'esprit des médecins et leur a fait commettre autant d'erreurs thérapeutiques que l'inflammation à Broussais.

Ce n'est pas seulement l'excès de viande qui a irrité le plexus solaire, c'est l'eau de Bussang, c'est le vin qu'on lui prescrivait, pour lui donner des forces, c'est le pain qu'il prenait, les dix œufs qu'ils consommait chaque jour; tout cela était une nourriture plus que suffisante pour son entretien ; la quantité d'œufs n'a aucune importance ; elle n'est jamais nuisible : certains de mes malades, outre la ration de viande que je leur permettais, ajoutaient jusqu'à douze œufs par jour à l'alimentation ordinaire, sans aucun inconvénient ; d'autres prennent un litre de lait à chaque repas outre les aliments ; l'estomac n'en souffre pas, mais il ne tolère ni la viande ni les graisses, ni les huiles, ni le vin, ni aucune boisson fermentée, ni le beurre, quand le plexus est fortement irrité. Lorsque le système nerveux est désiquilibré, le malade se plaint de la faiblesse, de la difficulté à marcher, à travailler; cette faiblesse réelle ne vient pas de l'insuffisance de nourriture : qu'il augmente sa ration comme ce jeune prêtre et la faiblesse augmente; elle ne provient que

des désordres nerveux ; nous ne pouvons nous sentir forts que si les centres nerveux sont au repos; ce sont eux qui nous communiquent la sensation de force, et nous ne rétablissons pas l'équilibre du système nerveux par un régime établi au hasard, sans la connaissance exacte des exigences du plexus solaire, et des autres centres. J'ai fait voir, par des expériences que j'ai détaillées dans un chapitre précédent, chez le chien, l'action des boissons, des eaux minérales, des médicaments, sur le plexus solaire, sa susceptibilité, et à quel point il est impressionné par nos médicaments, nos boissons fermentées ; sa sensibilité est telle qu'il arrive avec la plus grande facilité à l'irritation. Quand elle est produite, l'estomac ne tolère pas la viande chaque jour et il ne la tolère pas du tout quand l'irritation est très vive ; il faut huit ou quinze jours, dans certains cas, avant que le médecin puisse se permettre de prescrire la viande ; puis, quand le calme sera obtenu, il ne faudra en donner que une ou deux fois par semaine, en ayant soin d'alimenter en quantité suffisante avec des substances qui passent inaperçues pour le plexus solaire ; la quantité de un litre et demi de lait, trois ou quatre œufs, réalise les exigences du corps.

Aussitôt que le centre nerveux se calme, les phénomènes de l'estomac diminuent : les douleurs, le gonflement, les gaz, les nausées, les vomissements, tous les faits morbides dont le siège est dans l'abdomen s'atténuent; les coliques intestinales, la constipation ou la diarrhée, cèdent peu à peu ; le volume du foie, s'il est congestionné, décroît ; coliques hépatiques, coliques néphrétiques, spasmes de la vessie, catarrhe vésical, leucorrhée, spermatorrhée, disparaissent successivement ; il en est de même pour les symptômes des viscères thoraciques : l'anginepharyngée, les toux quinteuses, les accès d'asthme, les accès d'angine de poitrine, les palpitations, perdent de leur intensité et finalement guérissent.

Le médecin peut alléger, par quelque médicament non nuisible à l'estomac, du bromure de sodium à la dose de quarante, cinquante centigrammes ou un gramme, la valériane, de la quinine à la dose de vingt ou trente centigrammes, les souffrances des divers viscères, parce qu'ils aident à calmer le système nerveux ; mais toute médication qui vise directement l'organe est infructueuse. Il n'y a pas de médicaments pour guérir la constipation ou la diarrhée : tous sont mauvais. Aucuns ne servent à diminuer la congestion du foie, à détruire les calculs du foie ou

du rein, à faire cesser le spasme de la vessie, son catarrhe, la spermatorrhée, la leucorrhée. C'est au plexus solaire que le traitement doit être appliqué si le malade doit guérir de ces diverses maladies. J'en dirai autant de l'angine pharyngée, des toux quinteuses, de l'asthme, des palpitations. La médication directe est empirique et infructueuse ; c'est pour ce motif que, chaque jour, sont prônés des médicaments nouveaux dont l'effet est, dit-on, merveilleux ; mais il ne dure pas, et les thérapeutistes ont l'habitude de dire : « Usez du médicament pendant qu'il agit » ; et, en effet, les illusions à propos des substances médicamenteuses s'effacent bien vite ; les remèdes nouveaux seront rapidement oubliés et placés à côté des milliers de médicaments inutiles ou nuisibles, qui n'ont vu le jour que durant quelques semaines ou quelques mois. Que peut le médicament pour rétablir le mécanisme nerveux? Il ne se refait pas avec une substance : on peut bien diminuer momentanément, avec un médicament du système nerveux, la douleur ; mais celle-ci n'est qu'un des mille phénomènes qu'il produit, et il continue, après avoir été soulagé par le médicament, à fonctionner imparfaitement. Dès que le plexus se calme, le mal de tête, le vertige, se modèrent : on les verra s'atténuer parallèlement ; les bour-

donnements d'oreilles diminuent, la vue revient ; les crises avec perte de connaissance ou les crises nerveuses avec angoisse, tremblement, contractures, dyspnée, angoisse, disparaissent ; il en est de même de l'hyperesthésie de la peau, des muscles, des articulations ; toutes ces complications nerveuses qui ont leur origine dans l'irritation du plexus sont entretenues par lui et guérissent quand il guérit.

Que de médicaments ont été imaginés pour guérir la migraine et le mal de tête, et le migraineux, le vertigineux, ont toujours continué d'avoir la migraine et le vertige malgré tous les remèdes. Le médecin auriste examine le fond de l'oreille avec la lampe, sonde la trompe d'Eustache pour chercher la cause du bourdonnement d'oreilles et de la surdité si fréquente chez le dyspeptique, et il ne trouve rien ; tous ses efforts pour guérir directement l'oreille par des moyens mécaniques ou des remèdes restent infructueux.

Lorsque l'individu a des crises nerveuses avec contracture, tremblement, angoisse, dyspnée, suivies ou non de perte de connaissance, le médecin le classe parmi les hystériques : ce qui est une erreur grave. Nous ne connaissons pas la pathogénie de l'hystérie, qui est extrêmement rare, et ces crises nerveuses qui sont entretenues par le

plexus solaire sont très fréquentes ; elles sont absolument distinctes de l'hystérie et de l'épilepsie, et elles sont, malheureusement pour le malade, toujours confondues avec elles. Quelle est la médication qui est en vogue contre ces crises du système nerveux ? C'est l'hydrothérapie, qui a été imaginée par un empirique russe et adoptée par la thérapeutique. La peau, les muscles du corps, les articulations, douloureux, sont percutés un temps plus ou moins long par de l'eau froide à 9 degrés dans le but de donner des forces ; cette eau mal tolérée fait frissonner le malade, donne à quelques-uns la sensation de force momentanément, puis ils retombent ; ni la percussion, ni la température de l'eau, ne sont tolérées ; que l'on applique une eau d'une température plus élevée, la percussion seule suffira déjà pour augmenter les troubles du système nerveux ; aussi le plus grand nombre des malades qui viennent me consulter ont subi l'hydrothérapie plusieurs mois ; il en est bon nombre dont l'état s'est fort aggravé à la suite de la cure, et je puis dire le plus grand nombre ; l'hydrothérapie pratiquée avec l'eau à 9 degrés est dangereuse pour le nerveux : elle ne lui donne qu'une stimulation momentanée à laquelle succède l'affaiblissement ; elle ne peut rendre des services que si l'eau est à une tempé-

rature assez élevée, adaptée à l'état du système nerveux, appliquée quelques secondes seulement et si les centres nerveux ont récupéré quelque vigueur; à un système nerveux profondément troublé, l'eau chaude seule convient, et l'eau très chaude à 45 ou 50 degrés; du reste, à mon hôpital j'ai supprimé les douches froides, et les ai remplacées par des douches d'eau chaude, et les malades les recherchent, tandis qu'ils ont horreur de l'eau froide; celle-ci ne convient qu'à un système nerveux bien équilibré, vigoureux; dans ce dernier cas elle est utile et peut être employée.

Il en est des bains prolongés comme de l'hydrothérapie : un bain prolongé d'une heure ou deux épuise le système nerveux; un bain court de cinq, dix minutes, à une température de 36° ou 37°, quelle que soit sa composition, m'a toujours paru calmer le système nerveux et lui être approprié; mais lorsque les centres nerveux sont violemment irrités, le bain, même extrêmement court, est contre-indiqué, il est nuisible; il en est qui y étouffent ou sont frappés de crises. Les malades sont habitués, dans les stations thermales, à prolonger le bain, à s'immerger des heures entières dans l'eau et ne s'en plaignent pas; ils boivent de l'eau thermale, ils mangent en excès, courent le théâtre, les jeux, font des

excursions, et ce même malade qui ne peut, au logis, ni manger ni marcher, dès qu'il est arrivé dans ce nouveau milieu, annonce de l'appétit, se nourrit, se promène ; c'est pour ainsi dire une résurrection subite ; toutes ses misères ont disparu, même avant qu'il ait commencé le traitement, et il se sent soulagé, heureux ; son estomac fait des exploits auxquels il n'était plus habitué ; la constipation ou la diarrhée ont cédé comme par enchantement, et il est entraîné par ses illusions à commettre toutes sortes d'erreurs de régime : il marche trop, il mange en excès, boit trop d'eau et prend des bains trop longs. Aussitôt qu'il est rentré au domicile, toutes ses misères reparaissent, doublées, triplées, et il maudit les eaux qui l'avaient rendu si heureux ; il se promet d'en essayer d'autres, l'année suivante, qu'un ami lui recommande : il parcourt toutes les stations et ne se rétablit pas.

Toutes les erreurs qu'il commet dans sa première cure sont dues à ce que, sa maladie étant d'origine nerveuse, et tous ses symptômes n'étant que l'expression des souffrances du système nerveux, il n'a plus de mal aussitôt qu'il est dans un autre milieu atmosphérique ; il n'a plus aucun malaise, ni aucune douleur, dès qu'il est sorti du milieu auquel ses centres nerveux étaient accli-

matés ; le nerveux ressent les variations barométriques, et s'en plaint, il est soulagé très souvent aussitôt qu'il a changé de climat, et se trouve sous un autre ciel ; mais son système nerveux est toujours malade sans lui donner de sensations. S'il avait proportionné la durée de ses bains à son système nerveux, s'il s'était nourri comme le demandait son plexus, s'il avait marché selon la délicatesse de sa moelle, il aurait tiré le plus grand profit de sa cure ; mais elle lui a été mauvaise pour des raisons multiples qu'il est incapable d'apprécier.

L'hydrothérapie et des bains trop prolongés qui sont conseillés lors des crises nerveuses ne conviennent pas alors que le système nerveux est malade ; il est encore certaines médications usitées dans les accès de névralgie intense, les accès d'hyperesthésie qui surviennent par le fait des centres nerveux irrités : les grands vésicatoires par exemple, les massages, etc.

Les grands vésicatoires de 10 ou 15 centimètres ne servent en général qu'à aggraver les névralgies et les hyperesthésies ; ils ne rendent de service que s'ils sont de petite dimension, de 4 ou 5 centimètres ; bien souvent le massage fait intempestivement ou trop violent exagère la névralgie ou l'hyperesthésie.

III

Ce que je viens de dire à propos de la forte alimentation, de l'alimentation faite au hasard, sans tenir compte du système nerveux, alimentation qui nuit non seulement à l'estomac, mais à tous les centres, au sujet des médications générales employées pour guérir les phénomènes nerveux, hydrothérapie, bains prolongés, médicaments qui visent tel ou tel viscère, nous montre de nouveau que pour la nutrition il ne faut pas seulement se préoccuper de l'aliment. Le médecin n'arrive à aucun bon résultat pour soulager le malade, s'il n'a en vue que les notions que lui donne la physiologie expérimentale ; il doit tenir compte de l'évolution naturelle des phénomènes nerveux, tenir compte jour par jour de l'état du système nerveux, l'observer et modifier continuellement les exercices du corps et le régime alimentaire selon le degré de souffrances par lesquelles passent les centres nerveux.

J'ai fait voir par l'observation précédente ce que vaut, au point de vue de la névrose, le régime alimentaire composé d'excès de viande, de pain, etc. : il aggrave la maladie, et fait maigrir.

Quel est l'effet du régime alimentaire lorsqu'il est composé de liquides qui ne nuisent pas par eux-mêmes, par leur composition, à l'estomac? Je veux parler du lait, même pris à très haute dose, plus qu'il n'en faut pour la nutrition.

Un malade de quarante-six ans a, depuis quatre ans, de l'irritation de la moelle, qui se caractérise par des crises douloureuses des nerfs intercostaux revenant chaque jour et durant cinq heures, de une à six heures; chaque jour son estomac dilaté rejette environ 3 litres de liquide acide.

Depuis cinq mois il est soumis au régime lacté, et prend chaque jour de 7 à 9 litres de lait, quantité qui dépasse notablement celle qui est nécessaire pour vivre, elle représente plus du triple de la quantité; il ne vomit jamais le lait, mais les symptômes de la dyspepsie ne se sont pas modifiés; les crises des nerfs intercostaux n'ont perdu ni de leur intensité ni de leur durée. Cinq mois de ce traitement n'ont diminué ni l'irritation du plexus, ni l'irritation de la moelle. Alors le médecin lui conseille de commencer des lavages de l'estomac : de février en juillet on lui fait chaque jour un lavage. Que firent quatre mois de lavage? rien de bon, et ils ne pouvaient rien produire d'utile vis-à-vis des centres irrités;

c'est ce que je montrerai plus loin. Les crises douloureuses continuent, l'estomac reste malade. Ainsi le régime lacté, bien que donnant à l'organisme toute la matière nutritive nécessaire, ne diminue en rien les souffrances des centres, ne modifie pas leur état, et le lavage d'estomac répété ne sert qu'à entretenir l'irritation des centres.

Un jeune homme de vingt ans, employé de bureau, travaille neuf heures par jour; il a été pris il y a deux ans, par surcroît de fatigue, d'irtation cérébrale ; il éprouve un violent étourdissement; la névrose se développe : actuellement, la peau du cou et ses muscles, la peau du dos, du thorax et leurs muscles, sont hyperesthésiés ; le plexus, le centre nerveux périombilical droit et gauche sont douloureux à la pression ; il a des nausées, rend des gaz et est constipé.

Son régime, depuis des mois, consiste en lait, œufs, pain, et son état ne s'améliore pas; le cerveau, la moelle, le plexus restent irrités, et les phénomènes nerveux ne diminuent pas.

Je citerai une dernière observation d'un homme de quarante-huit ans qui ne se plaint que d'insomnie; l'estomac est distendu à 8 centimètres au-dessous de l'ombilic ; il a des douleurs après les repas; il rend des gaz et vomit chaque

jour 2 litres de liquide. Il se nourrit depuis plusieurs mois de 2 litres de lait, six ou huit œufs, une panade; il est alimenté suffisamment, mais la maladie n'est pas influencée par le régime : loin de guérir, l'état s'aggrave.

Ni l'alimentation excessive, le gavage, ne sont bons au système nerveux, ni l'alimentation liquide n'est suffisante pour restaurer l'équilibre rompu des centres nerveux.

Les raisons en sont multiples. Le gavage irrite les centres, le régime liquide les irrite à la longue. Pour que le plexus guérisse, le médecin ne doit pas se préoccuper seulement du régime alimentaire, c'est-à-dire du traitement de l'estomac, mais du régime à imposer au cerveau et à la moelle; l'estomac ne guérit par le régime que s'il est seul compromis; mais, dans le plus grand nombre des cas, le cerveau et la moelle participent de l'irritation, et alors celle du plexus est entretenue si les autres centres ne se calment pas; il faut donc tenir compte également, dans le traitement de la dyspepsie, surtout si elle est intense, des autres centres nerveux qui interviennent toujours pour faire durer la maladie d'estomac; car tous les centres sont associés entre eux aussi bien pour la maladie que pour la santé.

Le premier des malades dont je viens de rap-

peler l'observation a des crises de névralgies intercostales ; le deuxième a de l'insomnie comme seul symptôme d'irritation cérébrale ; le troisième a des maux de tête et des vertiges ; le médecin doit fixer la durée du travail intellectuel et la somme d'exercices physiques qui conviennent à ces divers malades.

La question des exercices physiques, du travail manuel et du travail cérébral n'a été traitée jusqu'à présent par les hygiénistes que d'une façon générale ; l'exercice est conseillé parce que, dit-on, il facilite les combustions et empêche certaines maladies, la goutte, l'obésité ; au dyspeptique on conseille de marcher parce que le mouvement active la digestion, et le travail cérébral n'a été apprécié qu'au point de vue du cerveau lui-même, et non au point de vue de ses réactions sur les autres centres nerveux.

L'exercice exige l'intervention du cerveau et de la moelle ; si donc le premier malade fait trop d'exercice, s'il marche en excès, il entretiendra l'irritation de la moelle, et par conséquent celle du plexus, et alors les crises des nerfs intercostaux et l'estomac ne guérissent pas ; c'est ce qui est arrivé : le deuxième malade, qui écrit neuf heures par jour, entretient l'irritation du cerveau et de la moelle, et l'état stomacal ne s'améliore

pas ; enfin il en est de même du troisième malade : c'est une erreur de la part des médecins chimistes de conseiller le mouvement pour guérir la dyspepsie ; c'est le repos, l'immobilité qui seuls conviennent ; j'en ai rencontré bon nombre qui conseillent la gymnastique à la suite des repas ou le matin à jeun.

La femme qui fait de la tapisserie, de la musique, le repas terminé, ne se rétablit pas ; il en est qui, pour obtenir la santé, conseillent au malade d'aller au bord de la mer, d'aller à la campagne pour respirer un air plus vif ; il en est qui spontanément passent chaque hiver à Nice ou à la mer ; tous reviennent, sinon plus malades, mais au moins aussi malades. Leur système nerveux ne s'accommode pas de l'air vif, des vents qui soufflent à la mer. Le mouvement des bras, des jambes, irrite le plexus ; du reste chacun sait qu'une émotion triste nuit à l'estomac, que la grande contention d'esprit retentit directement dans l'estomac. L'air trop vif excite un système nerveux troublé. Il faut donc non seulement prescrire au dyspeptique l'aliment qui lui convient, mais indiquer la quantité de travail physique ou intellectuel qu'il exécutera, le milieu atmosphérique qu'il devra rechercher ; chaque jour il m'arrive des malades qui ont passé deux mois

au bord de la mer, et leur estomac est plus souffrant. Si les diverses cellules nerveuses ne sont pas réglementées dans leurs opérations, il ne faut pas espérer que l'aliment seul suffira pour guérir.

Je n'ai rencontré que peu de malades, chez qui le régime de l'estomac suffisait pour calmer les symptômes nerveux des autres centres ; sans son concours, le malade n'obtient aucune amélioration ; le système nerveux de l'estomac est pour ainsi dire la clef de voûte de tout le système nerveux ; aussitôt qu'il se calme, la diminution simultanée de tous les symptômes qui ont été éveillés par la maladie se fait sentir ; ce n'est que par la clinique que son influence peut s'observer ; sans son concours, le médecin ne peut rien. Aussitôt que le malade prend un aliment ou une boisson qui l'irrite, l'aggravation est immédiatement générale : tous les organes, tous les nerfs qui avaient été primitivement atteints présentent des phénomènes plus violents, et l'aggravation est arrêtée aussitôt que le régime est suivi strictement. Il n'est pas de viscère obéissant mieux à l'action de l'hygiène que l'estomac. Certaines maladies du cœur, du poumon, du foie, etc., laissent souvent le médecin désarmé ; mais il est tout-puissant vis-à-vis de l'estomac, qui

répond toujours exactement à l'intervention de la science ; la dyspepsie croît fatalement pour chaque erreur d'aliment ou de médicament.

Il faut se garder d'introduire au hasard des médicaments dans l'estomac ; la plupart lui sont mauvais ; j'ai prouvé que très peu lui sont utiles : c'est le phosphate de chaux, le bismuth, le sulfate de soude, le bromure de sodium, le bromhydrate de quinine, le bicarbonate de soude, qui peuvent être utilisés. Pour ces derniers la dose ne devra pas dépasser 15 ou 20 centigrammes ; mais l'administration des médicaments pratiquée sans tenir compte de la délicatesse de l'organe entraîne les accidents les plus sérieux.

Il en est de même de l'aliment ; il ne faudra donner les aliments qu'avec la connaissance exacte de leurs propriétés vis-à-vis de l'estomac ; les aliments contenant des principes irritants, champignons, truffes, choux, etc., doivent être écartés ; je ne puis citer tous ceux qui sont pris sans inconvénients, la plupart des fruits crus, etc. ; ils sont irritants par eux-mêmes ou par la préparation culinaire ; toute la cuisine à l'huile, au beurre, à la graisse, ne lui convient pas ; c'est le mode de préparation à l'anglaise des légumes qui s'adapte le mieux à l'estomac qui souffre.

La viande est plus congestionnante que tous

les autres aliments. Dans la névrose, c'est elle qu'il ne faudra prescrire qu'avec de grandes précautions, une fois par jour ou deux fois, ou une fois tous les deux ou trois jours, selon l'intensité de la dyspepsie, ou une fois dans la semaine. Chaque repas étant accompagné d'une congestion de la muqueuse, après un certain nombre de jours, alors même que les aliments ont été pris avec précaution, il y a toujours une recrudescence, et alors symptômes de l'estomac ou symptômes éloignés sont plus aigus pendant un jour ou deux ; il faudra prévoir l'aggravation momentanée qui arrive tous les trois jours au début, puis tous les quatre jours, et la recrudescence s'éloigne de plus en plus ; le malade devra être averti de la recrudescence qui amène toujours de l'inquiétude, en sorte que le médecin devra supprimer ce jour-là des aliments qui étaient donnés les autres jours, et qui seront nuisibles le troisième ou quatrième jour.

L'estomac ne va pas directement vers la guérison comme les autres viscères ; il y a des arrêts réguliers, intermittents, qui lui sont imposés par sa structure physiologique, par son centre nerveux. Pour la femme, chaque période menstruelle ramène les accidents de l'estomac avec toute leur acuité ; mais, la période écoulée, d'ordinaire

l'amélioration qui précédait les règles reparaît ; à cette période le régime sera imposé dans sa plus grande sévérité ; si les précautions ne sont pas prises, il se fera une rechute ; la femme se désole de l'arrêt qui s'est produit dans la guérison ; elle doit être informée par avance de la recrudescence passagère. Ainsi aucune maladie ne ressemble dans son évolution à celle de la dyspepsie ; toutes les descriptions que les auteurs en ont données ne la font pas connaître ; elles sont incomplètes ; elle n'a jamais été suivie, observée sérieusement.

Elle entraîne la maladie de tout l'organisme, et celui-ci se rétablit en même temps que l'estomac.

Lorsqu'on l'a laissée durer, elle devient de plus en plus sérieuse, et alors elle produit de ces crises que j'ai décrites, crises des centres nerveux, crises des nerfs, crises des viscères. Comment le thérapeutiste devra-t-il se conduire pour faire disparaître ces crises qui ne reviennent que si le malade n'est pas soigné?

Toutes les crises ne recommencent que s'il y a excès de fatigue, si le régime alimentaire est mal ordonné, etc.

La femme d'un directeur d'école de Paris tombe sans connaissance dans la rue trois fois de

suite en un mois, et n'osait plus sortir; elle était dyspeptique; je lui avais annoncé que ces crises étaient suscitées par l'estomac, et qu'elle n'en aurait plus dès que l'organe serait guéri; et en effet les crises furent arrêtées par le traitement.

Une jeune fille de quinze ans tombait sans connaissance quatre, cinq fois par jour, aussitôt qu'elle prenait un aliment, et la perte de connaissance était suivie de contracture des membres; son médecin, qui l'avait gorgée de nourriture, de viande, de préparations ferrugineuses, voyant les accès devenir de plus en plus fréquents, me l'adressa; les parents étaient épouvantés, et le médecin était fort embarrassé, pour caractériser ces crises multiples avec perte de connaissance revenant un grand nombre de fois par jour et pouvant déterminer la mort. Est-ce épilepsie ou hystérie? ou sont-ce des syncopes? Il ne s'agissait d'aucune de ces maladies; ce genre de crises si communes, que j'observe à chaque instant, n'est pas décrit dans la pathologie actuelle, ou bien elle répond par le diagnostic de ces maladies que je viens d'indiquer. Il y a donc là une lacune très grave au point de vue du malade et qui déroute le médecin. La crise ne se présente que si le cerveau et le plexus sont irrités. J'ai fait cesser toutes ces crises chez cette jeune fille, en condamnant

la malade au repos absolu pour quinze jours : immobile, éloignée de toute société et défendant le travail ; elle ne fut nourrie que de lait durant cette période, puis j'augmentai son alimentation. Après deux mois cette jeune fille, dont les crises étaient devenues si fréquentes et se répétaient chaque jour, fut parfaitement guérie.

Chaque centre nerveux, chaque nerf peut avoir, chez les individus dont le système nerveux est troublé depuis longtemps, ses crises qui dureront indéfiniment si le système nerveux n'est pas traité.

J'ai parlé, dans mon précédent livre et dans celui-ci, de cette dame âgée de quarante-huit ans qui souffrait depuis trois mois de douleurs de tête atroces qui l'empêchaient de dormir depuis trois mois et de prendre des aliments ; depuis trois mois, un médecin des hôpitaux, croyant qu'il s'agissait de congestion cérébrale, lui appliqua des sangsues, des vésicatoires, lui donna force purgatifs ; elle était désespérée et mourante ; je fus demandé au bout de trois mois et, m'inspirant de mes connaissances cliniques nouvelles, je la soignai, et en moins de dix jours elle fut calmée ; elle est guérie depuis trois ans.

Dans les cas de vertige intense, où le malade ne peut faire un mouvement de tête sans avoir

des nausées et des vomissements, où le cerveau est tellement vertigineux que le malade ne peut tourner les yeux sans avoir des nausées, il faut encore le condamner à l'immobilité absolue un certain temps, et lui donner des aliments lui permettant de se nourrir; mais il faut éviter tout aliment pouvant exciter le plexus; le lait seul sera permis les premiers jours; il faut calmer la tête par des applications répétées de mouches de Milan, calmer le système nerveux par de faibles doses de bromure de sodium, répétées plusieurs fois par jour de façon à ne pas tourmenter le plexus solaire. Si, au lieu de vertige, le cerveau est si irrité que le sommeil est devenu impossible et qu'il soit absent depuis des mois ou des années, il ne faut pas espérer rendre le sommeil par des médicaments; tous sont mauvais; le malade qui ne dort pas fait souvent de longues marches pour retrouver le sommeil, celui-ci s'éloignera de plus en plus, à mesure que par les exercices physiques il augmentera l'irritation cérébrale; ce sont encore les mêmes principes généraux de traitement qui guideront le médecin, et il ramènera le sommeil. Maux de tête, vertiges, insomnies, ont le même sens et appellent les mêmes soins.

Les crises du plexus solaire sont appelées crises

de gastralgie par la pathologie classique, et sont combattues par des opiacés, de l'éther, et si elles sont trop violentes, on fait intervenir les injections sous-cutanées de morphine ; la crise est enrayée ou elle s'arrête d'elle-même, spontanément, pour se reproduire : quant au régime alimentaire, il n'en est pas question, et les crises deviennent de plus en plus fréquentes, de plus en plus intenses. Après un certain temps, il devient très difficile, si le traitement a été irrationnel, de les enrayer, et le thérapeutiste est désarmé ; la crise du plexus est identique dans sa nature à une crise cérébrale ; à la longue le mal de tête devient continu ; chez certains malades le plexus devient le siège d'une sensation de lourdeur continue, qui, si elle a trop duré, s'installe en permanence et devient très difficilement curable. Maintes fois les crises du plexus sont confondues, même par des médecins instruits, avec des coliques du foie ; les eaux alcalines que l'on conseille ne servent qu'à entretenir la crise.

Les autres centres nerveux de l'abdomen, les périombilicaux et le sous-ombilical, sont sujets à des crises qui ne sont pas moins fréquentes que celles du plexus solaire, et régulièrement elles en imposent pour d'autres maladies ; elles sont confondues avec des coliques du foie, du

rein, et si elles sont si vives qu'elles amènent de l'hyperesthésie de la peau et des muscles de l'abdomen, elles sont toujours prises pour la péritonite, surtout si de la fièvre vient s'ajouter à ces symptômes ; le médecin est alors entièrement dérouté, parce qu'il ne connaît ni ces centres nerveux ni ces crises. Je donne des soins à une jeune dame espagnole qui depuis six ans a continuellement, chaque jour, des crises des deux centres périombilicaux ; elle a été envoyée à Vichy, et l'on comprendra par avance les conséquences d'une cure d'eaux alcalines.

J'ai été appelé cette semaine en province auprès d'un malade âgé de cinquante-cinq ans qui a présenté, il y a vingt-cinq ans, les phénomènes de l'irritation médullaire, douleurs des nerfs, des muscles du cou et du bras ; depuis cinq ans il a des crises qui se propagent du plexus au centre gauche et réciproquement ; j'ai été demandé lorsqu'une de ces crises durant depuis dix jours, il venait de faire, malgré ma défense, une cure thermale où on lui prescrivait des bains d'une heure et des douches chaudes ; ces bains prolongés et ces douches ont exaspéré ces centres, et les crises sont devenues beaucoup plus tenaces et plus intenses ; je lui ai prescrit l'immobilité absolue durant une quinzaine de jours avec dé-

fense de lire, de mouvoir les bras, de prendre lui-même ses aliments, et son alimentation ne consista qu'en un litre et demi de lait en vingt-quatre heures : très promptement la crise abdominale s'est amendée. Je pourrai, pour les accès de névralgie, d'hyperesthésie, répéter ce que j'ai dit pour les centres nerveux ; ils ne cessent que si le système nerveux est traité avec ces indications générales que je viens de donner. La crise est le résultat d'une irritation prolongée, provoquée par des excès de toute espèce, travail intellectuel et physique, mauvais régime alimentaire, par la menstruation, etc. La crise ne se reproduira pas, à la condition que les centres nerveux se calment ; le repos est indispensable au système nerveux. Le cerveau ne se repose réellement que par la position horizontale en suspendant toute lecture, tout travail, et s'il n'est préoccupé par aucun fait du monde extérieur ; la moelle ne se repose que si tout travail, toute marche cesse, et les centres nerveux abdominaux, unis à la moelle, aux nerfs des membres inférieurs, n'ont de bien-être que par la position horizontale ; mais il importe que l'aliment soit tel que le plexus ne reçoive aucune excitation, et alors le système nerveux retrouve le calme, le repos qui lui sont nécessaires pour son rétablissement ; sans cela le mal continue

toujours, s'aggrave sans cesse et le malade reste souffrant et meurt.

La connaissance du système nerveux qui nous est donnée par la physiologie expérimentale ne nous a rien enseigné d'exact sur ses maladies ; la clinique seule nous montre ses manifestations dans toute leur vérité, quand il est souffrant ; seule elle nous enseigne ses évolutions morbides ; c'est elle aussi qui nous apprend comment le médecin peut arriver à le restaurer, de telle manière qu'il redevienne silencieux et qu'il retrouve son fonctionnement, sans que nous le sentions.

Il en est des crises des viscères comme de celles du système nerveux. Les crises de palpitations, d'angine de poitrine, l'asthme, les spasmes de la vessie, etc., ne cesseront pas par des médicaments ; il faut que les centres nerveux se calment, et alors le médecin observera que toutes les complications de l'irritation des centres qui sont ressenties par les viscères s'atténueront peu à peu et disparaîtront. Quelquefois les centres nerveux qui ont produit des crises depuis un temps plus ou moins long se sont habitués pour ainsi dire à renouveler ces crises aux mêmes jours et aux mêmes heures ; les précautions de régime et le repos ne suffisent pas toujours pour les éteindre ; alors le médecin en devient souvent maître

s'il ajoute au traitement le lavage de l'estomac.

Le malade qui souffre de maux de tête, de vertiges, d'insomnies par crises, ne se calme pas toujours avec les indications que je viens de donner ; la guérison ira plus vite si l'estomac est lavé ; ainsi à l'hôpital me sont venus des malades qui ne dormaient pas depuis six mois ou un an. Le bromure de sodium, le repos, le lait, les mouches de Milan appliquées à l'apophyse mastoïde, ne faisaient pas revenir le sommeil, mais il revenait la nuit qui suivait le lavage d'estomac. Une jeune dame de vingt-huit ans avait des nausées continues depuis deux ans, jour et nuit ; il m'a fallu commencer le lavage d'estomac au bout de douze jours de traitement, parce que les nausées ne diminuaient pas ; j'ai dû pratiquer deux lavages de l'estomac à huit jours d'intervalle, et les nausées diminuèrent et s'arrêtèrent. La malade fut guérie au bout de quatre mois.

Il faut maintenant expliquer au lecteur l'action du lavage, pourquoi et dans quels cas il doit intervenir, ce qu'il peut en attendre dans la névrose : le lavage est employé actuellement par les médecins, chaque jour et souvent deux fois par jour, un temps indéfini ; il est nécessaire de faire connaître sa véritable action, et de dire pourquoi il peut être utilisé.

IV

LAVAGE DE L'ESTOMAC.

Le lavage de l'estomac est une opération qui se pratique depuis une quinzaine d'années surtout ; il est si mal à propos appliqué chez beaucoup de gens que déjà il est discrédité, et cependant il peut rendre de tels services qu'il ne peut être remplacé par aucune médication. Il se fait avec un tube en caoutchouc mou, un entonnoir en verre, et un liquide alcalin, soit de l'eau de Vichy chauffée, soit de l'eau chaude à laquelle on ajoute par litre 6 grammes de bicarbonate de soude, 4 grammes de sulfate de soude et 50 centigrammes de chlorure de sodium ; certaines modifications ont été apportées au tube en caoutchouc mou, qui n'ont aucun intérêt : le tube mou a été terminé par un autre tube plus résistant ; deux tubes ont été adossés pour permettre un double courant d'eau, l'un qui introduit dans l'estomac et l'autre qui ramène le liquide de l'estomac au dehors de telle façon que cet organe puisse être traversé par une grande quantité de liquide, 8 ou 10 litres à la fois. Les médecins qui ont fait ces modifications au tube pensaient que le lavage sert à laver l'estomac, à le nettoyer de

ses immondices, de ses vibrions, des restes d'aliments, de produits irritants ; or il n'en est rien ; j'en ai fait un très grand nombre ; quand je le pratique le matin dans un estomac non dilaté, l'eau que j'ai introduite sort pure et claire ; ce n'est que si le viscère est dilaté que l'eau est salie par les liquides qui se trouvent dans l'estomac, et des débris d'aliments.

Le lavage de l'estomac n'est donc pas destiné à laver l'estomac, à le nettoyer ; le principe du lavage, du nettoyage de l'organe, a été avancé par les médecins qui professent que la dyspepsie est dans une chimie défectueuse, une insuffisance de suc gastrique, ceux qui professent que la dyspepsie peut être d'origine microbienne ; ils considèrent l'estomac comme une cornue salie qu'il faut rendre propre, et alors ils recommencent le lavage chaque jour et deux fois par jour. Leur enseignement officiel, fait du haut de la chaire, répand rapidement ces idées, et alors les élèves les appliquent dans toute leur rigueur, font passer des courants d'eau en quantité indéfinie à travers l'estomac, 10 litres à la fois. Ils éreintent l'organe et sont convaincus que la besogne n'en est que meilleure ; si en effet il faut nettoyer l'estomac, le nettoyage ne sera que mieux fait avec une plus grande quantité de li-

quide; l'estomac sera plus propre s'il est plus lavé; mais l'estomac n'est pas une cornue, qu'il faut approprier; il n'est qu'un organe nerveux garni d'une muqueuse très sensible couverte de nerfs, qui donne le suc gastrique quand le plexus solaire n'est pas irrité; il ne s'y fait pas des réactions chimiques comme dans une cornue; la chimie qui s'y exécute est très élémentaire, ne consiste qu'en une transformation moléculaire simple; ce n'est qu'exceptionnellement que l'on y trouve de l'acide butyrique, lactique; l'estomac le plus souffrant est vide le matin à jeun, il est propre, et cependant il y a des phénomènes de dyspepsie multiples : il ne s'agit donc pas de laver l'estomac, de le nettoyer. Ce qui est singulier, c'est qu'il en est pour le lavage comme pour l'injection sous-cutanée de morphine; pour un grand nombre de malades, il est souvent suivi d'un soulagement immédiat, et le malade est disposé à le recommencer journellement et plusieurs fois par jour; il prend goût au lavage de l'estomac comme aux injections de morphine; par ce lavage il entretient la maladie, l'aggrave et souvent il meurt. Le lavage répété sans cesse est excessivement dangereux. J'ai été consulté par le directeur du collège Stanislas, qui depuis trois ans se lavait

lui-même l'estomac chaque jour avant de recevoir les parents; il avait une simple dilatation de l'estomac, vomissait chaque jour une grande quantité de liquide, 2 ou 3 litres, et pour ne pas être exposé à vomir, au milieu de ses réceptions et des conversations avec les parents, il lavait l'estomac. Le liquide était reformé presque au lendemain, et il recommençait l'opération. La sonde, dans un organe aussi nerveux, l'excite, fait excréter du liquide, le reproduit. Depuis trois ans il n'avait pas cessé de l'irriter; j'essayai de lui faire comprendre les inconvénients d'une opération de ce genre, journellement renouvelée; mais ce prélat distingué, plus préoccupé de la direction de son collège que du danger des lavages multiples, vigoureusement constitué, ne se sentant pas affaibli, continua malgré mes conseils, et mourut quelques mois plus tard : j'ai déjà cité dans mon précédent livre un architecte de Paris qui, après onze lavages de l'estomac, faits chaque jour, était mourant; j'arrêtai le lavage, le condamnai au repos absolu, le nourris avec les plus grandes précautions; il se rétablit, et put reprendre ses travaux.

Il est bien plus dangereux encore lorsque le malade fait l'opération lui-même, car il doit intervenir par un grand effort de volonté et aug-

mente les désordres de son système nerveux. Les médecins qui confient l'opération au malade démontrent qu'ils n'en ont pas compris les effets.

Quelle est donc son action? et pourquoi peut-il devenir dangereux? Il faut avoir soin d'introduire la sonde lentement; il est des malades nerveux dont la langue ne peut être abaissée sans que des efforts de vomissement ne soient produits immédiatement; la sonde provoque chez eux des contractions violentes des muscles de la langue; si celle-ci a facilement franchi la bouche, le spasme peut arriver lorsque la sonde est dans le pharynx et passe dans l'estomac. Il est souvent si violent qu'elle est rejetée, et le malade est fort incommodé; il faut recommencer l'introduction, en le prévenant que cette opération sera d'autant plus utile que les spasmes sont plus intenses. Lorsque des spasmes se montrent spontanément à la suite des repas, ils sont vaincus par la sonde; au niveau du larynx, la sonde donne une sensation de strangulation; le patient croit étouffer et mourir, il crie, et l'opérateur laissera un instant la sonde immobile jusqu'à ce que la dyspnée ait diminué; il en est qui deviennent cyanosés subitement; enfin dans l'œsophage paraissent de nouveaux spasmes qui

seront diminués par le tube; la sonde arrive dans l'estomac; ce passage détermine chez quelques-uns, en excitant le plexus, une crise nerveuse, un tremblement des mains et des jambes, un claquement des dents; ces phénomènes n'arrêteront pas l'opération. Il m'est arrivé quelquefois, en versant l'eau dans l'estomac, de constater qu'elle ne descendait pas parce que le spasme de l'œsophage est tel que le tube est aplati et ne laisse pas passer l'eau; il faut attendre quelques secondes et l'eau descendra; ou bien il persiste, et l'eau n'arrive pas dans l'estomac; l'opération sera recommencée huit jours plus tard; cette première introduction de la sonde, sans que l'eau ait touché l'estomac, est déjà utile, elle diminue certains phénomènes nerveux; quelquefois des malades, très nerveux, quand la sonde était dans l'estomac, étaient renversés de la chaise et perdaient connaissance; la crise est suivie de contracture des membres, cette crise n'inquiétera pas le médecin. Je retirai alors immédiatement la sonde et laissai le malade à terre. Dans ces cas qui indiquent le nervosisme à son plus haut degré, le sondage était encore utile. Une jeune femme de vingt-cinq ans, dyspeptique, avait un tel vertige depuis des semaines, qu'elle ne pouvait quitter le lit; elle

vint à mon hôpital, et après dix jours, le vertige ne se calmant pas, je lavai l'estomac ; au milieu de l'opération cette malade tomba par terre, roula sur elle-même, eut de violentes convulsions ; après quelques jours le vertige commença à céder; mais je ne recommençai pas le lavage; il faut l'éviter quand le malade est très affaibli, ou très excité; il convient alors de le laisser reposer un certain nombre de jours avant de le pratiquer.

L'eau sera laissée dans l'estomac 15 ou 20 secondes, et le malade la rejettera; elle s'écoule sans efforts ou après un effort de toux, l'individu étant penché en avant.

Le lavage amène un état de fatigue énorme qui dure quarante-huit heures, et l'amélioration est sentie ou bien le lavage est suivi d'une amélioration immédiatement sentie le jour même, ou après vingt-quatre heures; l'appétit, qui avait disparu depuis longtemps, peut revenir : les spasmes de l'estomac, les nausées, les vomissements diminuent; ce n'est pas toujours l'estomac qui est influencé, c'est le cerveau ou la moelle; les maux de tête, les vertiges se calment, l'insomnie qui a résisté à tous les médicaments, au régime, cède; les névralgies qui ont aussi résisté aux remèdes et au régime sont moins

vives et perdent de leur intensité ; ce sont surtout les symptômes cérébraux qui sont utilement modifiés par le lavage.

Celui-ci agit sur le plexus solaire, et par son intermédiaire sur le cerveau et la moelle ; c'est le système nerveux qui en reçoit l'effet utile. Lorsque le malade est soulagé par le premier, le deuxième sera refait après huit jours par le médecin, et non par le malade, qui ne peut apprécier le moment opportun ; il sera fait de préférence le matin à jeun, quand l'estomac est vide et que des débris d'aliments ne peuvent obturer le tube ; il pourra être recommencé trois ou quatre fois, ou de temps à autre après quinze jours ou trois semaines, lorsque les symptômes nerveux auront reparu pour un motif quelconque.

Si un premier lavage n'a rien fait de bon, il faut l'abandonner ; le malade renseignera sur l'action du premier lavage. Recommencé chaque jour, et deux fois par jour, il épuise le système nerveux ; il faut se garder de le refaire lorsque le malade le demande, il ne peut être juge de l'opportunité de l'opération ; son action est épuisée en général après sept ou huit jours ; c'est alors qu'il sera renouvelé.

Il est des cas où le lavage est indispensable ; les crampes d'estomac qui sont de vieille date

ne guérissent souvent qu'après le lavage d'estomac; et aussitôt qu'il sera observé une amélioration, on se gardera de le renouveler, parce qu'il peut les ramener aussi bien qu'il les fait cesser. Dans les cas de violents vomissements, s'ils ne sont pas diminués par un premier lavage, le deuxième pourra les augmenter. Lorsque l'estomac est dilaté, il en faut user avec les plus grandes précautions, ou il augmentera la dilatation. Une vieille dame de soixante et onze ans va faire une saison à Vichy, et le médecin de Vichy lui conseille de se laver l'estomac; elle pratique le lavage cinq mois de suite, chaque jour; après cinq mois elle est transportée mourante à ma consultation. L'estomac avait dépassé l'ombilic de 8 à 10 centimètres; elle vomissait 5 à 6 litres de liquide par jour, et elle avait des nausées continuelles, elle était exténuée par une soif ardente. Je fis cesser tout lavage, et il a fallu plusieurs mois pour la rétablir.

Le lavage trop souvent renouvelé est dangereux dans la dilatation de l'estomac, parce que, irritant le plexus à l'excès, il tend à augmenter la dilatation qui est due à ce centre nerveux.

Il est dangereux dans le cancer de l'estomac, parce qu'il semble hâter l'évolution du cancer; il rendra les plus grands services s'il ne s'agit

que de crises du plexus. Le beau-frère de mon ami le Dr Jullien avait depuis une quinzaine de jours des crises atroces du plexus; il vient en toute hâte à Paris de Lyon malgré ses douleurs, pour se faire soigner. Dix jours de traitement n'avaient servi qu'à diminuer la violence des crises; mais elles reparaissaient toujours; elles ne cessèrent tout à fait qu'après un lavage d'estomac.

Celui-ci ne sert donc pas à nettoyer l'estomac, mais il modifie l'état des centres nerveux, calme leur irritation; c'est là ce que démontre l'observation continuée un grand nombre d'années; il est impossible de prévoir ce qu'il produira chez tel ou tel malade. Il peut rendre de grands services s'il est pratiqué à propos; il sera très nuisible s'il est fait au hasard et sans des indications bien nettes; il est une arme utile entre les mains de celui qui sait le manier, et dangereuse quand il est fait sans la connaissance de ses effets réels.

CHAPITRE XVIII

ÉDUCATION.

L'étude de la névrose me conduit à traiter sommairement la question de l'éducation, qui a un si grand intérêt au point de vue de la santé et de la vie de l'individu.

Le but de l'éducation est de protéger et de fortifier le système nerveux de l'enfant; c'est grâce au système nerveux que l'être intellectuel, moral et physique, atteindra le développement auquel il est prédestiné; celui-ci peut être enrayé si la somme d'exercice physique, d'instruction, si l'alimentation dépasse la mesure qui convient aux centres nerveux, ou si elle ne l'atteint pas.

L'éducation peut donc être fautive pour des raisons multiples.

Les parents imbus de préjugés, d'erreurs,

quoique tous animés des meilleures intentions, font souvent le plus grand tort à leurs enfants, parce qu'ils sont absolument ignorants des principes fondamentaux d'une saine éducation.

Il me faut donc appeler l'attention sur quelques points, les plus intéressants du sujet.

Dans les premières années de la vie, il ne peut être question que des exercices physiques, des marches, des promenades et de l'alimentation.

Les parents sont enclins, pour entraîner les jeunes enfants, les habituer à la marche, développer le corps, à les faire promener chaque jour, les faire jouer des journées entières sans trêve ni repos; ils les font sortir malgré vents et pluies et les froids les plus intenses, sous prétexte de les aguerrir; ils les couvrent insuffisamment, laissent les jambes et les bras à découvert pour suivre les pratiques de pays étrangers; ils ignorent que la fatigue physique, répétée chaque jour, est cause de courbature, de fièvre et quelquefois même de convulsions que l'on ne songe pas à attribuer aux exercices excessifs. La nudité des jambes et des bras expose le système nerveux périphérique aux intempéries des saisons, et détermine le coryza, l'angine, la bronchite, la diarrhée. Le jeune enfant doit être renfermé, comme le vieillard, par les temps

humides et froids. Dans les promenades publiques, les enfants contractent des bronchites, des pneumonies, qui en emportent un si grand nombre.

Jusqu'à cinq ou six ans, la journée d'activité physique doit être coupée par une heure ou deux de repos dans la position horizontale, peu importe que l'enfant dorme ou non, et il n'a pas besoin de sortir chaque jour pour respirer de l'air. L'air vif des grands espaces est une cause d'excitation du système nerveux ; renouvelée chaque jour, elle peut engendrer la maladie. Ce n'est qu'à partir de sept ans que plus de liberté pourra être accordée au système musculaire et que l'enfant pourra se mouvoir davantage, sans nuire à la santé, et supportera mieux les intempéries des saisons. C'est surtout l'alimentation qui sera surveillée au début ; c'est elle qui, mal composée, produit si souvent la dyspepsie avec toutes ses conséquences, les complications cérébrales, pulmonaires, les convulsions, la méningite, la pneumonie, etc.

Jamais un enfant ne sera laissé à la diète, même dans le cas de maladie ; il devra toujours recevoir un litre de lait en vingt-quatre heures, et des potages ; jamais il ne faut lui donner ni purgatifs ni vomitifs que les parents administrent

avec tant de facilité, par crainte des angines, du croup, de la fièvre : ils ne peuvent qu'être nuisibles; ils peuvent être remplacés par d'autres moyens thérapeutiques qui ne troublent pas le système nerveux des petits enfants. Je n'ai pas à en parler ici.

L'alimentation de la première année se composera de lait, de potages ; celle de la seconde sera complétée avec des œufs, des fécules; c'est au milieu de la deuxième que la viande paraîtra une ou deux fois par semaine, hachée, dans le repas de l'enfant, non dans le but de le nourrir, mais pour stimuler le plexus solaire. Ce n'est qu'à partir de quatre ans, qu'elle pourra être utilisée trois fois la semaine et une fois par jour; les autres jours elle fera place au poisson blanc.

La crainte de l'anémie, de la faiblesse, fait commettre les plus graves erreurs en fait de régime pour les enfants. Nous traitons les enfants comme des carnivores, et leur faisons prendre de la viande, même du vin plusieurs fois par jour, dans la pensée de les fortifier avec cette nourriture exubérante où la viande occupe le premier rang; l'enfant reste pâle, chétif, maigre; il devient nerveux, irritable, capricieux, désagréable, paresseux; sa mémoire, sa volonté restent faibles; il est incapable de travailler; il perd toute activité cérébrale.

Il faut se garder de donner trop souvent les viandes de boucherie, telles que le bœuf et la viande saignante, la viande crue surtout, elle ne sert qu'à produire le tænia et ne présente aucun avantage au point de vue de la nutrition.

Tous les aliments qui irritent le plexus seront évités, les graisses, les fruits crus, etc., qui ne seront tolérés que par ceux qui ont un plexus bien équilibré.

Tant que le cerveau est en voie d'accroissement, il ne faut pas abuser de la viande, qui irrite le système nerveux plus que tous les autres aliments. Quant au vin, il convient de le supprimer entièrement.

Maintes fois il m'est arrivé de vérifier la justesse de ces données générales dans le traitement des malades; maintes fois j'ai été consulté pour des enfants dont les parents avaient à se plaindre, et au point de vue du caractère, et au point de vue du travail.

C'étaient des nonchalants, des oisifs, des enfants d'une humeur acariâtre, tous dyspeptiques. Les uns étaient sans appétit et ne mangeaient pas; les autres n'avaient d'appétit que pour la viande et s'en nourrissaient exclusivement : ils avaient horreur du légume et n'en mangeaient jamais.

Je n'en citerai qu'un d'entre eux, un jeune homme de dix-sept ans, qui me fut amené par son père. Il était tout à fait indiscipliné, toujours agité et ne pouvait faire son travail avec suite. Jamais il n'avait mangé de légume, mais il ne vivait que de bœuf. Je modifiai son régime complètement ; je défendis le bœuf durant quelques mois et remplaçai la viande en partie par des végétaux. Après deux mois de régime, le malade me fut ramené, et le père me remercia des heureuses modifications que j'avais apportées au caractère de l'enfant par le régime nouveau qui fut continué.

J'ai obtenu des résultats heureux avec bon nombre de jeunes malades dont je transformai le caractère en calmant le plexus solaire.

Vers huit ou dix ans, un grand nombre sont placés dans des internats, que les parents ont soin de choisir bien aérés, situés au milieu de grands jardins, avec de vastes salles d'étude, de grands dortoirs ; rien ne manque, en apparence, pour la santé ; même les tables, les bancs, sont bien disposés en vue de l'hygiène du corps ; toutes les conditions d'une bonne hygiène semblent réunies pour le bien-être de l'enfant ; mais ce que les parents ignorent, c'est que la règle uniforme imposée à tous, de nourriture, d'exer-

cices physiques, de travail intellectuel, convient aux enfants à système nerveux calme, mais surmènera celui qui n'a pas des centres nerveux résistants; celui-ci ne tolérera ni le trop grand nombre d'heures de jeu répétées chaque jour, ni le trop grand nombre d'heures d'étude, ni l'alimentation instituée sans règle et sans principe; bientôt ils seront malades, sans mémoire, sans attention, incapables d'apprendre leurs leçons, de faire leurs devoirs : maîtres et parents se plaignent, mais l'enfant n'est pas coupable : il est fatigué, et ils ignorent que le régime nouveau n'est pas adapté à son système nerveux. J'ai souvent ramené au foyer paternel, retiré de l'internat des enfants rendus malades par le faux régime; je les ai rétablis en règlementant les heures de travail, de jeu, l'alimentation, et ils ont pu reprendre leur éducation interrompue par la maladie.

Les théories physiologiques erronées au sujet de l'alimentation, des exercices du corps, de l'influence atmosphérique, ont entraîné à fatiguer le système nerveux des enfants par l'abus de la nourriture animale, l'abus de la gymnastique, des voyages au bord de la mer, etc.; le régime généralement suivi a produit le grand nombre de nerveux qui se présentent à l'attention du médecin.

Ce que je dis des enfants s'applique aux adultes et aux hommes mûrs. Tous mangent et boivent en excès; personne ne meurt de faim dans la société actuelle, parce que le corps peut se sustenter avec du pain et du fromage; mais un grand nombre de gens de toutes les classes meurent par abus de boissons et d'aliments.

L'enfant riche des villes est gavé de viande, de vin, de sucreries; il est pâle, maigre et nerveux; le fils du paysan qui ne se nourrit que de soupes et de pain, est rose et frais, a une grande force physique; ces différences ne sont pas imputables au milieu atmosphérique, car conduisez l'enfant du riche à la campagne, si son régime n'est pas changé, il continuera d'être pâle et malingre.

En ce qui concerne l'intellectuel et l'émotif, il est nécessaire que les plus grandes précautions, les plus grands soins président à leur formation.

Ce n'est pas au début de la vie qu'il est nécessaire d'intervenir; l'enfant actif, plein de spontanéité, recherche par les yeux, l'oreille, la main, les corps à sa portée et se pénètre de leurs impressions; il nourrit lui-même le champ intellectuel et émotif de toutes les sensations qu'il reçoit; il est son maître: il regarde, écoute, touche, ne prêtant à chaque objet qu'une attention passagère, à cause de son besoin incessant

de mouvement; il forme ses facultés, mémoire, volonté, etc.; il s'endort aussitôt que le cerveau a fait quelque effort. Il faut l'abandonner le plus souvent à lui-même, ne pas tenir ses sens trop longtemps attentifs aux objets extérieurs, de crainte de le fatiguer, ne pas occuper son esprit par trop, dans le but de l'éveiller au monde extérieur. La véritable éducation de l'esprit ne doit commencer que vers sept ou huit ans; elle doit être graduée selon l'âge, selon le sujet, en se rappelant que le cerveau du nerveux ne tolère pas la même quantité de travail qu'un cerveau calme et vigoureux. Il n'y a pas d'égalité dans la nature, et l'instruction intégrale, appliquée au hasard à tous également, rendra malade un grand nombre dont le corps restera chétif; toute fatigue du cerveau nuira au développement du corps, mais elle nuira également au développement des diverses facultés qui doivent éclore simultanément; aucune d'elles ne doit être favorisée; le cerveau ne sera pas surchargé de leçons trop longues, de science trop abstraite, exigeant un trop grand effort d'attention, de devoirs qui l'occupent au delà d'une durée raisonnable; car l'exercice excessif de chacune des facultés nuira à l'expansion des autres; la surcharge de la mémoire, de l'attention ou de quel-

que autre faculté peut diminuer la puissance de réceptivité cérébrale. Ce qui convient à l'enfant, c'est le travail régulier, modéré, sans toutes les excitations que lui donnent dans les écoles les compositions répétées, les concours.

La grande faute de l'organisation actuelle de l'enseignement, c'est qu'on impose au jeune homme, avant vingt ans, toute la somme de travail d'où dépend sa carrière, son avenir. Un bon nombre parmi eux sont fatigués, épuisés après cet âge, ne peuvent plus déployer d'activité et ont le système nerveux ruiné. Que de nobles intelligences éteintes parce que le labeur du jeune âge était exagéré! Combien deviennent malades parce que le cerveau n'a pas été suffisamment épargné!

C'est en usant de toutes les précautions suggérées par l'expérience, que le maître arrivera à donner à l'intelligence toute sa puissance innée.

Le jeune enfant n'a que des mouvements violents de l'âme, des désirs incessants; il veut posséder tous les objets qui sont en dehors de lui; les parents ne doivent lui accorder que ce que la raison permet ; si, par faiblesse de caractère, par bonté excessive, ils accordent tout ce qu'il demande, s'il n'est pas habitué à trouver en dehors de lui-même un frein qui le domine, il s'excite,

devient colère, irritable, nerveux; ils préparent pour l'avenir un être maladif; il doit être, dès le commencement, soumis à une discipline qui servira à calmer le système nerveux.

C'est vers six ou sept ans, quand l'intelligence naît, que la sensibilité morale appelle une première culture. La santé de l'individu ne dépendra, dans l'avenir, que de sa moralité; l'individu sans moralité ne sera qu'un débauché qui détruira son esprit et son corps; il faut donc cultiver chez les enfants les sentiments nobles et généreux, la notion du devoir, les tenir éloignés des conversations, des spectacles qui peuvent blesser la délicatesse de leur cœur, ne leur présenter que des modèles de vertu, de courage.

Cette culture de l'esprit, donnée par le monde, qui favorisera l'expansion de l'organisme, ne suffira pas à l'homme arrivé à l'âge de la maturité.

L'organisme humain est traversé par des courants nerveux incessants qui produisent des sensations, des appétits; il est continuellement agité, tourmenté, et il satisfait ces sensations, ces appétits, par la fortune, la bonne chère, le plaisir; mais il aura bientôt épuisé toutes les jouissances, il aura rassasié son cerveau et son estomac; alors il sera triste, sceptique, dégoûté. L'homme a des aspirations innées vers l'infini

qu'il appelle Dieu ; la notion de Dieu est le seul frein capable de calmer ses passions désordonnées, nuisibles au corps ; il a besoin, pour entretenir la santé, de ce frein extérieur ; ce n'est que s'il est pénétré de l'idée divine qu'il vivra moralement, sobre et tranquille, qu'il trouvera le repos nécessaire à l'équilibre du système nerveux.

L'idée de Dieu est indispensable à la santé humaine. Sans elle la vie est abrégée par des excès de tout genre auxquels fatalement son organisme l'assujettit.

L'idée religieuse donnera la vitalité à l'individu comme à la société ; elle sera donc enseignée à l'enfant ; la supprimer de l'éducation, comme le demandent certains doctrinaires, c'est méconnaître les lois de fonctionnement de l'organisme, c'est porter atteinte à la vie.

Comment se forment l'intellect et le moral? Comment, avec les sensations, se produit l'être intelligent et moral ?

Je ne sais pas comment le lait, l'œuf, que j'introduis dans mon estomac va faire le muscle, l'os et le nerf.

Nous répondons que la vie les transforme en mettant en jeu des forces multiples, chimiques, physiques, électriques, etc.

Nous ne savons pas plus comment les impres-

sions du monde extérieur composent l'idée, le jugement, etc.

Nous répondons que la force innée, l'esprit imprégné dans le corps qui vit, se sert de ces impressions pour composer l'être spirituel.

Les causes premières nous restent inconnues.

Mais j'ai démontré que l'organisme, pour se développer, a besoin d'un certain ordre d'aliments et doit en éviter certains ; de même, l'esprit appelle un certain ordre de connaissances proportionné à l'âge, à la puissance de réceptivité cérébrale : si la quantité, l'espèce d'aliments, sont mal données, si la somme de science enseignée n'est pas en rapport avec l'âge, la capacité du cerveau ; si les exercices physiques sont insuffisants ou exagérés, tout l'organisme souffre, l'éducation est défectueuse, le système nerveux devient malade, la vie sera traversée par des maladies sans nombre qui la rendent misérable, et interrompue avant l'heure.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE V

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Définition de la névrose 1-8

CHAPITRE II

PHYSIOLOGIE PATHOLOGIQUE. — *Cerveau, moelle, grand symphatique.* — Irritation des centres nerveux. — Irritation de la cellule nerveuse. — Transport de l'irritation d'un centre nerveux à un autre centre.... 8-18

CHAPITRE III

ÉTIOLOGIE DE LA NÉVROSE. — *Étiologie de l'irritation du cerveau.* — Travail intellectuel : Émotions, chagrins, passions. — Travail physique 19-22

Étiologie de l'irritation de la moelle 22-23

Étiologie de l'irritation du plexus solaire. — Aliments. — Viande. — Lait, etc.

Boissons. — Alcool, boissons glacées, chaudes, médicaments. — Pepsine. — Papaïne. — Extrait de quinquina. — Quassia amara. — Sulfate de quinine. — Fer réduit. — Eaux alcalines. — Vichy. — Carlsbad. — La Bourboule. — Eaux-Bonnes. — Eau de Pulna. — Phosphate de chaux. — Sulfate de soude. — Strychnine. — Iodure de potassium. — Copahu, etc. Mastication. — Irrégularité des heures de repas. — Lactation 43-45

Pages.

Causes indirectes de l'irritation des centres nerveux. — Fièvre. — Maladies des viscères abdominaux et thoraciques 46-47

Étiologie de l'irritation des centres nerveux péri-ombilicaux et du plexus lombo-aortique 46-47

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

SYMPTOMATOLOGIE DU SYSTÈME NERVEUX CENTRAL.

I. — *Symptômes de la cellule cérébrale irritée.* — Céphalalgie. — Vertige et étourdissement. — Apoplexie nerveuse. — Insomnie. — Migraine. — État intellectuel et normal 49-70

II. — *Symptômes de la cellule de la moelle irritée.* — Douleur. — Sensation de brûlure, de chaleur, de froid, etc. 70-73

TROISIÈME PARTIE

Système nerveux abdominal.

CHAPITRE V

IRRITATION DES CENTRES NERVEUX DE L'ABDOMEN 74-77

Symptômes de la cellule du plexus solaire irrité. — Altération de la faim, de la soif. — Douleur. — Lourdeur. — Brûlure. — Boule. — Dyspnée. — Crampes d'estomac 77-87

Symptômes de la cellule du centre nerveux péri-ombilical et sous-ombilical irrité. — Douleur. — Lourdeur. — Brûlure. — Tiraillement. — Chaleur 87-88

QUATRIÈME PARTIE

Système nerveux périphérique.

CHAPITRE VI

ORGANES DES SENS. — *Organe de la vue.* — Douleurs oculaires. — Strabisme. — Altération de la vision. — Hallucinations. — *Organe de l'ouïe.* — Douleurs auriculaires. — Bourdonnement d'oreille. — Surdité. — Hallucinations. — *Organe du tact.* — *Organe de l'o-*

Pages.

dorat. — Abolition du sens de l'odorat. — Hallucinations. — *Organe du goût.* — Erreurs de sensations. 89-95

CHAPITRE VII

NERFS SENSITIFS PÉRIPHÉRIQUES. — NÉVRALGIES. — HYPERESTHÉSIES 96-105

II. — *Nerfs de la peau.* — Herpétisme. — Eczéma. — Urticaire, etc 105-107

III. — *Nerfs viscéraux* 107-109

IV. — *Nerfs moteurs* 109-110

V. — *Nerfs vaso-moteurs.* — Œdème. — Phlébite. — Chlorose 110-115

VI. — *Nerfs des glandes de la peau des muqueuses.* — Glande thyroïde, séreuse. — Ovaires. — Testicules. — Reins. — Gravelle 115-134

CHAPITRE VIII

FIÈVRE 132-136

CHAPITRE IX

MODE D'ÉVOLUTION DE L'IRRITATION DES CENTRES NERVEUX. 136-143

I. — *Origine cérébrale* 143-145

II. — *Origine médullaire* 145-146

III. — *Origine dans les centres nerveux abdominaux.* 146-152

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE X

SYMPTOMES VISCÉRAUX. — *Nez.* — *Bouche.* — *Pharynx.* — *Œsophage.* — *Estomac.* — *Gros intestin* 153-166

CHAPITRE XI

ESTOMAC. — Gonflement. — Spasme. — Nausée. — Régurgitation. — Vomissement. — Dilatation. — Gaz. — Hoquet. — Cancer 167-184

CHAPITRE XII

GROS INTESTIN. — Constipation. — Diarrhée. — Hémorroïdes. — Fissure. — Chute du rectum 185-193

CHAPITRE XIII

Pages.

Viscères abdominaux et thoraciques. — Foie. — Organes génito-urinaires, etc..... 194-200
Viscères thoraciques..... 200-205

CHAPITRE XIV

Crises des centres nerveux et des nerfs..... 206-210

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

Rhumatisme et goutte..... 211-232

CHAPITRE XVI

Obésité. — Amaigrissement..... 232-248

Résumé..... 249-258

CHAPITRE XVII

Thérapeutique..... 259
Hygiène des centres nerveux. — Aliment..... 264-268
Propriétés fonctionnelles du plexus solaire. — Aliment d'origine animale, végétale..... 270-276
Action de la viande sur le plexus solaire..... 276
Action des végétaux, du lait, de l'œuf, sur le plexus solaire..... 278
Traitement de la névrose..... 279
Hydrothérapie..... 289
Bains prolongés. — Vésicatoires..... 291
Régime lacté..... 293
Traitement des crises des centres nerveux et des nerfs. 301
Traitement des crises des viscères..... 308
Lavage de l'estomac..... 310

CHAPITRE XVIII

Éducation..... 320-332

7114-86. — Corbeil. Imprimerie Crété.

19.F.305.
La [illegible]rose: etude clinique et t1887
Countway [illegible] BEQ7083
[illegible]4 045 872 561

COUNTWAY LIBRARY
HC 543K I

19.F.305.
BE027
3 2044 045 872 351